

Hermann Iline

Le Sort des Ruines



Le Sort des Ruines

Zeige mir, wie du baust, und ich sage dir, wer du bist.

Montre-moi comment tu bâtis, je te dirai qui tu es.

Ch.Morgenstern

Avant-Propos

À l'époque, où les lieux d'un séjour *intellectuel* s'appellent plateau de télévision, bureau, restaurant, aéroport, hôtel, maison d'édition, se réclamer d'une demeure ruinée est, évidemment, hautement intempestif. Je m'y retrouve en compagnie des ratés, des SDF, des auto-flagellateurs, des masochistes, des ravaleurs maladroits.

Plus précisément, la vraie différence de conception ne consiste pas en murs écroulés, mais en toit translucide ou même carrément absent. Le commanditaire rêveur, dans son cahier des charges, place l'ouverture à son étoile sur la place d'honneur. Que les yeux rapaces des autres scrutent les proies terrestres, le rêveur, lui, aux heures célestes, fuit la pesanteur et s'adonne à la grâce, en fermant ses yeux pour mieux vouer au ciel étoilé son regard tendu.

Quatre rôles, ou images, s'associent à l'idée des ruines : rappel des vestiges, constat d'échec, ouverture au ciel, demeure de la solitude. La vénération des ruines est une consolation des vestiges renaissants ; l'humilité de raté aide à digérer l'humiliation des chutes ; à la fermeture des salles-machines modernes s'oppose l'ouverture aux étoiles des demeures sans toit ; on fuit les agoras des Socrate, Diogène, Aristote, Épicure pour se recueillir dans les ruines sans foule, sans académies, sans reconnaissance.

C'est dans les ruines que la franchise est la plus radicale : on s'y moque de la banalité de Descartes, du charlatanisme de Spinoza, du

charabia de Hegel.

Dans la seule architecture qui me soit accessible, celle des ruines, les idées **platoniciennes** ou les pulsions **nietzschéennes** ne sont que styles-édifices, et les circonvolutions apolliniennes ou les fibres dionysiaques - que matériaux de construction. Les ruines, libérées de la vitalité des fondements et de la pesanteur des faîtes, se rient de l'existence réelle et s'adonnent aux valeurs virtuelles. C'est cela, la réévaluation nihiliste, l'exact contraire du **platonisme** : au lieu des points d'attache préconçus - leur libre conception.

Les ruines, cette vénérable demeure, hantée par le rêve et la caresse, où l'on héberge les invariants de tout mouvement (**Goethe**, n'y voyant aucune tour debout, ne reconnut pas les ruines discrètes). L'être n'habite que la réalité, il est la chose, qui est source des objets de la représentation et cible des mots du langage.

En philosophie, toute idée a deux facettes : métaphore et requête. La seconde sert à soutenir nos thèses ; la première - à soutenir nos enthousiasmes. La première aide à créer un confort de nos ruines, la seconde - à meubler les raouts sybarites. La Caverne ou le Banquet, l'Arbre ou la Cène.

Les yeux vivent de la question, le regard se rêve par la réponse. L'Être est le résumé latent ou le refuge de toutes les réponses. Mais *sa maison serait le langage* - Heidegger - *die Sprache ist das Haus des Seins* (il est instructif et comique de comparer avec Hegel : *La langue est l'être-là du soi* - *Die Sprache ist das Dasein des Selbsts* - des chiasmes à n'en plus finir...), langage, qui n'est que l'art des

questions !? Et l'on ne peut interroger que des modèles, c'est à dire des représentations de l'*être-là*. Leur misérable *être* est un sédentaire, à demeure dans un asile pour verbes abusés ; vivent les ruines du *devenir*, de ce vagabond sans toit ni loi, touchant, dans ses souterrains, au Verbe pur et crucifié !

L'œuvre philosophique mondiale n'est nullement un majestueux édifice, tenant debout grâce aux méthodes, preuves ou découvertes, architecturales, logistiques ou urbaines, elle est d'humbles ruines tapissées ou hérissées de métaphores.

Travail paradoxal sur la pensée : on cherche à la dépouiller de la gangue des sens, mais quand on le réussit, à coups de métaphores, la pensée jaillit comme une pure sensation. Détachée du sol, elle doit rejoindre, dans l'air, sa source [platonicienne](#).

Les philosophes et les poètes d'origine possèdent la Maison, mais restent des errants sans atelier ni maison - [R.Char](#) - ruines, le nom que prend la Maison ainsi possédée et qui cesse d'être habitable. Ce qui réside *légalement* dans le langage porte un nom beaucoup moins ectoplasmique - la vérité cadavérique, réceptacle du désoubli de l'Être.

Aristote, Spinoza, Kant - aucune belle métaphore ; il reste le système (logique, structurel ou verbal, à l'esthétique nulle), donc un résumé, qui n'est jamais qu'enfantillage (c'est à dire la curiosité de la découverte, suivie d'une sobre mémorisation et d'un morne apprentissage). En face, les mythes et idées [platoniciens](#) sont de pures métaphores éternelles, comme la plus belle d'entre elles, celle de la

Caverne reprenant, peut-être, le beau souvenir du souterrain de Pythagore et d'Empédocle. Tant de prosateurs cherchèrent à embrigader cet impénitent poète, en suivant le conseil perfide de Leibniz : *Si quelqu'un réduisait Platon en système, il rendrait un grand service à l'Humanité.*

Au lieu de se réfugier au milieu des ruines, de meubler sa tour d'ivoire ou d'aérer ses souterrains, pour être un véritable rabat-joie et donner une vraie ivresse des défaites, on devrait posséder des dons plus chancelants et parsemer plus généreusement son parcours - de pierres d'achoppement incontournables.

Il n'est plus temps de bâtir, il est temps de ramasser les pierres ayant appartenu aux édifices, majestueux ou humbles, forumiques ou utopiques.

Hermann Iline,
la Provence,
avril 2026

Vestiges

Ciseler mon buste, dans mon souterrain, ou me peindre, dans ma tour d'ivoire, sont des tâches nobles. Tandis que ériger mon socle est ridicule. C'est la qualité de mes ruines qui renseigne le mieux sur la hauteur de mon piédestal et sur la grandeur de ma statue.

La sagesse est peut-être la conscience de sa juste hauteur, du souterrain à la tour d'ivoire. La bêtise est de l'associer à un mouvement : *La sagesse vient plus souvent de tes chutes que de tes envols* - Wordsworth - *Wisdom is oftentimes nearer when we stoop than when we soar.*

Ce qui s'oppose à l'édifice terre-à-terre de la raison pure, ce n'est ni l'éphémère métaphysique (château de sable), ni l'inexistante (hors raison) expérience naturelle (château de cartes), mais bien le rêve (château d'ivoire), cet irrésistible pressentiment de la hauteur naissant au milieu des ruines.

Le vrai maître : il m'introduit dans sa tour d'ivoire, je finis par l'en expulser, je la réduis en ruines et je le vis comme une initiation. Les faux maîtres ne font que créer un mode de recrutement. Écoute Jésus répéter le mot de Socrate : *Là où je vais, personne ne pourra me suivre.*

Dis-moi comment tu bâtis ta tour d'ivoire, je te dirai pourquoi elle sera une ruine. C'est ce qu'aurait pu vouloir dire Morgenstern : *Montre-*

moi comment tu bâtis, je te dirai qui tu es - Zeige mir, wie du baust, und ich sage dir, wer du bist. Nous sommes ce que nous trouvons, mais même ce que nous cherchons peut donner une idée de la nature de nos contraintes, qui sont souvent plus éloquents que nos ressources ou nos finalités. *Dis-moi comment tu cherches, je te dirai ce que tu cherches - Wittgenstein - Sage mir, wie du suchst, und ich werde dir sagen, was du suchst.*

La tour d'ivoire, cette hauteur d'en-bas, et les ruines, ces abîmes d'en-haut, sont les seuls déserts lieux, que hante le fantôme, sans domicile fixe, de mon écriture, fantôme et non pas locataire.

Tout édifice fixe finit par exhiler un irrespirable ennui ; pour que ma construction puisse porter le noble titre de ruines intemporelles, on doit y entrevoir une possibilité d'édifices ; et mes ruines seront d'autant plus hautes, que plus profonds en seront les sous-sols : *Cela ne m'intéresse pas de construire un édifice, mais d'avoir des fondements des édifices possibles - Wittgenstein - Es interessiert mich nicht, ein Gebäude aufzuführen, sondern die Grundlagen der möglichen Gebäude zu haben.*

Le château en Espagne est au centre aussi bien de la poésie que de la philosophie ; la poésie y profite de l'absence de toit et la philosophie en consolide les fondations ; la poésie y fait vivre le rêve et la philosophie le justifie ; les deux en font une réalité à part. Les mauvais poètes et philosophes s'enferment en casernes et en bureaux, que les bons réaménagent en ruines et peuplent de fantômes. Les vraies *Regulae philosophandi* devraient se réduire à l'*Ars somniandi*.

Mes ruines ne sauraient décorer un paysage ; elles font partie d'un climat, elles sont reconstitution de l'arbre à partir d'une croix ou d'un mât, d'une bibliothèque ou d'une charpente, qui sont, tous, ruine de l'arbre.

Qu'est-ce que l'intensité ? - serait-ce l'aboutissement d'une flamme, transmise à la musique pour finir imprimée dans l'âme, sans traces d'objets, d'instruments et de finales ? L'énigme de l'esprit, qui se charge de cette trajectoire, - l'impulsion toujours tragique du commencement : *Le tragique commence avec la ruine de l'imitable* - Lacoue-Labarthe. Le commencement est découverte de tours d'ivoire ; à la fin, une démolition est inévitable ; deux issues possibles : servir de matériaux de construction ou devenir une ruine intouchable, un rêve naissant : *Si tu détruis, que ce soit avec des outils nuptiaux* - R.Char.

Ma vie élémentaire : sur l'eau, bien choisir le lieu avec une bonne profondeur et une bonne hauteur des deux azurs respectifs - le lieu de mon sabordage ; dans l'air - continuer à bâtir mes châteaux en Espagne ; sur terre - vivre dans mes ruines ou souterrains ; dans le feu - apprendre l'art phénicien de résurrection et le traduire en musique.

La hauteur de la tour qu'on projette permet de voir nettement ce qu'il y a de grotesque dans ses sous-sols et de pittoresque - dans ses ruines.

La culture et la grandeur sont aussi bien dans l'élévation d'édifices que dans l'entretien de ruines ; la rencontre du don d'architecte et du

don de chantre, de compositeur et d'interprète ; la conscience que, derrière, se tient le même démiurge : *Tu me fis grand, et tu fais ma ruine* - Eschyle.

La construction gagne en beauté, quand elle cache ses fondations, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'en a pas. Ses écroulements précèdent l'emménagement, ceux du vilain lui succèdent. *Tout homme qui m'écoute, sans le mettre en pratique, a bâti sa maison sur le sable* - l'Évangile - là où ne règne que la pratique, on ignore le noble genre de ruines, celles qui, sous le sable, s'accrochent au roc invisible.

Deux beaux *profils* mythiques disparurent des parcours humains - les anges et les rois, les poètes fastueux et les philosophes majestueux. Les logorrhées fangeuses, où rien ne résonne et tout raisonne. Les voies royales ne mènent plus qu'aux ruines et deviennent impasses nostalgiques. *Il n'y a plus de voies royales en géométrie* - dirait Euclide, en songeant à la philosophie.

Opposer à la banale réévaluation de valeurs - l'entretien de vecteurs (l'orientation géométrique et non pas le portage empirique, la visée, non la pesée), qui orientent les valeurs, vecteurs privilégiant la verticalité. Il ne s'agit pas de substituer aux anciennes valeurs - des nouvelles, ni de changer de lieu, où les valeurs s'ancrent, mais de les projeter sur une belle hauteur, celle, qui permet de reconstituer la tour d'ivoire originelle - au milieu des ruines.

La tour d'ivoire, où l'aristocrate se sent surhomme, dès l'origine, n'était que ruine, où le visitent la mouise ou la honte du sous-homme.

L'aristocrate est celui qui est capable de mettre le surhomme et l'homme du sous-sol - sur un même axe, intense sur toute son étendue, ou plutôt sur toute sa hauteur.

C'est contre le toit percé que je dois diriger mes lamentations, pour garder l'illusion de rester toujours dans ma tour d'ivoire. Cogner ma tête contre les murs et les renverser ne me conduira que dans des ruines encore plus dévastées.

Le goût s'occupe de mes contraintes ; et le talent – de mes productions. Le premier me fait don de ruines ; le second fait pousser un arbre. Grâce au premier, je vis dans les ruines ; je rêve en arbre, grâce au second. Les ruines – la virginité (pour mon regard) et la grandeur (pour mes yeux) du passé ; l'arbre – la fécondité des racines, des fleurs et des ombres.

Le temps, c'est l'horizontalité même ; mais dans mes ruines, des colonnes abattues arrêterent le temps ; je peux m'élancer dans la verticalité de mon étoile. *Les ruines, douées d'avenir, les ruines incohérentes, avant que tu n'arrives, homme comblé* - R.Char – je ne quittais jamais mes ruines, qui, nuitamment, retrouvent la cohérence de son origine, de sa tour d'ivoire, jamais dans l'avenir, toujours près de l'éternité.

Le rêve ne peut pas persister sans excitation par le réel ; mais tout réel est déjà au passé (le présent n'a pas de durée), donc le meilleur séjour du rêve, ce sont des ruines, gardant quelques souvenirs d'un passé glorieux.

Fonder sur le sable ne fut jamais signe d'une grande sagesse. En premier lieu, le sage créa un bon désert autour de lui ; ensuite, il choisit le mirage comme le meilleur cadre de ses tableaux ; le style architectural, qui s'imposa ensuite à son goût, ce furent les ruines ; et c'est dans leurs souterrains qu'il découvrit enfin l'essence des meilleures fondations, qui se réduisit au sable, seul porteur crédible des souvenirs de la tour d'ivoire.

Se faire référencer par des corrélats secrets plutôt que par ses noms ou libellés directs - un besoin aristocratique, l'incognito. Chemin d'accès discret, c'est ce qui est propre aux ruines et aux tours d'ivoire. Plus on est connu, moins on a de chances de garder la hauteur.

C'est dans l'imaginaire que surgissent nos plus belles ruines, là où s'épuisaient nos plus beaux rêves. La ruine est la tragédie du château en Espagne.

Le rêve admet deux colorations principales – la romantique et la mystique. Ainsi, en m'installant dans mes ruines, j'en reconstitue, dans mon imagination, soit un château d'ivoire soit un temple. *Architecte, j'eusse construit un temple à la Ruine - Cioran.*

Goethe : *Für jeden Menschen kommt der Zeitpunkt, von dem an er wieder ruiniert werden muß - Pour tout homme vient l'heure, où il doit, de nouveau, retourner dans ses ruines.* Regretter l'édifice écroulé ou saluer l'appel de l'étoile ? Bénies ruines, que deviennent les temples ou les tours d'ivoire, à l'annonce de la mort de Dieu (Nietzsche) ou de

la mort de l'homme (Kojève ou Foucault) ou, le mieux, de ta propre mort (H.Broch de la *Mort de Virgile*).

Schopenhauer : *Ein guter Vorrat an Resignation ist überaus wichtig als Wegzehrung für die Lebensreise - Une bonne réserve de résignations est une nourriture vitale pour la traversée de la vie.* Aucun chameau n'emporterait ce que j'engrave dans les ruines de ma tour d'ivoire. Le complice de la résignation s'appelle l'art.

Flaubert : *J'ai toujours tâché de vivre dans une tour d'ivoire. Mais une marée de merde en bat les murs.* Voilà ce qu'est que d'imiter Diogène, avec son tonneau sur l'agora. Mais le désert, comme l'oasis, décroissent, ces chantiers idéals pour les futures ruines, les châteaux en Espagne ou les tours d'ivoire. La voirie publique charrie les visiteurs et les odeurs et désenclave nos solitudes jusqu'à leurs souterrains, où l'on finit par se réfugier. *Les tours d'ivoire, battues par le vent, ne sont pas pour moi. Ma place est le pathos fécond du vécu - Kant - Hohe Türme, um welche viel Wind ist, sind nicht für mich. Mein Platz ist das fruchtbare Pathos der Erfahrung* - garde pour toi ton pathos vécu, seul le pathos créé nous parvient.

Le principe le plus pur n'est que commencement, point zéro, qui ne se prête pas au développement des idées, débouchant toujours sur une caserne ou sur une étable, mais se consacre à l'enveloppement par le mot : la *vision* d'une tour d'ivoire, à partir de la *réalité* des ruines.

F.Mauriac : *Les châteaux en Espagne, qui ne coûtent rien à construire, sont ruineux à démolir.* L'Ecclésiaste dit : *Il est temps de*

démolir (disperser les pierres) *et il est temps de bâtir* (ramasser les pierres) - voilà la meilleure chronologie, tournant le dos à votre confort des villas et aboutissant à la bénie ascèse des ruines ! Les meilleurs architectes de ces séjours de fantômes, tel Amphion, déplaçant les pierres au son de sa lyre, les conçoivent déjà sous forme d'authentiques ruines d'art.

Quatre types d'existence : être, non-être, devenir, non-devenir - puissance, imagination, acte, immobilité. *L'être est le possible ; le non-être le rend intelligible* - Lao Tseu. Qu'est-ce qu'être intelligent ? - élargir (la connaissance), approfondir (le savoir), rehausser (le goût) le domaine du possible pour y choisir sa demeure - tour d'ivoire, souterrain ou ruines.

Pour le haut regard, capable de scruter la profondeur, le mystère est omniprésent en toute demeure de l'esprit, qu'elle soit château ou ruines. Mais ceux qui, dans leur tiède platitude, ne voient que des casernes des solutions ou ceux qui, dans leur froide profondeur, ne s'identifient qu'avec des salles-machines des problèmes, ne reconnaissent ni châteaux ni ruines et traitent le mystère, qui leur reste inaccessible, - d'asile de l'ignorance.

L'un des auteurs les plus plébéiens est Proust : on remplace, chez lui, le mot duchesse par caissière, dîner - par beuverie, souffrance - par gueule de bois, pensée - par rigolade, et l'on peut laisser le reste en place, aussi cohérent que vulgaire. Le taux de goujats est le même dans les hôtels particuliers et dans les chaumières ; ce n'est pas la possession, mais la hantise ou la prière, qui adoucent l'aristocrate ;

seul, dans son château en Espagne, ou invitant ses glorieux ancêtres, de sang ou de verbe, dans ses ruines. Ahurissant, le nombre et la qualité des dupes que ce cornichon emberlificota : *Proust : la qualité aristocratique de ses sensations* - Levinas.

Que je rêve du jour, où je pourrais m'accueillir sans honte, dans l'édifice allégorique des mots, que j'aurais élevé moi-même ! J'en ai assez de crapahuter parmi les ruines de l'indicible. Mais tout édifice devient chose, dont je ne veux pas, même sous forme des ruines au passé trop palpable : les métaphores sont héritières des idées, comme les nobles ruines – héritières des châteaux en Espagne.

L'écriture est une savante reconstitution d'une tour d'ivoire, à partir des ruines ; une envolée des mots pour freiner la chute des sons ; un poids salutaire pour l'équilibriste indécis de la corde raide ; l'assentiment du regard en dépit du ressentiment des larmes : *Voué au regard, adoubé pour la Tour, ce monde me plaît* - Goethe - *Zum Schauen bestellt, dem Thurme geschworen, gefällt mir die Welt.*

On doit entrer dans ton livre comme on entre dans un temple païen en ruines, sans objets familiers, sans confort ni viable ni vivable. Dans les livres d'aujourd'hui on entre comme dans des archives de l'année passée, tout y est pour héberger le promeneur de dimanche.

Le penchant naturel pour le plongeon dans la profondeur n'est qu'un signe de faiblesse ou de bêtise, puisque l'affleurement à la platitude en sera l'aboutissement final. D'où l'avantage qu'offre le genre aphoristique : *Écrire selon le fragmentaire détruit la surface et la*

profondeur - M.Blanchot. Qui encore saurait entretenir de belles ruines, si ce n'est l'architecte de la hauteur. Le morcellement de châteaux en Espagne produit de basses casernes ; leur concentration, au seul souterrain, permet une succession légitime, par de hautes ruines.

Avoir séjourné dans tant d'édifices achevés et monumentaux, pour arriver à cette conclusion : seules les ruines rhapsodiques rendent la prosodie la plus pure.

Puisque je me moque de l'action, suis plutôt indifférent au lieu et vise l'atemporalité, l'unité de la dramaturgie aristotélicienne ne m'est d'aucune utilité ; ma seule unité est celle du souffle. De mes ruines, je reconstitue tantôt une scène, tantôt des gradins, tantôt des coulisses.

Derrida : L'aphorisme n'est ni une maison, ni un temple, ni une école, ni un parlement, ni une agora, ni une tombe. Ni une pyramide ni surtout un stade. Quoi d'autre ? Il fait signe vers la mémoire d'une totalité, à la fois ruine et monument. Il est une noble ruine, gardant le souvenir de la profondeur des souterrains et de la hauteur des colonnes.

La sensation que ta tour d'ivoire devint ruines naît de l'égale facilité d'y voir une tanière ou un piège.

L'effet, que produit sur moi la solitude, dépend surtout de ma vision de son architecture : cachot opposé à lumière, baigne opposé à liberté, exil opposé à patrie, ce sont de mauvais axes, le meilleur en

est - les ruines gardant le souvenir de la tour d'ivoire qu'elles furent jadis.

La tour d'ivoire hantée par l'extase, entrepôt de l'irréparable et de l'irrécupérable, dans la catégorie des ruines, classées monument hystérique.

Je ne te promets pas *une clé pour des salles inconnues de ton propre château d'ivoire - einen Schlüssel zu fremden Sälen des eigenen Schlosses* (Kafka), je te montre le charme méconnu de ses souterrains et de ses ruines.

Degrés de progression vers l'originalité et la solitude : nous sommes sur la même terre, sous les mêmes cieux, dans la vue des mêmes horizons, avec la même carte routière, avec la même étendue du désir. Et je resterai avec la hauteur de ma tour d'ivoire ou avec la profondeur de mon souterrain.

De château en château, de Bohème en Espagne, - vers les ruines, tel devrait être le parcours d'un regard nomade. Les étapes à éviter, seraient : le forum, la foire, le théâtre. Les meilleurs fondements - le souterrain, le cabanon, la caverne.

Le chagrin sert de matériaux aux soubassements des châteaux royaux du mot, dont les ruines en gardent l'écho et l'héritage. *Rien au monde n'est plus permanent que le chagrin, rien de plus durable qu'un mot majestueux - Akhmatova - Всего прочнее на земле - печаль и долговечней - царственное слово.*

Les ruines : un habitat qui peut se métamorphoser en tour d'ivoire, souterrain, bibliothèque ou atelier, et non pas en étable ou salle-machines.

Platon : *Homère réduit l'esprit du lecteur à l'état des ruines*. D'autres proposèrent des phalanges, casernes ou étables avec beaucoup plus de succès. Mais quelle demeure peut se transformer aussi facilement en château en Espagne que les ruines homériques ?

La vraie souffrance est incompatible avec le bras levé et l'arène : le *souffrir est un pâtir pur* (Levinas). Elle devrait loger dans une haute tour d'ivoire aux souterrains profonds ; une fois hantée par le passéifié, elle se métamorphoserait en ruines futuristes.

Dans tout écrit, on peut deviner le lieu d'écriture, le style architectural de sa demeure. L'écriture des ruines ravive un passé maîtrisé, où elle recrée des tours d'ivoire ; elle est consciente de la débâcle finale de tout édifice, dédié à la grandeur ; elle se moque de nos murs, de nos portes, de nos fenêtres et même de nos sous-sols.

Plus mon édifice est délicat, plus sa vie est brève. Et je finis par goûter l'infini de l'instant au milieu des ruines originelles.

Les ruines sont un refuge idéal pour ce qui aspire à l'immortalité décorative. Maintenir debout ce qui ne peut garder sa noblesse que couché, c'est de l'empaillage sans grâce. *Ce qui, en toi, refuse de mourir est indigne de vivre* - G.Thibon.

Si la citadelle humaine est sans murailles, face à la mort (Épicure), elle s'entoure de murailles à escalade banale, face à la vie. Elle devrait disposer de souterrains secrets, menant vers une ruine hors murs, où se sauvent des vestiges immortels. Plus je gagne en maturité, plus de sécurité et de familiarité m'offrira cette résidence secondaire : *La mort t'accompagne au milieu de la vie* - proverbe latin - *Media vita in morte sumus*.

La consolation est un objectif commun et de la comédie et de la tragédie : la comédie est affaire de l'esprit, espiègle et profond, et la tragédie – celle de l'âme, nostalgique et haute. La comédie se narre, et la tragédie se chante. La tragédie, c'est le regard fidèle, pur et lyrique, sur ce qui n'avait peut-être jamais existé, tels l'amour, le talent ou la tour d'ivoire imaginaires, vécus dans les ruines bien réelles.

Les ruines : errance immobile, nomadisme des yeux et sédentarité des pieds. À l'ombre du drapeau blanc flottant sur l'ex-tour d'ivoire, après la capitulation des bras. *Une capitulation est une opération, par laquelle on se met à expliquer au lieu d'agir* - Péguy - mauvais dilemme ! Non seulement ne pas combattre l'adversaire indigne, mais ne pas chercher à le comprendre - comprendre la débâcle, digne et anonyme.

L'espoir d'un martyr réussi - source de la vulgarité au second degré. Tout calvaire doit mener à la ruine de ta tour d'ivoire. Le souterrain est l'autre voie de salut, sur laquelle se posera ta tour, avant d'atteindre le grade honorable de ruines. Dans celles-ci, on pétrit

l'homme immobile ; dans les sous-sols, on subit le remue-ménage des hommes.

Pourquoi les ruines ? - pour avoir sous les yeux la tour d'ivoire, la bouteille de détresse et la cendre.

Je vois mon écriture comme abri d'un rêve agonisant ; j'aboutis à l'architecture des ruines comme seul cadre pas trop étouffant ; et, en fin de parcours, j'apprends, que même les ruines pourront être reluquées comme une marchandise. Comme le devinrent la montagne et l'arbre, après la tour d'ivoire.

De jour, toute tour d'ivoire est profanée par la visite des badauds, voisins ou plombiers ; de nuit, les ruines sont indiscernables des déchetteries ; ma demeure doit changer d'architecture aux crépuscules et aurores, si je veux la hanter et non pas habiter ; la hantise suit l'axe de l'espérance : espérer, au milieu des ombres de la Tour, et désespérer, dans la lumière des Ruines.

Si ma demeure n'est meublée que de vestiges, si la souffrance y a une place d'honneur et le bonheur ne me vient que de ma communication avec les astres, je pourrai appeler mon séjour - ruines et écrire à son entrée le mot de Diogène : *Pauvreté demeure ici. Que le malheur n'y entre pas.*

Le lieu le plus naturel de la consolation paraît être des ruines (d'un rêve, d'un amour, d'une ambition). Mais elle peut être vécue comme une fête. Les ruines sont un néant, à la place de ce qui fut vécu

comme inaugural, majestueux ou sacré. *Les plaisirs de la jeunesse, reproduits par la mémoire, sont des ruines vues au flambeau* - Chateaubriand.

L'âme de châtelain doit persister dans les ruines de l'esprit. Elle se nourrit de ton regard, fidèle à ton étoile inextinguible ou réanimateur de ton étoile éteinte. Que l'esprit garde les sous-sols solides et que l'âme aspire au scintillement fragile au milieu des ténèbres.

Quand l'usure par le temps réduit tout, irrévocablement, aux traces, ombres, poussière, il ne restera à la voix de ton âme que de chanter ces vénérables ruines, aux rêves ensevelis. *Tout, sauf ton esprit et ta lyre, se disloque et se désagrège* - Ovide - *Membra iacent diversa locis, caput lyramque excipis.*

St Augustin : *Misericordia, hac una causa amantur dolores* - *La compassion, c'est la seule cause qui fait aimer les douleurs.* L'amour tout court en est une autre : *Ce n'est pas toi que j'aime, j'aime ta souffrance* - Chostakovitch - *Не тебя люблю, страдание твоё люблю.* Si la douleur est pierre de touche des asiles, elle est aussi pierre angulaire des tours d'ivoire, pierre d'achoppement de la foi, pierre tombale des ruines.

Boèce : *In omni adversitate fortunæ, infelicissimum genus est infortunii fuisse felicem* - *Dans tout malheur, avoir été heureux est le pire des malheurs.* Plagié par Dante : *Il n'est pas de douleur plus grande, que de se souvenir des jours de bonheur dans la misère* - *Nessun maggior dolore che ricordarsi dei tempi felici nella miseria.* Inversement, le

souvenir des douleurs passées a du charme, quand on est à l'abri - Cicéron - habet praeteriti doloris secura recordatio delectationem. L'abri le plus sûr, nous protégeant contre l'écroulement du meilleur, a pour nom - ruines. Comme le sous-sol, en tant qu'habitable, aide beaucoup à la préservation de la hauteur.

Pétrarque : *Un bel morir, tutta la vita honora - Un beau mourir toute la vie honore.* Et puisque la beauté est réservée aux commencements : *En ma fin est mon commencement* - Marie Stuart. Il n'existe pas de belles morts illuminant une vie obscure ; aucun haut fait ne relèvera mes ruines ; toute hauteur et toute beauté ne sont que *hic et nunc*.

Nabokov : *Как ни хочется спрятаться в свою башенку из слоновой кости, есть вещи, которые язвят слишком глубоко - On a beau vouloir se réfugier dans sa petite tour d'ivoire, il y a des choses, qui blessent trop profondément.* Ce sont ces blessures intérieures qui font comprendre, que ce qui, aux yeux fermés, se dessine comme une tour d'ivoire, se révèle, aux yeux ouverts, en tant qu'un style, encore plus noble, - celui des ruines. Sans douleur, l'Espagne n'est qu'un sirupeux Pays du Tendre.

Le Dieu, qui est mort, est le Dieu des édifices, des temples, des églises ; le vivant se réfugia sous terre ou dans les cieux déserts, où Il n'est senti que par l'homme du souterrain, ou Il n'est vu que par l'homme des ruines.

Quand je vois, que Dieu, dans les platitudes humaines, est réduit à un misérable point, sans épaisseur ni amplitude, je regrette le Dieu

géométrique des Pères de l'Église : *Dieu, qu'est-il ? Longueur, largeur, hauteur et profondeur* - St-Bernard - *Quid est Deus ? Longitudo, latitudo, sublimitas et profundum* - donc, ni l'œuvre ni l'outil, mais le principe. D'où Ses quatre matérialisations : la longueur de son *éternité*, la largeur des portes de Ses églises, la profondeur des souterrains de Sa sagesse, la hauteur des tours d'ivoire de ceux qui L'auraient cherché.

Les mots sont de trop, quand une belle proximité se présente. Venue de trop loin, toute cadence prend l'allure d'un hymne sans paroles et presque sans sons. Mais il semblerait, qu'aucun relevé de distances ne remplacera le mot, qui non seulement fut au commencement, mais qui assisterait à la fin, au milieu des ruines des actes et des mystères.

La Loi est un édifice, où règne le Mur et l'élection ; le Livre, ce sont des ruines, aux portes inutiles, au toit percé, aux urnes absentes. Les ruines devraient enterrer le souvenir du Mur et garder le souvenir des Pinacles.

Le Dieu miséricordieux et ironique apprécie la fidélité parmi les ruines et le sacrifice de l'édifice achevé. Les dieux vengeurs claironnent leur préférence pour la justice ou l'équité.

Aucune assise crédible, pour notre enthousiasme, dans la réalité. D'où notre travail de sape, pour réduire toute construction sensible à l'état des ruines ou des souterrains. Mais dans l'intellection et dans le langage, le même travail d'architecte érige des tours d'ivoire aériennes ou des châteaux de feu fulgurants.

Ce livre est un *chant* des ruines, avec l'acoustique d'un château en Espagne, avec un auditoire moitié fantômes des combles moitié lépreux des souterrains.

Tenant à mon éloignement de tout réseau routier, dans mes ruines intemporelles, je m'intéresse moins à ceux qui, en regardant en avant, ouvrent des chemins, qu'à ceux qui, en regardant en arrière, remontent aux origines des chemins et en inventent leurs premiers pas.

Il est propre de la nature humaine de se chercher une originalité ; et toute sa vie on se trompe de milieu de son exercice : au début de sa vie on croit pouvoir être original dans l'orgueil de ses triomphes, ensuite on compte sur la fierté dans ses débâcles, et l'on finit dans le seul milieu, où l'originalité survit au ridicule, - dans l'ironie des ruines, où cohabitent la grandeur, la gloire et l'humilité.

Le squatter de mes ruines est un personnage aussi inexistant que le prolétaire de Marx ou l'aristocrate de Disraeli. Et il rêve ou des chaumières hautaines ou des châteaux de paille.

C'est par le genre de l'édifice à ériger qu'on reconnaît la stature de son artiste. Aujourd'hui, dominant les bureaux, aéroports, hôtels, bistrots. Disparaissent les châteaux en Espagne et les prisons : *Ne fais pas de tes pensées une prison* - Shakespeare - *Make not your thoughts your prison*. Moi, avec mon rêve (*dont nous sommes faits* !), je continue à bâtir, au passé, une tour d'ivoire, qui, au présent, se présente comme des ruines.

Mon entreprise de réhabilitation des ruines s'apparente davantage à l'élévation de la Tour de Babel qu'à l'imagination d'une tour d'ivoire (il faut être Nabokov, pour que ce soit la même tour), puisque mon refus de la langue unique est plus radical que le chipotage autour du choix des fondations, qu'il s'agisse du sable, des souterrains ou des cartes.

Les ruines ne sont plus une détérioration du château, mais une amélioration de l'étable ou du centre de calcul, auxquels se réduit l'habitat moderne. Les ruines affichent un lien fondamental avec le passé, en se faisant observatoire des astres, et sachant que, comme eux, elles sont vouées à l'extinction ; mais, au lieu d'émettre de la vaine lumière, elles inondent le ciel - des ombres discrètes.

Les châteaux en Espagne, comme leurs vestiges, les ruines, brillent par leur inexistence. Quelle autre architecture aurait pu héberger le rêve, qui ne se manifeste par aucun signe matériel ?

La première qualité d'un château en Espagne n'est pas la quantité de portes ou de fenêtres ; d'ailleurs, dès qu'on le comprend définitivement, ce château se transforme tout naturellement en d'honorables ruines. Ce n'est pas l'avis des touristes : *J'habite le possible, la prose ignore ce faste, plus haut en fenêtres, et en portes - plus vaste* - Dickinson - *I dwell in Possibility, a fairer House than Prose, more numerous of Windows, superior - for Doors*. On voit, que tout y est prévu pour gérer les entrées-sorties et assurer la diffusion la plus large. Il manque peut-être un peu de profondeur, pour atteindre le

souterrain, et un peu de hauteur, pour préférer le toit aux fenêtres et saluer les astres immobiles plutôt que le trafic.

Quels édifices érigent, aujourd'hui, les journaliers de l'art ? - des hôtels, des aéroports, des bureaux, où se bouscule un troupeau d'investisseurs ou de contribuables. Pour l'artiste, le meilleur moyen de ne pas engraisser le marchand et d'écarter le touriste est encore de ne bâtir que des ruines (*exegi monumentum*). L'époque, où *l'écrivain bâtit des tours d'ivoire, le lecteur y séjourne, l'éditeur perçoit le loyer* - Gorky - *писатель строит воздушные замки, читатель в них живёт, издатель взимает за проживание* - est finie, puisque tous les trois ne voient plus que le loyer.

Les ruines, c'est la musique d'un monde, d'un homme, d'une œuvre, qui quittèrent une époque et demandent d'être adoptées par une autre. *L'architecture parle, quand se turent les chants et les légendes* - Gogol - *Архитектура говорит тогда, когда молчат и песни и предания*.

Les ruines sont une conversion, et non pas une démolition, de la tour d'ivoire, afin de me débarrasser des yeux indiscrets et des chemins battus, convergeant vers mes trésors. *La conversion refait ce que la perversion défait* - Jankelevitch.

Je n'aime pas l'image d'un philosophe qui serait permanent voyageur, en quête des vérités, à moins qu'il s'agisse d'un voyage dans le temps, ce qui ferait de l'immobilité de son séjour au milieu des ruines du passé – un voyage, reconstruteur de vérités, d'un vagabond de l'espace.

Dans l'aventure du Château en Espagne, interviennent trois personnages : l'architecte, le châtelain, le mémorialiste – l'esprit, le cœur, l'âme. L'esprit songe aux souterrains, puits, murs, toits, mâchicoulis et douves ; le cœur vit l'éclat des salons, la fête de la salle du trône, la joie des alcôves ; l'âme en voit la ruine terrestre et en reconstitue une chronique céleste. L'épique, le magique, le mélancolique.

Avoir bâti un temple (ou une tour d'ivoire), c'est héberger une idole (même s'il s'agit de toi-même) ; c'est pourquoi installe-toi tout de suite dans des ruines (réelles) et reconstitue leur origine monumentale (imaginaire). Pour celui qui sculpte sa propre image, les ruines constituent le meilleur atelier.

On n'a le droit d'insérer une citation que si l'on est capable d'en évaluer le poids. *Je ne compte pas mes emprunts, je les pèse* - dit Montaigne. Souvent, je bâtis ma demeure sur des fondations, coulées et enterrées par les autres, et leur poids peut apporter de la solidité à ma construction, dont la viabilité n'est assurée que par moi-même, que ce soit des ruines ou des châteaux d'ivoire.

Dans les bonnes ruines on retrouve des traces des voûtes, des marbres, des mosaïques et non pas des fondations ; celles-ci sont des lieux datés, les ruines – des ouvrages atopiques, atemporels.

Il est fréquent qu'on passe de l'état d'ébauche à celui de ruine ; le passage en sens inverse est beaucoup plus rare. Et plus précieux,

surtout si la ruine provenait d'un château d'ivoire et si l'ébauche était un véritable commencement.

L'avantage des ruines est dans l'élégance et la facilité de leurs métamorphoses en tour d'ivoire, en sous-terrain, en combles. Un séjour trop prolongé dans l'une de ces trois demeures éloigne de la salutaire ironie. *Si je ne réclame pas ma tour d'ivoire, c'est parce que je me contente de mon grenier* - Nabokov.

Pour attirer et héberger des anges, séducteurs et annonciateurs, rien de plus approprié que l'architecture des ruines, cette symbiose de crèche et de tour d'ivoire, hantées par un passé imaginaire.

Montesquieu : *Plus une tête est vide, plus elle cherche à se désempir*. La tête a mille pièces, et le vide des mansardes contribue à la bonne garniture des caves. La voix née dans un souterrain peut parler de hautes voûtes.

Oui, le cœur n'a pas de rides, puisque la cervelle l'a noyauté et l'a blindé par greffes inusables. Des rides d'un cœur, comme des ruines d'une tour d'ivoire, peuvent garder des fantômes mieux que des monuments ravalés.

L'intelligence a beau chanter la liberté ; elle ne parvient pas à ouvrir les prisons, dans lesquelles se renferme le cœur. De jour, celui-ci élit ses geôles dans des souterrains sans issue. De nuit, pour défier l'intelligence, il se réfugie dans des ruines sans entrée. Et partout il reconstitue la hauteur d'une tour d'ivoire.

K.Kraus : *Mit Frauen führe ich gern einen Monolog. Aber die Zwiesprache mit mir selbst ist anregender - Avec les femmes, je prône un monologue, mais une explication à deux avec soi-même est plus alléchante.* Les yeux ou les cieux, pour mes témoins infidèles ? Mon château en Espagne s'ouvrant par une tour d'ivoire ou s'écroulant en ruines ? Vais-je devenir Sisyphe ou Narcisse ?

Comme toutes les grandes passions, soit l'amour doit expirer complètement soit tuer en moi ce qui y fut parfait. Toute apaisante mutation y est pire qu'une chute – une profanation. Le souvenir d'une tour d'ivoire n'est beau que dans les ruines.

Même dans un amour heureux il faut entretenir l'atmosphère des ruines profondes, pour pouvoir en reconstituer de hautes et mystérieuses origines. Même par prophylaxie : *Aimer – quel bonheur, et quelle horreur que de chuter de cette haute tour ! - Tchékhov - Какое счастье любить и какой ужас сваливаться с этой высокой башни!*

Une mise à sac des vieilles certitudes n'est féconde que si l'on réussit à en préserver des ruines excentriques, habitables par un doute nostalgique. Car terre brûlée est pire que terre bétonnée.

Tous les métiers sont bons, pour élever des cités radieuses, inondées de lumières : des contre-maîtres du savoir, des géomètres des émotions, des charpentiers de l'art. Mais pour concevoir de nobles ruines des ombres il faut des orfèvres, des virtuoses du vide, des artistes de la vie.

Les cavernes d'un doute primordial, ces dernières zones d'ombre vitale, en dehors des cités inondées d'une blafarde lumière, seront aménagées pour les hordes touristiques, comme le furent des bagnes, des camps de concentration ou des champs de bataille. Des guides infailibles prenant la relève des anachorètes incertains.

Le faible, par son doute naïf, annonce la fin du règne de l'évidence et aboutit à une évidence sans relief. Le fort, par ses certitudes intuitives, rappelle les secousses, sans lendemain, du doute et se bâtit des ruines pittoresques hantées par un doute apaisé.

L'édifice artistique débute par la profession d'un style couronnant final, pour se terminer par le test des fondations. Il s'avère, que bâtir sur l'inconnu est le seul moyen d'accéder, un jour, au statut envié de ruines et d'éviter celui de terrain vague ou d'épave. *Mes efforts sur des chantiers échoueront sur un rivage, pour y traîner comme une épave ruinée - Goethe - Meine Bemühungen ums Gebäu werden an den Strand getrieben und wie ein Wrack in Trümmern daliegen.*

Le sot veut bâtir de conviction en conviction ; le fou veut déménager de caprice en caprice ; le sage sait plonger les convictions dans les ruines des caprices et loger les caprices dans un château fort des convictions.

La mathématique procure tant de joie et de bonheur, à travers l'harmonie qu'on découvre dans des objets ... qui n'existent pas. Une leçon à retenir, dans mes choix des éléments, avec lesquels je

chercherai à bâtir mes plus ambitieux édifices ; il faudrait peut-être tenter de serrer mes contraintes jusqu'à ce que mes objets trop évidents - murs, toits et fenêtres - s'effacent de la réalité indéfinissable, pour atteindre à une rigueur de rêve, aux ruines et souterrains imaginaires, ces applications biunivoques d'une tour d'ivoire.

Quand je découvre l'éphémère de ce qui est le plus solide, et le solide - de ce qui est on ne peut plus éphémère (*Seul l'éphémère dure* - Ionesco), rien ne s'écroule dans ma tour d'ivoire ; mais je révisé la place accordée à son toit, ses souterrains, ses fenêtres, et je vois que, fonctionnellement, mon édifice s'inscrira désormais tout naturellement dans le style architectural des ruines.

Partir de soi, aller vers soi - deux errances, de banalité égale, et ayant pour origine l'idée d'un soi connu ou connaissable, et aboutissant, logiquement, dans des étables. Le seul soi crédible est le soi sculpté, hors tout chemin, dans des ruines d'un soi immémorial, et exposé non pas au musée ou en librairie, mais au fond de mon souterrain ironique, où je place ma tour d'ivoire.

Mon corps est une prison ; c'est à travers ses barreaux que mon soi inconnu forme mon regard sur le monde. Ma conscience, ce sont des ruines, que parcourent les yeux de mon soi connu, pour en reconstituer l'origine.

Les Anciens apparaissent à mon horizon, auréolés de génie pur et de profondeur abyssale, et ils me servent d'appui et de consolation.

Mais plus je vais, plus je me rends compte, qu'ils sont plus bêtes que nombre de mes contemporains, que, pourtant, je méprise, - et la Terre reçoit soudain une terrible secousse, et je me retrouve dans mes ruines primordiales, sans aucun Atlas complice.

Face à mon soi inconnu, les sentiments lui sont plus fidèles que les pensées, la chair - plus que le squelette. La beauté pourrait y mettre un signe d'égalité. Je me retrouve dans les impasses des belles idées, où mes ruines décorent le paysage d'un beau passé. Au pays des sentiments fantomatiques, il n'y a ni routes ni impasses ni mots, mais couleurs, sons et danses, auxquels je dois sacrifier toute marche.

Les ruines sont peut-être la meilleure demeure de l'inconnaissable ; l'ennui du bâtisseur est de ne suivre que l'inertie, la voie du connu. *Quand je bâtis des maisons, c'est le connu qui domine, et quand j'explore, c'est l'inconnu* - Grothendieck. Mais si j'invertis ces fonctions, je bâtirai des châteaux en Espagne, délicieusement inconnus, et j'explorerai des ruines, connues, exclusivement, de moi.

Cioran : *La malhonnêteté d'un penseur se reconnaît à la somme des idées précises qu'il avance*. Si je suis incapable de troubler ma clarté, je suis en proie à une acribie ou à une graphomanie, je suis honnête, mais bête ; faire croire à ma translucidité, c'est manquer ou de couleurs ou d'honnêteté ou d'intelligence. L'artiste est dans le commencement, et celui-ci n'a pas de normes. Deux architectures accueillent, tant bien que mal, mon honnêteté en mal de suites dans les idées : une tour d'ivoire, hors cartes, ou une ruine, hors calendriers. La précision bien venue, celle de la mélodie ou du relief, n'est pas

dans l'idée, mais dans le ton, qui est frontière d'un langage. Quand ce ton est plat ou neutre on peut être sûr d'être devant un saint, un sot ou une fripouille.

Heureusement, le meilleur séjour de l'esprit se situe dans l'invisible, où il reste encore tant de tours d'ivoire à peupler et à entretenir. L'image transparente et fixée doit choisir entre être ruine ou épave.

Rilke : *Wir leben wahrhaft in Figuren - La vraie vie est dans des métaphores*. Il ne suffit pas de savoir, que *la vraie vie est absente (Rimbaud)*, il faut la peupler de fantômes métaphoriques. La vie évidente, la plate, se déroule en casernes et étables ; la vraie, la haute ou la profonde, - en châteaux hantés et ruines.

R.Char : *On ne bâtit multiformément que sur l'erreur*. Et on y est sûr de bâtir des ruines, où l'armature de la vérité n'est qu'un détail pittoresque. Les vestiges du fond défient l'uniformité de la vérité formelle.

Les ruines, c'est l'état qu'ignorent les barbares, qui vont de la jeunesse à la décrépitude, sans avoir connu l'ancienneté.

L'humain s'associant de plus en plus fidèlement avec le robot, j'éprouve de plus en plus de sympathie négative pour l'inhumain, le surhumain, le post-humain. Quand je me réfugie dans les ruines, je m'imagine si facilement ange survivant à sa chute ; mais aux yeux des autres je deviens une bête, puisqu'aux lieux des chutes des anges

s'ouvre une hauteur inconnue des mortels dénaturés. Les ruines sont une œuvre humaine, accueillie par la nature et s'y étant fondue.

L'idéal aristocratique, transplanté dans une tête de mufle, devient fléau redoutable ; le goût poissard, dans une âme délicate, devient monstre pitoyable. Le lieu de la vertu aristocratique - château ou ruines ; et de la populaire - la rue ou l'écran.

L'époque moderne enterra la controverse millénaire entre l'esprit, conduit par la raison, et l'esprit, séduit par l'âme. C'est la métaphore architecturale qui la rendait le mieux : la raison évolua de la **Caverne** au bureau climatisé, en passant par casernes et étables ; l'âme eut un faible pour la tour d'ivoire que nous rappellent encore ses souterrains et ruines. Mais même sur ses soupiraux, le badaud d'aujourd'hui ne lit que géométrie et dates.

Le médiocre tente de réparer les édifices surpeuplés et vétustes des autres ; je reconnais le grand par sa volonté de rester au milieu de ses propres ruines, éternelles et rutilantes.

Jadis, la pensée fut la chasse gardée d'une poignée de privilégiés. Mais depuis que sa vulgarisation (honnête et fidèle !) la rendit à la portée du dernier homme, il ne restait au créateur que sa dernière exclusivité - le mot. Seulement voilà, c'est le créateur, désormais, qui fait défaut. Ceux qui ne se rendent pas compte de ce bouleversement continuent leurs litanies : *Un beau livre est l'acropole, où la pensée se retranche contre la plèbe* - A.Suarès. Il me rappelle davantage une nécropole, où le sentiment élit sa tour d'ivoire. La plus haute cité n'est

plus ni la cité haute (acropole), ni la cité-mère (métropole), ni la cité-atelier (technopole), mais leurs nobles ruines, où se réfugie le mot ex-châtelain.

C'est le lendemain qui bouche toutes les issues de la demeure des hommes prosaïques et en fait des Fermés ; le poète est un Ouvert, château, ruine ou souterrain, il est dans la convergence, chute ou envol, vers l'infini du temps ou de l'espace, hors de lui, et où il dépose ses horizons et ses firmaments, ses joies et ses hontes, ses folies et sa liberté : *L'être de l'homme porte en lui la folie comme la limite de sa liberté* - Lacan.

La vie de tout homme peut se réduire à la recherche d'une demeure pour son âme, et l'évolution moderne place l'essentiel de cet effort dans l'assurance tout-risque contre toute calamité. Mais les bâtisseurs aboutissent au résultat encore plus misérable : tout château ou forteresse, ou même ton propre soi, finira par être habité par l'ennui. On ne sauve ses emballements ou angoisses qu'au milieu des ruines préfabriquées.

Ne tombent en ruines que les grands monuments. Les petits pourrissent sur pied.

Les ruines, c'est ce qui permet à notre mémoire d'accéder à l'histoire d'un bel édifice – tour d'ivoire, merveille plastique, pensée épique - abattu par le temps impitoyable. Du contraire des ruines surgit la barbarie : la perte de la liaison avec un passé, devenu incompréhensible ; c'est du Hamlet – *the time is out of joint*.

On rêve de l'acte vertueux, ensuite - de l'acte exempt de péché, puis - du péché sans pénitence, et l'on finit, systématiquement, avec la honte, le seul vestige inébranlable de nos édifices moraux.

Être-coupable est ma demeure, la ruine de mes faits, où se dresse, invisible, la tour d'ivoire de mes cauchemars et de mes rêves. Ma justice fantomatique. Mais la justice robotique des hommes trace si facilement le chemin entre l'injustice commise et le verdict de culpabilité.

La fidélité à ce qui n'est plus que ruines est peut-être un sacrifice de plus, et, dans ce cas, Thomas d'Aquin a presque raison : *Toute œuvre de vertu est dite un sacrifice - Omne opus virtutis dicitur esse sacrificium*, où il faudrait substituer *liberté* à la place de *vertu*.

On commence par viser l'une des deux attitudes : sauver sa tour d'ivoire ou être sauvé dans son souterrain, *faire* ou *croire*. Tandis qu'il faudrait peut-être se sauver dans ses ruines, se faire *voyant*, se *croire fait* regard.

Le mot est un entrebâillement minuscule dans les murailles des actes non-tentés, dont je m'entoure. La lumière n'y pénètre guère ; j'y colle les yeux, je vois, par-delà créneaux et meurtrières, - tout l'Univers en armes, à la recherche d'un panache rassembleur. Le meilleur chantier, pour élever des châteaux forts des mots, ce sont des ruines des actes, dont les sous-sols regorgent de mémoire verbale. *La langue garde les trophées de son passé et les armes de ses futures*

conquêtes - Coleridge - *Language contains the trophies of its past and the weapons of its future conquests.*

Tant de pieuses réflexions sur le sens de la vie, tandis que, plus souvent, on doit choisir entre la vie ou le sens : entre l'orchestration de son âme polyphonique ou l'instrumentalisation des gammes monotones des autres, entre les ruines éternelles ou la salle-machines moderne, entre l'implosion du sujet ou l'explosion du projet.

Tous mes actes méritent un mépris, un ricanement ou une indifférence ; il restent mes rêves, habillés de mots ou d'élangs ; ils sont ce qui restera de l'édifice de ma vie – ses ruines. *Un grand homme qui tombe n'est pas plus exposé au mépris que les ruines* - Sénèque - *Si magnus vir cecidit, non magis contemni quam ruinae.*

Mon habitat, c'est ce livre, ses ruines artificielles, où je fouille des vestiges de mots factices, témoignant d'une époque qui n'exista jamais. *Je roule mon tonneau, pour n'être pas le seul oisif parmi tant de gens actifs* - Diogène.

Pour donner à Valéry ou Cioran la gloire populaire de Nietzsche, il faudrait qu'un futur Hitler, Staline ou Attila s'en entichât. Hélas, l'arbre et les ruines n'ont pas la puissance mobilisatrice du surhomme.

À tout moment de la vie, où l'on tente de tirer un bilan, provisoire ou définitif, il faut se dire, qu'on avait fait fausse route, quels que soient les distances, les sens ou les frontières, qu'on auraient suivis ou négligés. Il est encore plus facile de se convaincre, qu'on avait gardé

de bonnes ruines, qui n'ont pas d'âge et dont le seul mérite est de te mettre hors temps. Rien de bon dans les parcours factuels ; le bon n'a qu'une demeure idéale.

Démarche antique : dépeindre la Cité idéale et fouiller des écueils humains, sociaux, matériels, qui la rendent utopique ou lointaine. Aujourd'hui, le politicien fait de ses actes ce que je fais de mon écriture : une maîtrise loquace des contraintes et un embarras muet devant les buts. Mais ce qui rend vivables les ruines désertes, transforme le chantier en étable.

L'urbanisme, la politique et l'art : tu bâtis l'étable démocratique, la caserne despotique, les taudis anarchiques ou les ruines aristocratiques. Dans le dernier cas, tout souterrain, même des plus misérables, peut prétendre avoir servi de fondation d'un château écroulé.

Je peux pardonner à A.Blok et Maïakovsky, à E.Jünger et Heidegger, qu'ils aient entendu une musique, en haut d'une tour d'ivoire révolutionnaire. Qu'ils n'aient pas entendu le hurlement dans des souterrains est impardonnable.

Curieusement, aux trois types de communauté correspondent les *valeurs républicaines françaises* : en sélectionnant par les *moyens*, on fait appel à l'*égalité*, et l'on se retrouve dans une corporation ; en brandissant les *buts*, on mobilise des *libertés*, pour créer une troupe ; en subissant ou en s'imposant des *contraintes*, dans une chaude *fraternité*, on se recueille dans un cloître ou dans des ruines.

Les barricades ne séparent que les quartiers, les états, les âges, les cerveaux. Quand je voudrai communiquer avec la Cité de Dieu et intercepter le regard intemporel, j'apprécierai les barricades devenues ruines, où je serai toujours dedans et dehors, l'assiégé et l'assiégeant, l'assoiffé et l'enivré.

Créer des cités, c'est créer des frontières ; tout être ouvert, muni d'imagination et d'émotions, tend vers ses limites, qui ne lui appartiennent pas, et, en même temps, dessinent ou édifient les remparts d'une polis, la tour de l'ange, la Cité de Dieu ou les ruines du surhomme.

Pour l'homme de justice, la révolution, comme le bien, devrait être une enivrante idée à rêver et non pas une sobre action à tenter. Puisque toute action finit par nous dégriser de tout vertige. Tout ce qui est ressenti comme sacré devrait se réfugier dans un temple ou dans ses vestiges, dans des ruines de notre sensibilité.

Le langage est la demeure de notre esprit. Entre ses murs se trouvent de bons miroirs, une excellente acoustique, d'infaillibles climatiseurs ; j'y introduis une image, une mélodie, un climat - je retrouve des échos et saisons imprévisibles. Dans le langage on se rencontre, on se retrouve. Mais ma texture intérieure doit être en harmonie avec mon architecture extérieure ; les meilleurs styles sont - château en Espagne, tour d'ivoire, ruines. Ruines et musique, uniques ou multiples, opposées à maison et voix : *L'univocité de l'être signifie, que l'être est Voix* - Badiou - comme, sans doute, il est *Vers*, puisqu'il est

universel. Pour d'autres, il n'est que Silence, traduisible en musique par l'esprit devenu âme. *Le langage est séparé de toute relation à l'Être* - Gorgias.

Si je parle si souvent de ruines, c'est en partie à cause de mes rafistolages au sein de l'équipe de la tour de Babel, dont l'arcature se prête mal à l'architecture des tours d'ivoire (il paraît qu'en sacrifiant la hauteur à la profondeur, un recyclage soit possible : *Nous creusons la mine de Babel* - Kafka - *Wir graben den Schacht von Babel*). Et mes ivresses publiques ne rappellent que vaguement le miracle de la Pentecôte.

Je vois tous les plumitifs, paisiblement installés dans leurs bureaux, mais dont la plume prétend languir et se morfondre dans les affres d'une cellule, cette habitation du présent communautaire, où leur liberté serait humiliée et leur solitude - offensée. C'est en partie à cause de cette manie des repus que je me réfugie dans mes ruines, qui ont l'avantage d'être une habitation du passé personnalisé, dont je suis esclave.

Claudiel : *Mon désir n'est pas d'apporter la liberté, mais simplement de rendre la prison visible*. C'est une tour d'ivoire qui se prête à cette architecture. Et pour que la prison fût, en plus, lisible, à la lumière du passé, le meilleur état serait celui de ruines.

Je ne peux vivre dans la langue française, je ne peux que m'y pétrifier, m'y graver. Je lui survis, comme les ruines survivent au Château en Espagne, que personne n'aurait jamais habité. *Ce qui vit*

dans la langue, vit avec la langue - K.Kraus - *Was in der Sprache lebt, lebt mit der Sprache* - ma cohabitation, en fantôme visitant sa maîtresse, veut se réduire aux furtives caresses, loin des cuisines et des garde-robes, près d'un toit ouvert sur les étoiles.

L'agglomérat minimal de mots, contenant toutes les propriétés, intellectuelles et artistiques, de l'esprit, s'appelle maxime ; tout comme la molécule, qui porte toutes les propriétés de la matière, en reliant des atomes ; la maîtrise de la valence des mots, c'est l'alchimie de la littérature. L'excellence, l'état, où toute division ou toute multiplication, provoquerait une baisse de la vitalité ; les molécules verbales se retrouveraient en ruines, mais en gardant la mémoire des châteaux hantés de jadis. Les atomes ne promettent que des séjours minéralogiques, et les systèmes - des phalanstères robotiques.

Quel est le contraire de la Maison de l'être, fonction censée revenir au langage ? - peut-être le cheminement, pourtant symbole du devenir. Le langage assure les deux, étant un pont entre le réel et une représentation (sans doute, la réalité seule est plus à même d'héberger l'être : le langage est fermé, limité dans l'espace-temps, et la réalité est ouverte, dans la représentation-interprétation). Le premier ressort du langage, ou son intentionnalité, ce sont bien les désirs, la liberté de nos choix dans le réel, bref - l'être irréprésentable, mais son message n'est intelligible que dans le cadre d'une représentation ; tourné vers l'être, il n'avance qu'au milieu des modèles. Le langage est un lieu de rencontre entre le réel, le modèle et la liberté ; s'il doit servir de maison, le style architectural est décisif, pour juger du goût de son locataire. L'évolution irréversible semble

être : la Caverne, la Tour d'ivoire, les ruines, le sous-sol, la caserne, l'étable, la salle-machines.

Écrire, c'est bâtir un édifice, dans un style que te dictent ton goût et ton talent. Pour avoir cette liberté, il faut habiter la langue, c'est à dire se sentir chez soi dans son atelier, maîtriser et ses outils et ses matériaux et ses acoustiques. Mais je n'habite plus aucune langue ; je suis condamné à n'ériger que des ruines, en espérant qu'un œil de connaisseur y devine le style rêvé : une caverne, une tour d'ivoire, un temple.

Je me suis aperçu trop tard, que, pour désigner le lieu de mes exercices, j'aurais dû mettre le mot *vestiges*, à la place de *ruines*. À l'état de ruines peuvent se trouver même des casernes, tandis que derrière les vestiges ne se devinent que des châteaux, arcs de triomphe, amphithéâtres, tombeaux, statues.

Est-ce la peine de claironner ma croisade pour la vérité, quand je sais que, pour les appels les plus envoûtants, l'aboutissement incontournable est : *notre* solitude, *leur* foire, *mon* échouage. Ni terre ni croix ni écriture saintes, mais ruines et souterrains des châteaux en Espagne, où le sacré gît couronné de sacrilèges.

Tsvétaeva : *Требование высоты как первоосновы жизни - только русское лицо высоты - Mettre la hauteur dans les fondements mêmes de la vie* - telle est la vision exclusivement russe de la hauteur. La tâche est si absorbante, que les Russes ne parviennent jamais à s'occuper des étages habitables de cet édifice, qui rapidement prend l'allure des

souterrains ou, la hauteur aidant, - des ruines. Dans les ruines, les esprits sains rêvent la tour d'ivoire, qui se serait trouvée au même endroit, et les esprits malades imaginent l'oubli, la désolation et l'apocalypse.

Il est si facile de réduire n'importe quel édifice d'idées véridiques à l'état de ruine, qu'il vaut mieux me consacrer au difficile entretien de mes ruines immémoriales, au confort des mensonges immortels et sans cette hypocrisie : *toute ruine est aussi une ruine d'idées fausses* - Valéry.

Défaite

Toutes les montées et chutes se produisent, aujourd'hui, dans la morne horizontalité. Ni vertige ni illumination. En absence de toute hauteur, les stationnaires tombent. Une chute, même dans une profondeur aplatie, me laissera sans bleus ni azur. Rester couché dans mes ruines, tapies de mes chutes, offre une échappatoire à ce prurit cinétique. Les horizontaux aussi chuteront, mais en pleines étables.

L'ennui des chemins est qu'on ne puisse pas danser la-dessus, et le sens de ta vie n'est pas dans la marche, mais dans la danse. C'est dans la déviation (divertissement) des chemins que Pascal voyait le seul remède à nos misères, sans toutefois préciser, que la déviation la plus radicale s'appelle impasse discrète abritant une scène, au milieu des ruines à l'acoustique parfaite. Plus plate est la scène, plus haute est la danse.

Vivre des tempêtes (de l'espérance) et toucher aux gouffres (du désespoir), sans quitter le rivage, soupirer - *Suave, mari magno...* (Lucrece). Nietzsche a tort de pousser le philosophe vers le navire en perdition - troquer ses ruines contre une épave ? Pour exposer le meilleur des arts de navigation, le naufrage n'est pas un but suffisant, mais une contrainte nécessaire. *Navigare necesse, vivere non necesse* (Plutarque) - que des Hanséatiques ou internautes s'en accommodent, affaire d'échanges, lucratifs ou ludiques.

Pour entrevoir ce que le soi inconnu représente, il faut commencer par le détacher de toute action. *Voir que le Soi n'agit pas, c'est voir* - Bhagavad-Gîtâ. Si ce n'est pas le Soi qui élève les murs, c'est bien Lui qui y perçoit des ruines. Le bon regard est le regard vibrant, ennemi de la paix des édifices et des âmes : *Le Soi est inquiétude* - Hegel - *Die Unruhe ist das Selbst*.

Tant de pierres d'achoppement, accumulées devant toute action ; le travail de Sisyphe résume l'inaction, qui en résulte : trier les pierres - d'achoppement ou de touche, angulaires ou premières - et en décorer mes ruines.

L'ironie est un genre architectural spécialisé en soupiraux, c'est pourquoi parmi ses élèves il y a tant de spécialistes en souterrains. Je m'évade vers le sérieux de l'acte et voilà que celui-ci m'emprisonne. Les outils de l'ironie ne promettent pas d'évasion, seulement une respiration moins honteuse.

Jaspers : *Das Scheitern ist das Letzte* - *L'échec est le terme dernier*. L'avant-dernier est une fête ! Son titre de gloire est qu'entre lui et le terme dernier, qui est la chute finale vers le Seul, il n'y ait pas de termes intermédiaires, que le vertige d'un regard entier, bénissant mes ruines.

Un malentendu géométrique : avoir de la hauteur ne veut pas dire être au-dessus, mais bien être ailleurs, être absent. Mais derrière *hors*

je sens si nettement *foris*, ces pitoyables portes si inutiles dans mes ruines (et cachant ma *forêt*), et pire encore - le *forum*, avec ses estrades et ses arcs de triomphe. Ma *Via Sacra* est hérissée d'arcs-en-ciel de mes défaites. *Le triomphe est passager, mais les ruines sont éternelles* - Péguy.

Savoir résister au poids de la gravité et à la légèreté de l'*ironie*. Garder une même hauteur, en succombant ou en surmontant les pentes. Se réfugier dans sa défaite, d'où rien ne mène vers les régions plus basses. La lumière ironique élèvera tous mes murs à la dignité d'une Caverne et désapprendra à mes yeux la fâcheuse habitude de la regarder en face.

Tous les emplois sont aujourd'hui d'accès inévident. Celui de vaincu n'échappe pas à la règle. Sincérité du panégyrique des saloperies, indispensables au salut du genre humain. Refus de places publiques pour mes soliloques perclus au fond du souterrain, et que seule une oreille altière écouterait sans ricanement. Et aux voyages et chemins - *ton voyage se ferait non par l'âpre sentier souterrain, mais par la voie unie du ciel* (Platon), je préférerai l'immobilité et les ruines.

Ma préférence va plus souvent aux ruines, au détriment des chemins, puisque j'ai deux locataires à héberger : le sentiment sédentaire et la pensée nomade, un aveugle et un boiteux, le premier accédant tout de même au regard, le second - à l'humilité. Séparés, ils se prennent pour voyant ou métronome. Je les laisse ensemble : le sentiment-maître apportant des images, la pensée-servante - un

contact avec la réalité. L'imaginaire d'Homère, le réel de Byron - se fraternisent. *Dans le domaine du sentiment, le réel ne se distingue pas de l'imaginaire* - Gide.

Le sur-moi freudien est plutôt un sous-moi, puisque la psychologie des profondeurs est, en réalité, une psychologie de la bassesse ; la psychologie du souterrain fut créée par Dostoïevsky, avec son sous-homme, et celle de la hauteur - par Nietzsche, avec son surhomme.

N.Barney : *Que de bassesses pour monter*. Que de hauteur d'âme pour descendre dans la vie des souterrains. Et avoir sa *cave dans le grenier* - Bachelard. Heureusement, on ne monte pas vers la vraie hauteur, on y chute. Les ailes de cette chute, ce sont nos dérades terrestres.

Toute compréhension est destruction (des inconnues, des ellipses). C'est pourquoi l'intelligent est entouré de ruines. *Ton obligation - renouvellement des ruines* - Goethe - *Der Mensch muß wieder ruiniert werden*.

À fréquenter les musées plus assidûment que les Muses, on transforme sa Caverne de Platon en grotte de Lascaux, sa flamme en reflets, son Verbe en graffiti.

L'art n'est qu'une illusion de plus d'une vie *justifiée* (seul le savoir des sciences mathématisables n'est pas illusion). Cette illusion se

dissipe par deux certitudes opposées : la fausse - l'artiste communiquerait avec l'éternité, et la vraie - l'artiste ne vaincrait que les contraintes d'un langage. Et c'est pour entretenir l'illusion ténue, que l'artiste, même l'artiste du souterrain, a besoin du spectateur ou du lecteur.

Les ratés en tout genre sont ceux qui se prennent pour les meilleurs poètes parmi les géomètres ou pour les meilleurs géomètres parmi les poètes (les *marchands mêlés*) ; ce qui leur ouvrirait, à la fois, l'entrée de l'Académie et la sortie de la Caverne. Le succès n'attend que près de l'Agora, au Portique ou dans un tonneau. *Si tu as du cœur et de l'esprit, n'en montre qu'un seul* - Hölderlin - *Hast du Verstand und Herz, so zeige nur eines von beiden*. Quand ils vont ensemble, pourtant, ils ne font qu'un, qui s'appelle âme ; il faut l'avoir bien timide, pour dire qu'il fasse sablier avec le cerveau ou *quand la pensée naît, le désir meurt* - G.Bruno - *nascendo il pensier, more il desio*.

Le lieu d'écriture : un sous-sol ou une tour d'ivoire. Mais la littérature d'aujourd'hui ne se déploie que dans un bureau.

La célébrité est un baume, que ne renchérit que l'absence de plaies. (*L'obscurité du nom est un bien égal à la souffrance* - Diogène). Je découvris la joie hautaine d'être inconnu à la même époque, où j'enterrai en fanfare ma première caresse non-sollicitée, hurlai de plaisir devant la première métaphore, jaillissant d'une douleur muette, et chassai la dernière idole de mes ruines royales, sacrées par

l'Architecte anonyme : *Heureux, qui vit dans l'état obscur, où les dieux l'ont caché* - J.Racine. Vivre *ignobilis* (méconnu) devint le privilège du *nobilis* (noble). *Vivre méconnu des hommes et sans amertume - une qualité des nobles* - Confucius. Plaire, c'est appartenir ; réserve-toi à tes semblables, aux meilleurs, même au prix de ta méconnaissance. Et Dante n'a raison qu'à moitié en plaignant ceux qui : *vécurent sans honte ni lauriers - visser senza 'nfamia e senza lodo*.

L'avantage des ruines, face au désert : dans celui-ci je suis tenté par l'attitude stupide ou humiliante - me mettre à prophétiser, scruter les horizons, appeler à l'aide, interpréter les mirages. Les murs de mes ruines répercutent mon hurlement intérieur, et ses échos m'inondent de honte. Et je ne chercherai salut que dans la hauteur d'un toit percé, où j'espère une fine oreille filtrante, refusée aux alcôves et attentive aux grabats.

Placer ma voix dans des ruines est une astuce pour éviter l'incrustation d'un public dans mes acoustiques. L'intensité des récits modernes naît dans des salles. Je n'entends qu'une seule voix d'aujourd'hui, que Bach aurait pu mettre en musique - la voix de [Cioran](#) (R.Debray l'entendit dans la voix de Benjamin). Le culte *avant-gardiste* de la modernité ne vénère que les saisons et les gagnants, - pire ! - que les dates et les chiffres. Les meilleurs écrivains restituent le climat, que ressentent même les *arrière-gardistes*, les vaincus.

La première des quêtes de l'homme est celle d'une consolation définitive sous forme d'une image, d'une pensée ou d'une foi, visible et

intelligible par les autres, c'est-à-dire d'une idole. À coups d'âge, toute idole se fissure et plonge ainsi tout habitué des forums dans un désespoir. La seule consolation durable réside dans les ruines d'une solitude, où mon étoile m'inonde d'une espérance illisible. *Dum spero, spiro....* La lisibilité finit toujours par désespérer ; ceux qui ne vont pas au terme de la lecture croient naïvement, que la compréhension console. Consolent les énigmes.

Tout compte fait, l'habitat écologiquement le mieux conçu, ce sont les ruines. Qui encore peut inviter l'arbre pour se transpercer, la fleur - pour se colorer, le serpent - pour préserver la fraîcheur ?

Que gagne celui qui est plus intelligent ? - une cellule plus vaste (S.Weil), un souterrain plus profond ([Dostoïevsky](#)), des ruines plus hautes ([Cioran](#)), un banc des accusés plus étroit.

Je sais, que mes ruines sont un fétu de paille comme tout autre outil de salut, mais, contrairement à d'autres genres de naufrage, je n'invente ici ni profondeurs menaçantes, ni courants hostiles, ni voies d'eau imprévues, ni fautes d'astrolabes ; j'en suis le concepteur, le geôlier, l'évadé, le croque-morts.

Ils bâtissent ce qu'ils n'habitent pas (leurs bureaux) ; j'habite ce que je ne bâtis pas (mes ruines).

Tant de dives bouteilles à portée de ma plume, je n'ai besoin ni de tempêtes ni de naufrages, pour me mettre à la rédaction d'un message

de détresse ; la chose la plus utile serait un bon bouchon, qui isole de l'océan humain mes mots solitaires, terrestres, aériens ou en feu. Dommage qu'il faille les envoyer vers une profondeur imprévisible, au lieu d'une hauteur prédestinée.

L'arbre est la ruine de la forêt ; il est la négation, point par point, de *patrie, asile, berceau, nid et tombe qu'est la forêt* - H.Hesse - *Der Wald war Heimat, Schutzort, Wiege, Nest und Grab* ; il est *exil, vulnérabilité, bâtardise, chute et renaissance*.

Sortir de soi par la grande porte donnant sur une voie publique ? - à cette platitude je préfère les hautes ruines de soi, que je puisse quitter par la fenêtre, aux heures de désespoir, ou par le toit, aux heures astrales d'espérance (grâce à l'espérance, Haydn fut capable d'écrire un *miserere en allegro* !), ou par la dégringolade dans mon souterrain, quand le temps se brise.

Il faut choisir entre l'arbre, qui chauffe ton regard, et le bois de chauffage, qui t'obligerait de t'enfoncer dans une forêt, même sur des chemins, qui ne mènent nulle part. Entre la solitude de l'œuvre et la solitude du chemin, je penche pour la première - *l'œuvre et non pas le chemin ! (Werke, nicht Wege !)* - pour parodier Heidegger - ne serait-ce que pour ne pas quitter mes ruines, cernées par des impasses.

Pressés par trop de leurs semblables, autour d'eux, les repus font semblant de se donner de l'air et appellent de leurs vœux une bénie solitude ; dans ma solitude maudite, je n'ai que mon souffle, aucun

semblable en vue, ni fraternel ni hostile ; les hommes bétonnèrent leurs oasis méga-politiques, avec des bureaux, hôtels et aéroports ; je dois choisir entre le sous-sol, en-dessous d'eux, ou les ruines repoussées en déserts lieux – au-dessus.

Ce n'est pas de la trace (de la *différance* ou de la *greffe*) des autres que j'ai besoin, pour faire résonner mes mots, mais des écrans ou des murs ou des sols, faits de leurs mots, contre lesquels rebondissent, se reflètent ou s'envolent les miens, sans oublier que ce n'est pas à la construction d'un édifice que je me livre, mais à l'entretien de mes ruines.

Les pires des philosophes sont des bâtisseurs ; les meilleurs se barricadent dans leurs ruines.

En troupeau, dès qu'on partage ses angoisses, ses vilenies, ses visions, on accède à la mécanique quiétude d'âme, qu'ignore l'homme des cavernes, l'ermite ou le misanthrope, qui s'y morfond au milieu d'une solitude pleine de honte. Celui qui y échoue comprend, pourquoi dans les grandes villes on meurt, comme on vit, - affairé ou dans une solitude inhumaine, et avec des remords étourdis.

Comme, à certaines heures, chacun éprouve la manie de collectionneur, aux autres heures chacun est flâneur. Comme en matière de collections je ne peux exhiber que les défilés de mes débandades, en matière de flâneries j'ignore des galeries, des agoras, des temples, je ne pratique mes flâneries que dans mes ruines, ces

lieux où les plus belles découvertes ne se font pas par les yeux mais par le regard, les yeux fermés.

Même mes impasses sont munies de panneaux indicateurs, que je n'avais pas mis moi-mêmes. Et d'autres m'aidèrent à m'y égarer. Sans les autres, dans mes buts, je n'érigerai pas de bonnes contraintes. *Qui suit tout le monde fait mal ; qui ne suit personne fait pire* - proverbe serbe. Sur de bonnes vieilles pierres des autres je ferai résonner mes pas non faits.

L'habitué de ses propres ruines a de belles sépultures à portée de ses élans éteints. Aux blasés des salons ou bureaux, il faut des abattoirs, où ils déposeraient leurs plus *pures aspirations*, bien chiffrées.

D'un côté - les bureaux rutilants et puissants, élevés sur les ruines des idées universelles ; de l'autre - les ruines des mots personnels, beaucoup plus infrequentables, et d'où s'élève la salutaire impuissance du solitaire.

Le seul bénéfice que je tirai de la lecture des sages est la résolution de ne pas abandonner ma liberté et ma solitude, puisque aucun ne me surclasse ni en profondeur de l'intelligence ni en hauteur de la noblesse. Quant à l'étendue, elles se ramène, chez les autres, à une mémoire d'éléphant sur les parcours des sages d'antan. Chez moi, elle se manifeste dans des ruines du rêve (où gît l'art millénaire expiré) ou dans le large réel (qui ne promet que des naufrages).

J.Joubert : *Pour descendre en nous-mêmes il faut d'abord s'élever.*
Pour s'élever, au contraire, il suffit souvent de s'abaisser jusqu'au niveau des mots qu'on foule. Malheureusement, on s'imagine, que l'élévation commence avec la hauteur des idées. Les idées n'ont pas de hauteur (ni, au demeurant, de volume). L'idée n'est qu'un lieu auquel Sa Majesté le Mot donne de la stature. On élève sa tour d'ivoire, sachant pertinemment, qu'elle terminera son parcours terrestre par des ruines célestes.

Un peu de lucidité suffit pour découvrir, en tout lieu et à tout instant, des abîmes de mon futur ou des ruines de mon passé. Les hommes grégaires font appel au courage, pour échapper à ces visions de solitaires et se débarrasser du vertige de l'abîme et de l'élan des ruines. Le courage, se jouant sur les places publiques, est fossoyeur de la poésie.

Deleuze : *Le naufragé est le fruit le plus précieux de l'île déserte.*
Comme le châtelain mûrit au milieu des ruines bien dessinées et maîtrisées. *Faites une île de vous-mêmes* - Bouddha - en commençant par reconnaître, que ton séjour y est dû à un naufrage.

Le désespoir n'est pas un sacrifice à ce que nous aimerions être. Il est, plutôt, le lieu de sacrifice, d'où s'élève le mieux ce qui pèse le plus : notre angoisse ou notre honte. Toutefois, en état exalté, il vaut mieux visiter les ruines que les temples. Dans les ruines, la souffrance aide à révéler le rang des hommes.

J'assure l'auréole et la hauteur d'un beau sentiment, si j'en célèbre le deuil, au moment même, où il serait tout près d'atteindre son sommet : *La sagesse, une aide spirituelle au travail de deuil* - Ricoeur - l'aide, qui consiste à transformer en sacrifice rituel ce qui n'est qu'un trépas, programmé, pénible et anonyme. L'avantage cérémoniel des ruines - la facilité d'y installer un autel, sans craindre l'asphyxie.

Mes rêves ne se sont jamais tenus debout, et mes ruines ne sont pas des *ruines des idéaux* (dans lesquelles se vautrait le jeune Cioran), elles sont le seul écrin à l'abri des appétits du chaland mesquin - de toi, fat ou calculateur. Je préfère *l'habitude de mes ruines* à : *Ils vivent dans des ruines de leurs habitudes* - Cocteau.

La ruine, c'est l'aboutissement de la chaîne anti-historique : la tombe, la croix, le caducée - le ver, le vautour, le serpent. Et au bout : la chauve-souris ou la marmotte, les seules qu'on reconnaisse aujourd'hui *ex ungue leonem*, dans des bestiaires paradoxaux.

Plus je souffre dans ce monde, plus j'aspire à en être libéré, plutôt que d'y être comblé. Pour un homme hérissé de plaies, tout attouchement du monde est collision ou blessure. Et je ne trouverai meilleur tampon que les murs écroulés des ruines, hantées par le souvenir de mes semblables.

Personne n'échappe à la tentation de peindre la terreur du Jugement Dernier : le médiocre - pour réciter celle de l'implacable

Vengeur, le profond - pour claironner, ex cathedra, celle qu'il voue lui-même à ses semblables, le hautain, enfin, pour vivre celle qu'il s'inflige à lui-même, au fond de ses ruines, sur un banc d'accusés.

La démente ou la platitude, deux terribles issues pour celui qui se dévoue à la construction. Je cherche à me sauver dans un édifice à épreuve de ces deux fléaux, et je me retrouve prostré dans les ruines hérissées de raison.

Face à l'épreuve de la souffrance, la vie et l'amour trouvent les répondants opposés : ce que la vie y perd en hauteur et lumières, l'amour en gagne en profondeur et ombres. Épave laminée ou ruine illuminée.

La tristesse et les éléments : elle rend languide l'air que je respire (*L'air même, aujourd'hui, porte l'odeur de mort* - Pasternak - *В наши дни и воздух пахнет смертью*), elle me submerge par toute sorte de liquides (*Toutes les eaux sont couleur de noyade* - Cioran), elle enterre ce qu'il y a de solide en moi. Elle doit cette misère à la perte du quatrième élément, du feu, qui réduit la tristesse en cendre ou en braise, pour ennoblir les ruines ou pour chauffer le sous-sol.

Que le ciel, de temps en temps, s'effondre, est fatal, puisque une mort le frappe ou un amour cesse de lui apporter son soutien. Le vrai problème, c'est qu'il faille, dans ces cas, recommencer à faire semblant de vivre. *Il faut se remettre à vivre, que le ciel même s'écroulât de nouveau* - D.H.Lawrence - *We've got to live, no matter how many skies*

have fallen. Ce qui aide un peu, c'est, au moment du désastre, avoir pour demeure les ruines, au contact avec le ciel et m'épargnant un déménagement pénible vers des lieux, plus proches des cimetières.

Sur le *fond* de la réussite monumentale du monde, peindre la *forme*, en miniature, de mes désastres ; dans la pose du vaincu, vaincre le monde triomphant ; le matériau le plus propice, pour faire entendre ma musique de hauteur, est le silence des chutes ; même si je ne trouve pas de ruines à portée de ma plume, il faudrait en inventer, pour en aimer les murs nus, les toits translucides et l'acoustique paradoxale.

Pas de lumière, extérieure à moi-même, qui délimiterait les lieux de mon naufrage. Aucun phare ni fanal de ce siècle caboteur, mais de hautes étincelles d'un feu, qui crépitait devant ma caverne.

On récuse la mue et appelle de ses vœux - la résurrection : une raison de plus de ne pas vivre de mon épiderme et faire croire aux croque-morts que mes ruines truffées d'échappatoires, c'est mon tombeau.

Leurs *souffrances* surgissent à leur réveil (après leurs *rêves* de réussites) ; la vraie souffrance accompagne et anime le rêve (se déroulant au milieu des ruines et des chutes).

Le philosophe doit être architecte ou musicien, mais sur un registre paradoxal : pour rendre habitables les ruines, où se réfugient

nos amours, nos talents et nos espérances, et pour traduire tout bruit du réel dans une musique du conceptuel ou du verbal. En philosophie, tous les édifices et toutes les proses, privés de souffrance et de mélodies, s'écroulent et s'aplatissent, sans laisser ni ruines ni échos.

Une astuce désespérée du raté : placer ses défaites dans de basses cuisines ou dans des étables, tandis que les plus fracassantes se produisent dans les lieux les plus respectables - dans les souterrains.

Le pays de la raison et du sentiment est traversé par trois sortes de chemins : ceux du vrai, animés par les destinations, qui, irrémédiablement, porteront le nom de désespoir ; ceux du bien et du beau, vivant des commencements ou des parcours, débouchant sur les ruines ou les impasses, mais accueillant l'espérance. L'espérance – la fragilité du beau ou du bon triomphant de la solidité du vrai.

Faire taire toute déploration, qui perdrait en intensité si, d'aventure, j'accédais à une chaire universitaire. La déchéance est l'impossibilité de descendre au niveau de l'homme des cavernes.

Plume à la main, que nous soyons mouton ou hyène, nous donnons tous dans le genre geignant. Me livrer à cet exercice si commun m'horripile. Et est-ce bien original que d'être heureux parmi des pages en ruines et si malheureux en dehors ? Est-ce une bonne excuse que de bâtir mes réquisitoires dans les nues, sans rapport aucun avec le fait divers ?

À nos quatre hypostases - homme, hommes, sous-homme, surhomme - correspondent quatre éléments – air, terre, eau, feu ; et leur demeure commune, où ils pourraient ruminer leurs défaites respectives, seraient les ruines. Icare, Antée, Odysseus, Prométhée, au bord de mer, s'occupant du feu du phare, humiliés par la pesanteur de la terre et par la grâce de l'air. Consoler les naufragés par la hauteur du feu.

Un jour je m'aperçois, que l'oreille a trop de place dans ma soif éthique de pureté ; je découvre, que la soif optique est plus inextinguible, et je m'écroule auprès de la fontaine du regard, fontaine devenue ruine, fontaine réveillant une soif mortelle et un besoin de survie, à travers des mots ou des notes.

Mes ruines sont ce raccourci des situations-limites, où réussit le monde et échoue ma liberté. Le lieu des *illuminations par l'échec* (*Erhellung im Scheitern* - Jaspers ; *the happy failure* - Melville).

Jadis, choisir pour demeures les ruines de l'incurable fut un défi à l'hôpital et au cimetière. Aujourd'hui, elles s'opposeraient aux salles-machine stérilisées.

Aristote : *La souffrance devient belle, quand, au lieu d'être supportée par ton insensibilité, elle est portée par ta grandeur d'âme.* Mais on fit plus de progrès en anesthésiants qu'en altimètres, et la beauté devint objet anachronique des fouilles et des ruines. La pire

des insensibilités réside non pas dans le corps, mais dans l'âme défaillante. Le bien se dissout dans la loi, le beau s'affadit dans la paix d'âme. Le règne du seul vrai, ce sont les crépuscules de l'homme-poète.

Ils cherchèrent à rabaisser l'angoisse à l'état de *souci* et terminèrent, par inertie, dans la routine. Les ruines, cette maison ouverte de l'angoisse et de l'enthousiasme, se modernisèrent, pour devenir morne maison aseptisée du calcul. La nuit ne devient claire que grâce au néon.

H.Heine : *Wir begreifen die Ruinen nicht eher, als bis wir selbst Ruinen sind - Nous ne comprenons guère les ruines que le jour, où nous-mêmes le sommes devenus.* Soit on les plante et les chante, soit on les conte et les raconte. On les confond soit avec une tour d'ivoire, soit avec une déchetterie. On comprend les casernes et les villas ; les ruines sont là pour qu'on continue à se perdre dans une ignorance étoilée.

Cioran : *Un livre qui, après avoir tout démoli, ne se démolit pas lui-même, nous aura exaspérés en vain.* Quand on est architecte des ruines, l'édifice ne peut pas s'appeler *faire espérer un gain*, mais bien *exaspérer en vain*.

Si je devais associer le Bien avec un élément, je choisirais la terre, cachottière et immobile ; l'air soulève, et le Bien est sans ailes ; l'eau coule, et le Bien est hors le temps ; enfin, le feu doit être alimenté, et le

Bien est auto-suffisant. Gibran en fait un drôle de gourmet : *quand le Bien a faim, il cherche des aliments jusqu'aux sombres souterrains, et quand il a soif, il l'étanche même avec des eaux stagnantes - when good is hungry it seeks food even in dark caves, and when it thirsts it drinks even of dead waters.*

Un goût ne peut pas être parfait sans l'ironie, cette arme du vaincu ; une âme ne peut pas être haute sans l'élan de la pitié pour un malheureux plus pur que toi. Valéry, qui ne fut jamais meurtri ni n'eut d'amis en ruines, reste affreusement incomplet.

L'homme défait, l'homme du sous-sol, abandonné des choses et des hommes, lie sa déconfiture à la perversion de la morale ambiante, veut s'ériger en surhomme par un affect du commandement, mais finit par témoigner de la pitié la plus banale, la pitié de soi-même ; faute de contacts reconnaissants ou reconnaissables, il proclamera la distance même - intensité, ce qui n'est visible et sensible qu'à lui-même.

Dans ma Caverne du nécessaire, la lumière du possible me fait admirer les ombres de l'impossible. À R.Char, l'impossible sert de lanterne ; à Derrida - de matériau : *La seule invention possible, l'invention impossible.*

Ne meubler ton habitat, les ruines, que d'un banc des accusés, où se morfondrait ton incurable honte - tout le contraire du surhomme, pour qui la culpabilité est un symptôme de dégénérescence, et être

bien-portant - le comble des béatitudes ; sur ces deux points, ce brave homme est indiscernable du dernier des goujats. C'est curieux que la bassesse cherche la compagnie des aigles, tandis que la hauteur se réclame des chauve-souris.

Deux sortes disjointes de lieux : ceux où je me montre et ceux où je me cache. La seule illusion architecturale durable, qui permettrait d'exercer ces deux modes d'existence au même endroit, semble être les ruines.

Les mêmes profondeurs visitent tous les hommes, mais c'est le talent, c'est à dire la hauteur, qui détermine si les tentatives de les rendre resteront platitudes ou se solidariseront avec des envolées. La hauteur ne peut être qu'inventée ; la platitude est bien réelle. *C'est l'excès de la signification suggérée, c'est le fait de transformer le courant sous-terrain en un courant de surface, qui nous abaisse jusqu'à la prose - Poe - It is the excess of the suggested meaning - it is the rendering the upper instead of the under current of theme, which turns into prose.*

Je ne connais aucun édifice philosophique, dont les étages sauraient servir d'habitat à un regard exigeant et libre ; les seuls lieux d'intérêt et de vie y sont les souterrains et les ruines : *pour épuiser un philosophe : réfléchir dans ses perspectives jusqu'à tomber dans un cul-de-sac* - Sartre.

L'une des justifications de la notion bancale d'être serait qu'elle nous amène à ce qui n'existe pas. En plus, elle serait un compromis

pathétique entre la profondeur et la hauteur, l'être s'accomplissant dans : *l'acquiescement le plus haut et le plus ouvert à sa propre ruine* - Heidegger (*das höchste Jasagen segnet seinen Untergang*) - les meilleures des ruines s'érigeant en hauteur, Nietzsche y découvrant la compagnie de Cioran.

L'inspiration est l'une de ces notions, qui, avec la machinisation des têtes, perdirent tout leur sens originel. *La disposition mystique - l'inspiration - concerne toute notre vie spirituelle, elle est l'aspect primordial de la vie* - Vernadsky - *Мистическое настроение - вдохновение - проникает всю душевную жизнь, является основным элементом жизни*. Que comprendront nos contemporains, dans ce tableau, où tout terme devint obsolète : la vie se mua en algorithme, l'esprit se vend comme une marchandise, l'inspiration céda à la fabrication, et le mystère, cette clé de voûte de nos châteaux et de nos ruines, le beau mystère s'effaça, pour que l'étable des minables solutions ou la salle-machine des piètres problèmes satisfît les appétits anémiques de l'homme agonisant.

Sans l'ironie et le nihilisme, nos certitudes finiraient par éteindre tout regard dans nos yeux. L'art de la conversion ironique, dans lequel Platon voyait le sens de l'allégorie de sa Caverne. La ténèbre de la mort n'embellit ni la lumière de la vie ni les ombres de l'écriture ; elle ne communique qu'avec la folie.

Je ne choisis pas la cause des naufragés pour les renflouer. Les seuls vaincus dont je partage les mouises, sont bâtisseurs de ruines,

de châteaux en Espagne. Châtelains sans château me sont plus chers que navigateurs sans voile. *Les bâtisseurs de ruines, seuls sur cette terre, sont au bord de l'homme et plient au ras du sol des palais sans cervelle* - Éluard.

Le profond enthousiasme de l'esprit et la haute mélancolie de l'âme, cette cohabitation difficile oblige à chercher une demeure commune sur terre, ressemblant, hélas, aux ruines.

Dès qu'on oublie le souci du ventre, on se désintéresse du chantre. Le souci du beau ne concerne plus que ceux qui inventent leurs propres soifs inextinguibles. *Le savoir produisant le bien, qui produisait le beau, tandis que le sacré illuminait toute chose ; voici la nouvelle barbarie : l'explosion scientifique et la ruine de l'homme* - M.Henry. Quand le champ du possible s'élargit, le chant de l'invisible s'assourdit. Jamais le besoin de l'inutile ne fut si moribond. *L'amphore, qui refuse d'aller à la fontaine, mérite la huée des cruches* - Hugo - vous comprenez maintenant l'orgueil de ce récipient exhibant les mêmes performances que la cruche.

Le monde : je le suis - il me fuit ; je le fuis - il me suit. Et je comprends, pourquoi j'aboutis dans des puits sans fuite ou au milieu des ruines sans suite. Qu'il s'agisse d'hommes, de gloire ou de femme.

L'homme dynamique, aujourd'hui, gagne bien sa vie et est bercé de vastes certitudes. Rien à voir avec l'époque, où *presque tous les hommes énergiques sont mécréants, les meilleurs d'entre eux en proie*

aux doutes et misères – J.Ruskin - *nearly all the powerful people unbelievers, the best of them in doubt and misery*. Ils employaient leur énergie à préserver leur privilège, la position couchée, au milieu des ruines, et s'adressant aux idoles déchues avec des bréviaires, ces vade-mecum illisibles.

Les ruines peuvent servir d'observatoire pour le surhomme, de souterrain - pour le sous-homme, d'habitat - pour l'homme, et même de cimetière - pour les hommes : *L'humanité est un déferlement monstrueux de ratés, un champ de ruines* - Nietzsche - *Die Menschheit ist der Überschluß des Mißbratenen, ein Trümmerfeld*. Ces quatre personnages sont inséparables.

Il n'y aurait plus de salut possible pour ce monde, qui n'a plus besoin de beauté ; le monde périra par cette absence, non prévue par cet optimiste que fut [Dostoïevsky](#). Et s'il survit, l'archéologue, fouillant dans les ruines de notre époque, *tombera sur des machines, comme nous, jadis, tombions sur des statues* - Morgenstern - *wird Maschinen ausgraben wie wir Statuen*.

[R.Char](#) : *L'essaim, l'éclair et l'anathème, trois obliques d'un même sommet*. Il n'y a plus de soucis d'éclairage, les anathématisants se cachèrent dans des souterrains et l'essaim prit l'allure de troupeau ou de meute.

Le nombre, l'atome et l'ADN sont plus près du dessein divin que le prix, le matériau ou l'élevage ; c'est pourquoi la science, plus souvent

que la technique, devrait interpeller l'âme. *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* - Rabelais. De nos jours, plus répandu est le vice inverse : quand la conscience ne s'appuie que sur la science, sur le progrès technique, l'âme, c'est-à-dire le soi particulier, finit par se fusionner avec l'esprit commun. L'extinction moderne des âmes y a son origine.

Ils vouent le surhomme à l'avenir et imaginent des chemins ou des ponts qui y mènent, tandis que, de toute évidence, il réside au passé, au milieu des impasses et des ruines, en compagnie du poète-pleureur ; l'avenir appartient au robot, dans son bureau, son hôtel, son aéroport, en compagnie de son banquier, son client, son agent.

De Maistre : *La barbarie est une ruine, non un rudiment*. Ce ne sont ni oubli ni folie destructrice, manquant d'urbanité, qui animent nos barbares, mais l'incapacité de vivre en toute Cité monumentale comme dans une ruine ou une tombe. Chantiers et décombres successifs dévitalisent, désacralisent et souillent le temps pur des ruines.

Une justification pragmatique pour préférer la hauteur à la profondeur : anticiper leurs fins inévitables et reconnaître, qu'une ruine est plus habitable qu'une épave.

Ni le courage ni la sagesse n'aident à mépriser la mort ; l'ennui d'une vie bâclée suffit à ceux qui vécurent en robots et se découvrent hommes ; même les testaments se rédigent aujourd'hui dans le style

des cahiers des charges. Leur corps, d'un coup, n'est plus une salle-machines, mais une ruine, sur les murailles de laquelle rôde la reddition ; s'y ennuyer, c'est y vivre d'ouvertures stériles, sans exil ami ni siège ennemi.

S'il faut bâtir sa vie, autant que ce soit en murs des capitulations, plutôt qu'en fondations des réussites ou en charpentes des mérites. Au-delà des murs, toute architecture se voue aux étables ou casernes.

Par l'ironie, j'appris à ricaner de mes débandades au lieu d'en rougir ou de m'en étonner. Le rire - au dehors sans vie, le rouge - au front sans pli, l'étonnement - à l'âme sans prix. La ruine implicite perce dans ce triptyque : étonnement, ironie, élan - à vivre simultanément !

Entre *faire face* et *se cacher la face*, le courage, le plus souvent, consiste à faire le second choix, à préférer les yeux baissés au front plissé (*fronti nulla fides* - Juvénal). Nos revers nous reproduisent plus fidèlement, les *façades* ou *frontispices* cachant nos ruines.

La philosophie - nostalgie des ruines au milieu de tout ce qui prétend se tenir debout.

Lorsque, en cherchant la paille dans l'œil de mon prochain, j'entends que, n'étant pas autochtone de *souche*, je devrais chercher la *poutre* dans mon propre œil, je m'insurge contre ces deux ruines de l'arbre, dont je n'assume l'avenir que sous forme des *cendres*. Mourir, ni par le temps ni par la main des hommes, mais d'une fusion-

unification entre l'air des mots, le feu de l'âme et cette terre française, qui me met près de ses meilleures fontaines, dont l'eau me reste intouchable.

Certains de mes édifices méritent leur titre de ruines non pas à cause de l'architecture, mais de la voirie : tout chemin partant d'eux menant vers le seul lieu digne de nos rendez-vous avec l'arbre, vers nulle part, impasse pour les uns et chantier pour les autres, les meilleurs (*Holzwege* de Heidegger ?).

Mes ruines ne sont jamais vides : ou bien c'est le principe qui ruina le sentiment ou bien c'est le sentiment qui ruina le principe. Le survivant s'occupe des funérailles du sauvage ou du barbare (*le sauvage méprise l'art, le barbare déshonore la nature* - Schiller - *der Wilde verachtet die Kunst, der Barbar entehrt die Natur*).

Les sots préfèrent le labyrinthe, où domine le chemin ; les savants bâtissent des réseaux, où domine le nœud ; l'ironiste part des nœuds inexistants, ce qui transforme tout chemin en errance, en impasse ou en pointillé, et cette structure finit par présenter tous les traits d'une authentique ruine, à l'espace discret et au temps arrêté.

Vouloir être sublime (la pose de dandy) ou faire le sublime (la pose héroïque), ces deux ambitions ne réussissent jamais à personne. Seules des contraintes ironiques peuvent être sublimes, contraintes, à travers lesquelles passent et le ridicule et le honteux. Les ruines survivent et aux salons et aux champs de bataille.

La conscience d'échec nous tient en éveil, lorsque la vie nous sourit ou nous berce ; l'enthousiasme se vit le mieux au milieu des ruines.

J'abandonne l'ambon des proclamations et le confessionnal des hontes, pour le seul meuble, que j'aurais mis dans mes ruines, - l'autel païen, où je sacrifierais mes proclamations et resterais ainsi fidèle à mes hontes.

Avant de commencer à écrire, j'ai créé mon lecteur putatif, abstrait mais aux goûts nets et délicats, aux attentes précises et intéressées. Je me suis accommodé de sa présence, je lui suis resté fidèle. J'ai fini par l'oublier, jusqu'au jour, où j'ai mis, définitivement, à côté ma plume ; j'ai levé les yeux, pour accueillir les acclamations des lecteurs enthousiastes, – or ce fut un désert. Et mes ruines d'un travail caché devinrent des vestiges d'un soupirail bouché.

Chez les philosophes, je ne tiens en haute estime ni le savoir d'architecte ni l'habileté de maçon ; je leur préfère le métier de consolateur de ruines.

Churchill : *A pessimist sees the difficulty in every opportunity ; an optimist sees the opportunity in every difficulty - Pour le pessimiste toute occasion est un piège, pour l'optimiste tout piège est une occasion.* L'enthousiasme naïf appuie le pessimisme ; le ridicule élaboré soutient l'optimisme. L'art de passer d'une pierre d'achoppement à une

Pierre de touche, voire à la pierre tombale, s'appelle ironie. **Sisyphé** cachait son jeu : la pierre qui montait vers ses belles ruines n'était pas la même qui roulait vers ses souterrains.

Cioran : *J'ai toujours été du côté des épaves futures*. Normal pour celui qui bâtit son abri sous forme des ruines *présentes*. L'ancrage n'est qu'un naufrage d'un vaisseau fantôme, déserté par son équipage ailé.

A. Camus : *L'ironie est une vertu qui détruit ; un bon gouvernement préfère les vices qui construisent*. Pas d'édifices, avec l'ironie ; elle n'est constructive que dans des ruines, pour vivre de toits, portes ou murs imaginaires. Le sérieux, c'est de voir de la vertu dans le vice ; l'ironie, c'est de voir du vice dans la vertu.

J. Baudrillard : *Prophétiser la catastrophe est banal. Considérer qu'elle a déjà eu lieu est plus original*. En plus, il ne faudrait donner ni dans les remèdes, ni dans le diagnostic, mais dans la tentative de faire des ruines une thébaïde. Mais, en bon pessimiste (ce que tu es plus bas), j'ajouterais (avec Shakespeare) : *the best is still to come*.

Je suis esclave de la loi (*nous sommes esclaves de la loi, afin d'être libres* - Cicéron - *legum servi sumus ut liberi esse possimus*) - je deviens robot ; je suis la loi des esclaves (*tu n'es plus esclave, mais fils de la loi* - St-Paul) - je reste mouton. Où l'universel peut-il rencontrer l'existentiel, sans tourner au troupeau ou à la machine ? - dans un souterrain, où j'installe mes ruines souveraines.

Rendre invisible et inaudible la souffrance - l'un des triomphes de la cité. Ce dont s'enorgueillissent les ruines est escamoté par les murs et les portes fermées. Les plafonds étouffent ce qui part au ciel à travers les toits percés. Seul l'océan de pitié céleste ouvre ses fonds aux bouteilles jetées par des mains solitaires.

Le conformisme des sots : se rebeller bruyamment contre un effet, tout en en admettant, en silence, la cause. (*Dieu se rit des hommes, qui se plaignent des conséquences, alors qu'ils en chérissent les causes* - Bossuet). Par exemple, la misère d'un faible, avec son *amor fati*, face à la loi de l'*homo faber*. L'impuissance du politique, face à l'*homo mercator*, au culte de Hermès. L'esquive du philosophe de la caverne devant l'agitation de l'*homo viator*.

Devant l'échec de tous les maximalismes, l'intellectuel tente de se réfugier dans des *positions minimales*. Il aurait dû plutôt soit ne pas prendre position du tout, soit trouver de la beauté dans des ruines, soit de la vétusté - dans ce qui rutille. Mais les dispositifs du rebelle sont si voyants, et invisible - la pose du résigné.

Le philosophe, qui chercherait à montrer le chemin aux jeunes héros, devrait éviter toute évocation de flammes éternelles et de salles de gloire et dessiner plutôt des abattoirs, impasses et ruines. L'exaltation du premier pas n'est saine que les yeux baissés. L'exaltation du pas dernier ne peut être que du fanatisme ou de la bêtise.

Que les uns se nourrissent d'un quotidien, ou qu'aux autres il faille un mensuel, - là passerait la frontière entre le profond et le superficiel ! Tout ce qui est périodique ne peut être vu ni lu que dans une perspective basse ! Le journal et l'écran restent le seul lieu, où se jouent les ombres, pour ceux qui ont oublié d'être dans une caverne.

L'observation, qui ne s'est jamais démentie : ceux qui hurlent le plus fort : *Comment peut-on accepter ce monde !* sont les pires des conformistes, repus dans leur paix d'âme démocratique. La noblesse d'un acquiescement dédaigneux ne loge plus que dans des souterrains affamés.

La grande chance de la démocratie, en France et en Angleterre, fut le positivisme philosophique, qui régnait dans la plupart des têtes pensantes ; toute démocratie, qui veut survivre, devrait se donner pour tâche prioritaire la détection à temps d'un nouveau Nietzsche, B.Croce, Ortega y Gasset, Berdiaev, pour le mettre à son service ; la place d'un lyrisme philosophique est dans un salon, un sous-sol ou une ruine, jamais - sur une place publique.

Le chemin le plus sûr vers l'enfer est tracé par des rêveurs au pouvoir, persuadés de marcher vers le paradis. *Les régimes criminels n'ont pas été façonnés par des criminels, mais par des enthousiastes convaincus d'avoir découvert l'unique voie du paradis* - Kundera. Oui, on la reconnaît aux pavés des bonnes intentions, et l'on sait où elle finit par mener ; quand ils viennent à manquer, on crée des bagnes pour

en extraire assez pour que l'avenir paraisse radieux. Le plus sûr lieu, pour sauvegarder nos enthousiasmes, est toujours l'impasse, avec des ruines au fond. Les routes bien balisées conduisent, toutes, aux abattoirs, casernes ou étables. Et les bonnes intentions ne visent plus le seul chemin vers l'enfer, elles décorent aussi les murs et les toits.

Aujourd'hui, qu'est-ce que le peuple ? - l'union sacrée des propriétaires des hôtels particuliers, des supermarchés et des HLM. Les souterrains et les châteaux en Espagne des aristocrates servent de décharges publiques, dans des lieux inhabitables.

Le bon citoyen : renvoyer le poète aux combles, le philosophe - aux souterrains, l'aristocrate - aux châteaux en Espagne, et appeler de ses vœux sincères, que le goujat envahisse la rue le plus souvent possible et que le boutiquier veille sur le bonheur de la cité.

Celui qui chante la rose doit être capable de chanter la patate. La démocratie envahit le minéral, le végétal et l'animal ; le marbre, la rose et l'aigle étant apprivoisés par elle, il ne reste à l'aristocrate qu'à chanter la ruine, l'épine et la chauve-souris.

Saint Exupéry : *Je ne fonde point le respect de l'homme sur le partage de provisions dans une égalité haineuse.* Les repus fondent leur fortune et leur reconnaissance sur une inégalité aimable. Tout petit prince doit posséder un coquet compte en banque et un hôtel particulier, pour continuer à s'apitoyer sur le pauvre. Ce prince ne se distingue en rien du dernier des goujats. Le vrai prince est celui qui,

même dans une chaumière, peut reconstituer une tour d'ivoire, ou, faute de mieux, - d'honorables ruines.

À l'agneau, surpris dans son refuge précaire, le loup assène la bonne règle : *Celui qui abandonne la liberté pour la sécurité ne mérite ni la liberté ni la sécurité* - Franklin - *They that can give up essential liberty to obtain a little temporary safety deserve neither liberty nor safety*. Heureusement, aujourd'hui, il restent tellement de ruines abandonnées d'appétits de rapaces, où se tapissent les agneaux d'un Dieu mort.

Ce n'est ni aux châteaux ni aux châtelains qu'il faut s'en prendre, mais à l'inégalité, qui réveille la haine des habitants des chaumières ; on sait où mène le slogan *paix aux chaumières, guerre aux châteaux* - châteaux en ruines, chaumières perdant tout pittoresque et devenant casernes ou étables.

Dans quel cadre doivent se lire les livres modernes ? - dans un restaurant, dans un supermarché, dans un bureau. *Un livre n'est beau qu'habilement paré de l'indifférence des ruines* - G.Bataille. Curieusement, tout ce qui se construit, pour ne pas s'écrouler, se remarque par une étrange platitude. Ce n'est pas le choix de pierres angulaires qui trahit l'artiste, mais bien celui de pierres d'achoppement.

On assagit le verbe, on rogne le mot, on se fie à la seule vérité de la cervelle - et l'on peut fermer l'entrée de sa Caverne, pour se

retrouver entre machines silencieuses, sans feu, sans ombres, avec peut-être un homme, réduit à un écran.

E.Jünger : *Die Worte gehen mit dem Schiffe ; der Ort des Wortes ist der Wald - Les vocables se meuvent avec le navire ; le lieu du Verbe, c'est la forêt.* Ce qui s'appelle - dans une forêt ne pas voir l'arbre, cette incarnation du Verbe ! Devenu inutile comme le mât d'une épave, le faîte d'une ruine ou la Croix du Golgotha.

Aucune statue conceptuelle, métaphysique, historique ne résiste à l'*explosif critique*, que pratique ce kamikaze de raison terrorisante. Pour qui ruines est symbole de la déchéance, le constat est clair : Dieu est mort. Mais si les ruines *topiques* avaient toujours été ton refuge, ton autel et ton confessionnal, aucun tremblement de terre ne ferait chuter ton idole interstellaire.

Une légende bien naïve, que même Nietzsche entretenait : jadis, il aurait existé des valeurs suprêmes, témoignant de la présence divine dans les affaires des hommes, et qui auraient sombré, suite aux réévaluations nihilistes, et le vide ainsi créé justifierait le constat de mort de Dieu. Ces valeurs n'existent jamais. Ce qui est beaucoup plus dramatique, c'est que les *vecteurs* disparurent, ces porteurs d'élan et d'enthousiasmes, de tours d'ivoire, de temples et de ruines.

Le lieu des sacrifices, c'est la hauteur, le lieu des autels et des gloires, comme la fidélité sied surtout aux profondeurs, aux lieux des défaites et des hontes. Mais les hommes perdirent ce sens des

dimensions divines : *Les hommes, pour ces dieux, disposent leurs tisons non point sur des autels, mais dans des trous profonds* - J.Donne - *Men to such Gods, their sacrificing Coles, did not in Altars lay, but pits and holes.* Qu'il s'agisse de souterrains ou de femmes, trop de fenêtres et pas assez de murs laissent refroidir ma flamme.

Ce n'est ni salut ni indulgence que visent leurs prières, mais une réussite, et ces prières sont juste bonnes pour être récitées dans une école de commerce. Tout ce qu'apporte la prière est précaire. Munie d'une visée quelconque, elle est même source du mal, pour les plus purs : *En priant quelque chose, tu pries mal ou pries le mal* - Maître Eckhart - *Petens hoc aut hoc malum petit et male.* Je n'imagine une prière qu'aboutissant aux belles ruines et aux défaites glorieuses.

Les dieux sont étrangement absents, dans nos triomphes terrestres. En revanche, *quand on court de soi-même à sa perte, les dieux y mettent la main aussi* - Eschyle. Pour se trouver dans cette excellente compagnie, il faut non pas courir, ni marcher, mais danser (ne pas suivre Hermès, mais imiter Terpsichore, être un ludion sacré), sans quitter du regard ni sa tour d'ivoire, ni son inexorable ruine, à l'horizon si proche.

La philosophie russe est la seule à être vraiment chrétienne, puisqu'elle est gorgée d'anxiété, d'angoisse et de repentance : la profondeur d'une pitié et la hauteur d'une ironie s'y rencontrent chaleureusement, au milieu des ruines, là où en Occident sévit la froide gravité des audaces et des constructions.

Ce terrible constat : il n'y a pas de ruines en Russie, comme il y en a sur tout le pourtour méditerranéen. Non seulement elles n'ennoblissent aucun sol, mais même dans les têtes toute débâcle résulte en bouillie rapidement évacuée et oubliée. *Ce qui chutera, chez nous, ce ne seront pas les pierres, tout se diluera en une boue - Dostoïevsky - Упадут у нас не камни, а все расплывётся в грязь.*

Tout particularisme n'est qu'incapacité d'accéder à un langage plus vaste. La vraie opposition, dans le débat intellectuel, n'est pas entre l'universel et le particulier, mais entre l'universel palpitant et l'universel mécanique. Le Grec et le Français penchent pour la mécanique, et l'harmonie finale est au rendez-vous. L'Allemand et le Russe tendent vers la palpitation, et de terribles déchirures aboutissent au gauchissement de leurs édifices. Pour que la maison commune soit agréable à vivre, il ne faut ni monter au plafond, ni taper de la tête contre les murs, ni s'extasier devant des ruines laraires : en communauté, il faut garder la paix moutonnaire ou robotique.

Il est prudent d'entourer mes ruines d'un échafaudage de vérités, qui ne seraient accessibles qu'aux équilibristes du mot. L'illusion de chantier, où se bâtissent mes défaites marmoréennes. *De gaffe en gaffe, jusqu'à la gloire - M.Jacob.*

H.Heine : *Der Engländer liebt die Freiheit wie sein rechtmäßiges Weib, der Franzose - wie seine Braut, der Deutsche - wie seine alte Großmutter - L'Anglais aime la liberté comme sa femme légitime, le*

Français - comme sa fiancée, l'Allemand - comme sa vieille grand-mère.
Le Russe la traite en complice, fée ou sorcière ; et sa rivale est la vie, dont il s'agit de déjouer le regard. Pour tous, aujourd'hui, la liberté fait tout bêtement partie d'une équipe qui gagne. L'Anglais joue au club, le Français - au parlement, l'Allemand - à l'usine, le Russe - dans le souterrain.

Benjamin : *Wenn die europäische Korrelation von Macht und Geld das Rußland durchdringt, würde das Land verlorengehen - Si la combinaison européenne du pouvoir et de l'argent pénètre en Russie, le pays serait perdu.* Ce sont les choses les plus visibles ; avec son culte de l'invisible, le Russe perdit ses souterrains et vit des bas-fonds. Privé de nobles ruines, il veut des hangars ou des immeubles. Jadis, la force du gourdin fut tempérée par la douceur des meilleures lyres ; aujourd'hui, toute faiblesse devint honteuse en Russie américanisée.

Dans mes ruines, que commençait à battre la marée humaine, je me tourne vers une île déserte, utopique de préférence, pour donner plus de frissons au rêve à sceller dans une bouteille ; mais les hommes verront dans mon périple une banale expédition, pour aborder la vérité : *L'île de la vérité est entourée par un puissant océan, dans lequel bien des intelligences iront faire naufrage dans les tempêtes de l'illusion*
- F.Bacon - *The island of truth is lapped by a mighty ocean in which many intellects will still be wrecked by the gales of illusion.*

- Défaite -

Ciel

Le ciel ne doit pas entendre mes pas, si je veux continuer à l'avoir pour compagnon ; si je ne cherche pas à l'illuminer, il m'offrira peut-être mon étoile. Mais si j'en fais le séjour de mon âme, je ne dois pas oublier qu'il est aussi la demeure des dieux morts ; qu'il soit ma haute ruine : *Demeure le céleste, le tué* - R.Char.

La foi ne serait que l'émoi au seuil et le refus des murs, des fenêtres et même du toit.

L'ennui, c'est les dieux qui trônent et les nymphes qui rient. Tandis qu'il nous faut des dieux qui chutent et des nymphes qui pleurent. Installer l'Empyrée dans nos ruines. Mais le comble de l'ennui, c'est ne plus avoir de mythes.

Emerson : *A man is a god in ruins - L'homme est un Dieu parmi les ruines*. Non pas qu'il soit mauvais architecte, mais parce qu'il ne bâtirait ses demeures que dans sa vraie patrie, le ciel, où il ne serait jamais menacé de surpopulation : *L'affaire de l'artiste est de construire la demeure : pour ce qui est du locataire, c'est au lecteur de le fournir* - Gide. Les ruines n'attirent que les habitués des châteaux d'ivoire.

L'âme est la maison de la verticalité – de la hauteur poétique à la profondeur philosophique. Nietzsche pensait l'avoir visitée, puisqu'il avait lu, à l'entrée, l'adresse – l'Âme du monde. Il l'a trouvée complètement vide, ce qui prouvait sa désertion par l'Habitant des

Hauts Cieux, le Dieu. Et il proclama Celui-là – mort. Aujourd’hui, il n’y a plus d’âmes, puisque tout gît désormais dans la platitude, aussi bien le devoir du vouloir que le pouvoir du savoir. Il faut quitter la banalité du réel (les ruines) et se vouer à la créativité du rêve (rehaussée par le Créateur inventé).

Si un art n'est pas aristocratique, il n'est qu'utilitaire. On en décorera des palais, mais on n'en embellira pas des chaumières. La Caverne est une galerie d'art aristocratique : c'est par l'ombre qu'un objet jette sur l'âme ouverte sur la vie qu'on en reconnaît l'étendue et l'éclat - de l'art vital. Le plein air et le néon ne valorisent que le minéral.

Dans *le regard, tourné vers le bas, à la façon du bétail* (Platon), se retrouvent les profonds et les vastes, trônant dans des bureaux. Seuls les hautains osent lever leur regard, à l'aplomb de leurs ruines.

Ne pas fureter dans les ombres de ce monde pour chercher l'explication de la lumière qui les projette. Mais bien entretenir l'entrée de ta Caverne. Et surtout ne pas compter vivre de la lumière extérieure, et, encore moins, ne pas chercher à lui substituer ta propre lumière, puisque *l'onirique et le rêve sont la disparition de la lumière* - Heidegger - *der Rausch und der Traum sind das Verschwinden des Lichtes*.

C'est la nuit, au milieu des ruines, que le bleu entre le mieux, dans nos lignes de mire. Je me rêve en ruines. D'autres se ruinent en rêves. D'autres encore ne visent que le gris du jour, qui se laisse

toujours toucher ou prendre. *Il visa le hasard bleu et toucha la cible noire* - proverbe allemand - *Mancher schießt ins Blaue und trifft ins Schwarze*. Le bleu d'œil devant l'horizon gris (*blauäugige Begeisterung* - H.Hesse), plutôt que l'œil gris devant le bleu des horizons. Broyer du noir pour échapper au gris est souvent la dernière échappatoire.

Le surhomme a la même généalogie en amont que l'homme grégaire (celui-là serait un ruminant comme les autres, mais sachant digérer le malheur). En aval, le second est beaucoup plus prolifique. Le bleu du ciel se dilue dans le temps comme le bleu des yeux et du sang. Ce même doux azur, qui comme le dit quelque part Hölderlin, baigne et le bel arbre et la pure ogive, qu'on n'admire simultanément qu'en ruines, cet édifice, dans lequel se réfugie le faible.

Fondation et élévation de ruines, en pierres de Sisyphe, que l'herbe supporte et le verbe emporte. *En herbes, verbes et pierres* - Paracelse - *In herbis, verbis et lapidibus*.

Pour se rendre compte, que nous avons des ailes, les uns doivent ouvrir leur porte, les autres - s'attarder aux fenêtres, les troisièmes - ne pas avoir de toit : *Un toit, au-dessus de la tête, empêche souvent de grandir* - S.Lec. Mais *il faut se savoir au ciel, pour ne pas perdre ses ailes* - Hafez.

Me présenter, devant mes égaux, dans toute ma vulnérabilité. N'opposer aux autres que l'invulnérabilité des ruines, *citadelles sans murailles* (*muris quod caret oppidum* - Sénèque) - qu'ils tremblent pour leurs édifices, mes séjours saluent les secousses, les éruptions et le

clair de lune. *C'est inébranlé, que tu accueilleras toute ruine* - Horace - *Impavidum ferient ruinae*. Surtout si je continue à ne pas quitter ma *turris eburnea* (tour d'ivoire).

L'éternité n'a pas de quoi payer une rançon, et le temps, qui retiendrait en otages nos chantres de l'éternité, le sait bien. Mais le confort des geôles civilisées fait craindre pour toute ruine éternelle. Le prétendu otage se solidarisa avec ses ravisseurs !

La hauteur : ne pas m'occuper des choses, mais des places qu'elles occupent, des *topoi*. Si bien que, pour chasser des idoles, je n'aurais plus besoin de marteau, qui de toute façon tourna déjà en encensoir (grâce à M.Luther, Nietzsche ou R.Char), mes ruines virtuelles suffiraient pour les faire fuir vers des murailles sans hauteur.

Un miracle de notre interprète câblé ; dans l'expression des yeux se lit le portrait de l'âme ! Curieusement, sa musique, elle aussi, se concentre dans le regard, qui se laisse entendre. *Ô hauteur sans escales ! Ô chant d'Orphée ! Ô son à hauteur d'arbre !* - Rilke - *O reine Übersteigung ! O Orpheus singt ! O hoher Baum im Ohr !* Un regard à hauteur d'arbre, une musique montant de notre Caverne intérieure...

Dans l'édifice de mon âme, seuls les soubassements doivent garder leurs attaches spatiales, que je refuserai aux fenêtres et aux toits ; ainsi je me retrouverai dans des ruines *nihilistes* - *privées d'attaches* temporelles ; débarrassé de l'irréversible devenir, j'y vivrai un éternel retour de l'être atemporel, à l'opposé du Nietzsche simple, pour qui, c'est la réminiscence du devenir qui rend éternel le retour

(mais c'est l'un de ces opposés que le Nietzsche complexe aime épouser avec tant d'égalisante intensité – retour du même !). On est séduit par *ce pathos universel de l'illusoire réminiscence* - Jankelevitch. Et moins je vois les attaches banales, mieux je m'attache à la grande distance.

J'accueille l'espérance là où résiderait mon bonheur : dans une salle d'attente des bureaux, dans une chapelle de château, dans un âtre des ruines. L'espérance en ressort munie de prestige, d'ailes ou de frissons.

Ruines, loques, capitulations - toit trop fréquenté, hermine trop exclusive, panache trop blanc. Mais de bonnes notions d'architecture, de haute couture et de *Vie sacrée*.

Je prouve à la Terre passagère l'existence de mes racines par l'élan de ma cime vers le ciel éternel. En passant du végétal à l'architectural, je saurai qu'en me détachant de la Terre, je ne sauverai mes ailes déployées que par un toit entrouvert de mes ruines. Méfie-toi des murs, mures-en les fenêtres : *Que le meilleur de toi ne s'arrache pas à la Terre pour casser tes ailes contre les murs de l'éternel* - Nietzsche - *Lasst ihre Tugend nicht davon fliegen vom Irdischen und mit den Flügeln gegen ewige Wände schlagen.*

Ce livre fut écrit parmi les ruines du pays du *gai saber* (ou de la *gaya scienza* de Nietzsche), ce berceau de l'Europe poétique, où jadis s'entre-fécondaient le chantre, le chevalier et le libre esprit, une rencontre impensable aujourd'hui, et que j'essayai de reconstituer. À

quelle hauteur l'apocalypse peut être gaie (*fröhliche Apokalypse* de H. Broch) ? À quelle hauteur la poésie n'a plus besoin de science ? - c'en est le vrai enjeu et non pas : *à quelle profondeur la science devint gaie* - Nietzsche - *aus welcher Tiefe heraus die Wissenschaft fröhlich geworden ist*. La métaphore troubadouresque serait le fameux masque musical, qu'aiment aussi bien la profondeur que la hauteur.

Dès que je me laisse envahir par le réel, la réduction du fond de l'existence au comique ou au tragique devient une tâche d'une facilité ingrate ; d'où l'intérêt de garder, en moi, assez de vide pour y loger mon rêve, ennemi des pulsions théâtrales ; les ruines - à l'opposé de la scène.

Le but de l'existence : sur cette terre, bâtir la demeure pour mon âme, qui y descendit Dieu sait d'où. *Amener l'âme à se sentir chez elle dans son exil* - S. Weil. Et puisque mon âme me conjure à suivre mon étoile, l'architecture des ruines, au toit percé et ouvert au ciel, paraît être la mieux adaptée. Mais sur papier, ces ruines seront dessinées sous forme d'une tour d'ivoire, aux vastes souterrains.

Danser dans les chaînes, chanter avec des pierres dans la bouche ? - non, mes contraintes, c'est le refus de la marche, me vouant aux immobilités ou chutes, c'est l'acoustique parfaite de mes ruines, où résonnent mes mots inactuels.

Aucune de mes frontières, en étendue et en profondeur, ne m'appartient, j'y suis un *Ouvert* ; c'est en hauteur que je n'ai rien à atte(i)ndre, qui ne soit à moi ; Heidegger, dans son *oubli* de la hauteur,

confond horizons et firmaments : *L'horizon n'est nullement rapporté au regard, mais signifie la clôture - Aber Horizont ist gar nicht auf Blicken bezogen, sondern besagt den Umschluß* ; quand l'horizon se réduit au temps, qui rend compréhensible l'être, on néglige le firmament, qui est l'espace, demeure ou ruines, du devenir.

La sagesse pratique, la sagesse de la vie ou la *Lebensweisheit*, que cherchèrent à édifier tant de raseurs, n'a jamais existé ; elle ne peut aboutir qu'aux casernes, étables ou Facultés ; il ne peut exister qu'une sagesse du rêve : pour peupler mes châteaux - de soupirs, mes ruines - de souvenirs, mes souterrains - de martyrs.

Si la construction d'une maison est un but et une intention intérieurs (Ein Hausbau ist ein innerer Zweck und Absicht - Hegel), alors des casernes ou salles-machine accueilleront mon œuvre, tout en se présentant comme maisons de l'être. Ma maison aurait dû n'être qu'une contrainte, m'invitant à ne pas trop regarder la terre, à privilégier le ciel et à songer au passé, et l'architecture des ruines s'y prête le mieux.

La première matérialisation des ruines, en tant que le meilleur refuge d'un adorateur de sa propre étoile, fut peut-être le puits du Bouddha, dans lequel tomba Thalès de Milet, trop attaché à scruter le ciel.

Si je ne suis que ce qui se trouve entre l'horizon et moi-même, j'aboutirai probablement à la platitude ; dans les gouffres tombent, d'habitude, ceux qui suivent leur étoile. *La hauteur, d'habitude, voisine*

avec l'abîme - Pline le Jeune - *Altis plerumque adjacent abrupta*. Et en plus, je serai couvert de bleus et bosses, car tout chemin, même éclairé par mon étoile, est parsemé de pierres d'achoppement. J'aurais dû rester dans le seul lieu, où mon étoile se sente chez elle, - dans mes ruines.

Il n'y a plus de chemins secrets, menant vers des trésors ou des illuminations ; je ne dois compter que sur mon étoile, que je suivrai, les yeux fermés, du fond de mes ruines. Ne crois pas trop les prétentieux : *Heureux qui va par une route inconnue à la sagesse humaine, et sans toucher de pied à terre* - Fénelon - la sagesse est une affaire terrestre, accessible même aux misérables, qui s'attroupent sur des sentiers battus, sans toucher de regard au ciel. Le sage est celui qui a la plus vaste collection de plaies, mais qui les lèche mieux que les autres. *Parmi les sages, pas un qui ne soit heureux* - Cicéron - *Neque sapientum non beatus*.

C'est en position couchée que j'atteins la meilleure hauteur, étoilée de chutes, que la position debout prépare. Être dans la hauteur, c'est être près de la chute. Ovide se trompe de pose : *debout, vouer son regard aux étoiles* - *erectos ad sidera tollere vultus*.

Plus je cherche, auprès de mes contemporains, le succès de mes meilleures entreprises, plus mesquine sera la démarche de mon esprit et plus humiliante – la chute finale de mon âme. Installe-toi dans les ruines, la seule demeure, où je puisse rester berger du rêve, de l'amour, de la poésie. La force, la reconnaissance, la rigueur sont les valeurs, prônées par ma partie mortelle ; la partie immortelle devrait

ne s'occuper que de mon étoile et avoir le courage d'assister à son évanescence et son extinction. Mais ma sinistre époque, en personne de ses professeurs robotisés, proclame, que la seule bonne philosophie consiste à comprendre, qu'*une vie de mortel réussie est bien supérieure à une vie d'Immortel ratée.*

Le moyen sûr de perdre mon rêve, c'est - me battre pour lui, tandis que *le sens de l'existence est de sauver le rêve* - Modigliani. Enfouis tes reliquaires derrière la muraille fissurée de tes ruines, de ta forteresse vide, qui n'attirerait ni conquérant ni agent immobilier ni touriste. *Fais que le rêve dévore ta vie, afin que la vie ne dévore pas ton rêve* - Saint Exupéry.

Le plus clair de mon temps se passe dans la demeure, bâtie et animée par les autres ; les heures obscures et rares, c'est à dire les meilleures, je les vis dans mes ruines, dont les portes et fenêtres sont condamnées par mes contraintes, et mes moyens m'y ouvrent le ciel, où scintille mon but, mon étoile. Tant de nigauds, n'*acceptant* pas le monde et *refusant* d'y bâtir leur maison, continuent d'habiter leurs cellules communautaires. Ce n'est pas par rejet du monde que je me réfugie dans ma résidence secondaire ; dans les deux lieux règne mon acquiescement : au monde de l'esprit divin et à celui de mon âme. Et qu'il est beau, ce rêve du monde, parmi *ses propres ruines, éprouvées par l'âge, mais toujours majestueuses* - Homère.

Le ton grand-seigneur est impensable dans la science, intenable dans l'art et – indispensable – dans la philosophie, où le savoir et l'intelligence sont des éléments de second ordre ; il y suffit de

chercher une entente grandiose entre le bon, le beau et le vrai – un travail de sacralisation et d'adoubement, un travail de prêtre, dans un temple, une tour d'ivoire, une ruine.

La hauteur est dans le superlatif, et la profondeur – dans le relatif : toute bonne étoile symbolise une hauteur indépassable, tandis que sous tout fond se trouvent toujours des bas-fonds, et même toute Caverne admet une Caverne plus profonde.

Deux cadres, dans lesquels le regard s'exerce – la bibliothèque ou les ruines, les *théories* ou les *théâtres*. Explorer, de jour, par la fenêtre, le lointain profond ; chanter, de nuit, par le toit, le haut lointain.

Tu es ce que sont tes commencements. À la fin, tout - tes pensées, tes actes, tes rêves - ne seront que ruine. Veux-tu l'être, comme t'y invite Nietzsche : *À la fin tu seras ce que tu es - Du bist am Ende, was du bist* ? La seule chose qui comptera à la fin, c'est la consolation, mais qui ne peut provenir que de l'Autre, celui qui te sortira de l'enfer.

La destinée des sentiments médiocres, c'est une déchetterie commune ; les grands sentiments se rétrogradent en ruines individuelles, où l'on puisse encore songer aux rêves d'antan, aux consolations, aux retrouvailles avec son étoile.

Mon existence a deux composants : vivre dans le réel et rêver dans l'imaginaire, la démocratie des déceptions et l'aristocratie des enthousiasmes, le désespoir irréfutable et l'espérance fantomatique,

les horizons trop bas pour l'âme et les firmaments trop hauts pour l'esprit. Tenir au vide de leur intersection ; toute conjonction de leurs pensées ou de leurs désirs menant au désastre de la ruine du sensé ou de la profanation du sacré.

Tête haute ou âme haute, souvent il faut choisir ou en connaître le lieu le plus propice. *L'homme aux yeux baissés voit mieux le ciel* - Iskander - *Люди с опущенными глазами чаще видят небо*. Dans les ruines solitaires, l'étoile se donne aux yeux scrutateurs, à travers le toit manquant ; mais dans la rue, elle n'est visible qu'au rêve, du fond des yeux baissés.

En quoi les ruines sont préférables aux casernes et bureaux ? - parce que l'arbre peut y pousser (*l'amour est comme un arbre, il continue souvent de verdoyer sur un cœur en ruines* - Hugo). De plus, la vue de mon étoile, à travers un toit percé, met les ruines au-dessus même de la tour d'ivoire.

Les murs de ta maison t'isolent du mystère ; le toit t'occulte ton étoile. Tu les démolis, tu restes avec tes ruines, dans lesquelles éclosent tes rêves, fusant vers le ciel.

Tout travail littéraire est érection d'un temple, autour de ton image, que tu aimerais vénérer. Les apports des autres sont de deux types : fournir des matériaux impérissables ou démolir d'autres idoles. La dernière catégorie est la plus rare, et son rôle est capital ; ma reconnaissance va à [Nietzsche](#), à [Valéry](#), à [Cioran](#), les seuls à savoir renverser les épouvantails du savoir et des écoles. Je me construis

autour de leurs questions : Pourquoi je suis le mieux sculpté ? Où mes miracles sont-ils le plus inattendus ? Comment prier au milieu des ruines ?

L'être trop vague et l'avoir trop net sont à l'origine des fondations de leurs pensées. Leurs édifices sont sans charme ni vue sur l'étoile ; leur être mécanique naît du *non-avoir* tout aussi mécanique. Il faut laisser le *devenir*, du soupir ou de la prière, animer nos tours d'ivoire, sous-sols et ruines, ces séjours principaux d'une pensée organique. Je suis l'âme et j'ai un corps, le dualisme d'initiation préféré au monisme initial (Spinoza).

Les ailes de l'homme portent son mystère, l'esprit - son problème, la raison - ses solutions. L'intelligence, ce sont des échanges entre ces porte-parole. L'évolution humaine favorisa l'espèce aptère ; l'homme spirituel, ayant démontré que les cieux sont vides, n'éprouve plus le besoin de scruter les hauteurs ; le métier de bâtisseur de ciel perdit tout son prestige. Pourquoi s'étonner, que les adeptes du mystère se réfugient dans les ruines ?

Trois ambitions d'un livre, la musicale, l'architecturale, la picturale : qu'on se trouve devant sa voix, qu'on soit heureux au milieu des ruines, que son dessin égale ses couleurs.

Confucius : *Trois voies mènent au savoir : la réflexion - la voie la plus noble, l'imitation - la voie la plus facile, l'expérience - la voie la plus amère.* C'est une vision tri-viale de ce qui s'acquiert le mieux hors tout circuit : dans des impasses ou ruines, où la marche n'a pas beaucoup

de sens, mais la danse donne un noble et difficile vertige. Que la noblesse y soit amère, l'amertume, au moins, y est noble.

Le livre est un compromis entre l'oiseau, ayant trouvé refuge dans l'arbre, et l'arbre, qu'il voudrait être ou chanter. En quoi se métamorphose cet arbre hanté, devenu et la cage et la hauteur ? - en ruines ?

Dans les ruines il y a plus de vivant que de mécanique ; c'est pourquoi c'est un cadre idéal d'une écriture qui rêve de naissances plus que de constructions.

La vie objective doit être nostalgique, et l'art subjectif – mélancolique. Le lieu idéal de leur rencontre semble être des ruines. L'art éternel y caresserait la vie temporelle ; la vie de profondeur y exciterait l'art de hauteur. Tout – à la belle étoile.

Flaubert : *Le plus haut dans l'art, ce n'est pas de nous mettre en rut ou en fureur, mais de faire rêver.* En fait de compte, le conte de fées reste le seul genre valable : planter, dans la hauteur, les châteaux en Espagne ou les ruines.

Mallarmé : *Le poème est un mystère, dont le lecteur doit chercher la clef.* Le mauvais lecteur prend la porte du mystère pour celle des solutions. Le sésame, chiffré par le serrurier mystérieux, appartient à la bouche et non pas à la serrure problématique. Je préfère les poèmes qui sont eux-mêmes des clefs de virtuose, auxquelles je dois chercher des serrures, décorant mes ruines.

G.Braque : *Le vase donne une forme au vide, et la musique - au silence*. Faire vivre des fantômes - et que mes lambris, c'est-à-dire mes ruines royales, soient un désert, hanté de mots. L'art est un fond béant, animé par une forme pleine.

Les ruines, c'est toute construction à toit ouvert, prévue non pas pour un séjour, mais pour une hantise ; même un puits ou un pont peuvent l'être : *Vivre, c'est dresser des ponts au-dessus des fleuves, qui n'existent plus* - G.Benn - *Leben ist Brücken schlagen über Ströme die vergehen*. Hantologie serait le nom, donné par Derrida à ce respect de spectres.

Je peux être seul sur terre, où je pense et agis, devant le ciel, où je rêve ou prie, dans un souterrain, où je doute ou me confesse. Mes compagnons y sont l'épaule des hommes, le scintillement des astres, le soupir des murs. La vraie solitude : les étoiles, qui s'éteignent, ou les échos, qui se meurent, ou les feuilles, qui se vident. *Que ton arbre soit plein de feuilles, et ton ciel - plein d'étoiles* - Ovide - *Quid folia arboribus, quid pleno sidera caelo*.

Ce n'est pas au ciel que je trouve spontanément la hauteur la plus proche ; elle se présente dans mon souterrain, troué par des soupiraux des profondeurs, et me propose de déménager nuitamment dans ses ruines. *L'homme du souterrain, qui creuse dans les profondeurs, veut garder sa propre obscurité, car il sait, qu'il aura son propre salut, sa propre aube* - Nietzsche - *Der Unterirdische, der in der Tiefe Grabende, will seine eigne Finsternis haben, weil er weiß, daß er*

seine eigne Erlösung, seine eigne Morgenröte haben wird. Souterrain, l'âme du château en Espagne ; *l'esprit du château fort, c'est le pont-levis* - R.Char.

Aucun tremblement de terre n'est à l'origine de mes immenses ruines, mais l'immobilité de mon étoile qu'abaîsserait tout toit. Percé, il m'ouvre à la hauteur du ciel ; à comparer avec Confucius : *Ma maison est basse, mais ses fenêtres s'ouvrent sur la profondeur du monde*.

Cultiver l'âtre, au milieu des ruines, mon défi phonétique à l'être (comme le *Paraître* le fut pour Pyrrhon, le *Non-Autre* pour le Cusain, le *Naître* - après *Sein und Schein* - pour Nietzsche, l'*Outre* pour Bakounine, comme l'*Autre* pour Levinas ou le *Neutre* pour Blanchot). Les contraires logique (le *Urteil* de Hölderlin), spatial (le *néant* de Sartre) ou temporel (la *Zeit* de Heidegger) sont moins chauds et plus ternes.

Je parle de ruines des lieux, ruines formant mon ciel et mon exil, comme Cioran, qui, en réduisant le temps en ruines, y découvrait l'éternité.

Dans la maison de l'être, quels sont les obstacles ? Le plancher - pour ma stabilité, la porte - pour mon mouvement, les murs - pour ma solitude, le souterrain - pour ma honte, le toit - pour mon rêve. Les obstacles franchis, il ne me resteront que des ruines, bien à moi, et où l'être et le devenir se voient à la hauteur de mon étoile, dont la lumière, nommé langage, se reconnaît aux ombres du Verbe, sans domicile fixe. Le propre des ruines est d'être toujours les mêmes,

d'accueillir les ombres du langage, d'être la demeure de l'être :
Éternellement se bâtit la même maison de l'être - Nietzsche - Ewig baut sich das gleiche Haus des Seins.

Quel rêve - partager le toit absent ! Les communions dans les ruines, le ciel lambrissé d'astres, mettent entre nous - une éternité ; le toit partagé ne fait que nous éloigner dans un espace fermé.

Il faut élaguer ta vie comme l'arbre de courte venue : elle en perdra en hauteur visible, on la verra de moins loin, mais elle gagnera en profondeur des racines, en ampleur des ombres, en nouvelles hauteurs ouvertes vers le ciel. Mais pas trop de zèle, pour ne pas arriver à la ruine de l'arbre, à une souche.

Mon feu ou mes lumières sont, à quelques degrés près, les mêmes que chez la plupart de mes semblables. Seules mes ombres me distinguent des autres, mais elles sont projetées, surtout, vers l'intérieur et n'intriguent donc personne. *On a beau porter dans son âme un feu ardent ; il se peut, que personne n'éprouve l'envie de venir s'y chauffer. Les passants verront juste de la fumée et passeront, sans s'arrêter* - Van Gogh. Quand j'aurai débarrassé mon intérieur de futilités impures, aucune fumée ne profanera mon feu, qui, de mes ruines, bâties à l'écart de tout chemin, pourra tendre vers mon étoile, à travers mon toit percé.

Les carapaces, coquilles, piquants font désormais partie d'un paysage urbain ou d'un climat mondain. Les secréter ne me protégeras pas de l'humiliation d'être reçu en mouton. La solitude et

les ruines me permettent de vivre désarmé et vulnérable sous mon étoile.

Le point commun entre les ruines et la tour d'ivoire - ne pas être habitables, être les lieux, où le regard ne se donne qu'au rêve. Il faut *construire à une hauteur, que tu n'es pas capable d'habiter* - Ibsen.

L'homme du sous-sol gémit un non au sol, qui l'écrase et le renferme ; l'homme des ruines chante le oui au ciel ouvert, qui le libère.

Ils installent leurs émotions dans les salons de la pensée, dans les chambres de leurs instincts, dans les bureaux de leurs intérêts. Dans mes ruines, j'évite ces privautés avec la vie ; elles connaissent les passages secrets vers les souterrains fermés de la honte ou vers les toits ouverts vers le rêve.

La solitude ne se brise que vers les toits, par l'envol, ou vers les souterrains, par la chute. Courant ou soupir comme manifestations du souffle, et non front perlé. S'attaquer aux murs est sans espoir : *Le mur sera toujours derrière le mur, que l'on aura abattu* - Ionesco.

Hölderlin : *Wer leicht sich mit der Welt entzweit, versöhnt sich auch leichter mit ihr* - *Qui s'écarte facilement du monde, facilement se réconcilie avec lui*. Bien connaître mes différences rend l'unification plus vivante et riche. Mais si l'écart me pousse jusqu'à ma tour d'ivoire ou mes ruines, je suis perdu pour l'unification et sauvé pour la paix : personne ne viendra m'assiéger. Et mon soi connu, belliqueux au

milieu de ses soucis terrestres, cherchera toute sa vie à se réconcilier avec mon soi inconnu, détourné du monde des forts et absorbé par la résignation des étoiles, en accord avec tout l'univers.

R.Char : *La faveur des étoiles est de nous inviter à parler, de nous montrer, que nous ne sommes pas seuls, que l'aurore a un toit, et mon feu - tes deux mains*. Ce qui fait aboutir la vie à un beau livre, écrit sous un toit étoilé et caressé par la main, qui bénît ta plume. Où trouver ce feu et ce toit ? Si c'est mon étoile qui les guide, ils ne peuvent se trouver qu'au fond de mes ruines vespérales.

O.Paz : *El hombre, inventor de ideas y de artefactos, creador de poemas y de leyes, es un incesante creador de ruinas - L'homme d'idées et de machines, auteur de poèmes et de lois, est un inlassable créateur de ruines*. Où, enfin, ne l'encombreront ni lois ni machines ni idées. Et où le poème lui offrira un toit, pour admirer les étoiles. Et que le créateur de ruines, à partir de n'importe quelle demeure, chaumière ou château, m'est plus cher que celui que *le Seigneur nourrira dans le désert et appellera le restaurateur des demeures en ruines - la Bible* - la paix restaurée ou l'inquiétude des ruines, pour les touristes ou pour les ironistes.

Les plus belles plumes prônent le style sec. Pour ne pas moisir, au milieu de ta prose jadis larmoyante, n'occulte pas, mais sculpte ta larme. Sors-la du souterrain et peuples-en les ruines. Et que ton style devienne regard : *Le style est une manière absolue de voir les choses* - Flaubert. Avoir du style, c'est orienter le hasard et dominer la routine par une expression magnétisante.

Les ruines sont un excellent refuge pour la plupart des misères ou des jouissances humaines. Mais il faut un rêve ou un amour, pour se passer de toits, se croire dans un château ou sur une étoile, se prendre pour des naufragés heureux. *La vie ne semble souvent qu'un long naufrage, dont les débris sont l'amitié et l'amour* - G.Staël.

En quittant la vie, il ne faut pas claquer furieusement la porte, ni même s'accrocher à la fenêtre, pour jeter un dernier regard sur le paradis terrestre, - non, il faut tourner l'âme vers ce toit imaginaire, d'où reste visible l'étoile de ton enfance. L'entretien de tes ruines facilite cette pose de fidélité et de sacrifice.

C'est la nature de mes ouvertures au monde, qui détermine le genre de la souffrance, qui, inévitablement, s'en ensuit. L'avantage des ruines, par rapport aux forteresses, phalanges ou immeubles, est que les ouvertures les plus dramatiques – par la porte ou la fenêtre, l'action ou la contemplation – me sont interdites ; il ne me restent que le toit imaginaire ou un souterrain réel, pour prier mon étoile ou avaler mes remords. Les résurrections ne se produisent pas dans les platitudes collectives, mais aux cieux vides ou dans les tombeaux vidés.

Que je vise mon étoile, des fauteuils ou des podiums, un jour je me trouverai à leurs pieds. Où veux-je que ma chute m'attende ? M'effondrer d'épuisement, à la fin, m'essouffler d'ennui, dans un parcours sans fin, inclure ma chute dans le fondement même de mon commencement ? Ce dernier choix suppose, que ma demeure soit une haute ruine. *Le fond de la chute se trouve d'abord dans la grandeur du*

commencement - Heidegger - Der Grund des Einsturzes liegt zuerst in der Größe des Anfangs.

L'étincelle paraît être la seule évocation artistique de la lumière : la hauteur de son éclat, le pathos de sa mort, la profondeur des ténèbres, qui l'accueillent et l'ensevelissent. Le scintillement devrait être réservé au regard qui s'émeut, plutôt qu'aux yeux qui contemplent. L'éclairage convient aux salons et laboratoires, mais dévalorise les ruines, lieu idéal de nos écritures et de nos lectures.

La philosophie, c'est la danse et non pas la marche, la hauteur active et non pas la platitude passive ; elle voue le regard hautain aux ruines et les pas profonds - au souterrain. Même l'austère Hegel voyait en philosophie *une vénérable ruine, que la raison choisit pour demeure - eine ehrwürdige Ruine, in der sich der Verstand angesiedelt hat.*

Ma demeure, ce ne sont pas des catacombes, mais les ruines, puisque la vie, et non pas la mort, y reçoit le passé, y rêve le présent, se fiche du futur. Les catacombes sont tournées vers la profondeur du désespoir ; les ruines se vouent à la hauteur de l'espérance.

Habiter son chagrin ou le réduire à l'état de ruines. Nostalgie et mélancolie, face au ciel, plutôt que routine, face aux horizons.

Les bonnes ruines ne sont ni affaire de délabrement, ni même de construction, mais de projection. Non pas sur le sol réceptif, mais sur le ciel adoptif, que des toits solides cachent et des sous-sols fiévreux font découvrir.

Un idéaliste (G.Marcel) sermonne : le désespoir est *possible* ; un matérialiste (Comte-Sponville) marmonne : le désespoir est *nécessaire* - tant que vos fichus désespoirs s'enveloppent en catégories logiques, ils agissent comme somnifères ! Qu'un espoir sans raison, mais emballé en belles métaphores, m'est plus précieux, pour me tenir éveillé au milieu des ruines !

Le seul endroit, où la pierre philosohale me paraît être à sa place, est une ruine. L'écriture des ruines est la seule à pouvoir consoler ou munir notre habitat de quelques signes d'éternité.

La consolation, dont je parle, n'est pas un refuge, offrant toit et chaleur, mais des ruines, hantées par des fantômes, instantanés, ardents et fraternels. Gémissement, tourné en chant du cygne.

La vraie consolation n'est ni morale ni rationnelle, mais mystique : une belle foi se transformant en une idolâtrie résignée, aux rituels ne demandant ni murs ni autels, dans des ruines, ouvertes aux étoiles, éteintes pour les yeux, mais renaissantes pour la mémoire du regard.

Quand je vois, chez moi, le poids décisif de mes contraintes, la plongée exclusive dans mes ombres et le refus du Bien de se fier à mes bras, je suis tout confus de me retrouver à l'opposé de l'auto-épitaphe de A.Blok : *Il fut enfant du Bien et des lumières, et chantre de la liberté ! - Он весь - дитя добра и света, он весь - свободы торжество !* Pour me livrer aux jeux des ombres, je bâtis mes ruines, ma propre

Caverne, pour dire, comme Platon : *Aucun poète n'a encore chanté d'hymne en son honneur.*

Kiekegaard : *Ma peine est mon château seigneurial.* Et des joies fantomatiques le hantent en fêtes anacréontiques, bachiques ou orgiaques. On s'y attend plutôt aux ruines ennoblissantes qu'aux assauts héroïsants. Au chant haut perché plutôt qu'au camp retranché.

Le cœur ne sait pas chercher, il trouve ce qu'avait cherché l'esprit. La vie nous introduit partout, mais c'est l'âme, qui referme la porte. Mais une fois rentré chez soi, dans ses chaudes ruines, il vaut mieux laisser ouverts les toits et même les portes, être ouvert à la vie et à la mort.

Notre âme est nomade, et l'amour est un appel à la sédentarité. Tant que l'étoile éclaire le gîte et non pas les chemins, tant que l'amour fait tourner les yeux vers le firmament plus souvent que vers les horizons, les amoureux voueront leur magnétisme au foyer béni, à ces hautes et palpitantes ruines, et se méfieront de vastes et monotones migrations. À moins qu'une terre promise apparaisse au-dessus de la hauteur acquise et nous fasse rêver.

Faire le bien pour l'amour de Dieu ? - mais les hommes n'aiment que Sa face visible, ils n'écoutent pas Sa voix inaudible et irrésistible, la voix du Bien. On ne peut aimer que l'invisible ou l'illisible, ces belles ruines de l'âme (*Il n'y a dans le visible que les ruines de l'esprit* - Merleau-Ponty), mais on ne s'intéresse plus qu'à ce qu'on voit ou lit. On fait le bien par indifférence.

Valéry : *Je t'aime, donc, je ne te sais pas. Donc je te bâtis*. Et plus cette architecture s'inspirera des ruines, et son confort - d'une auberge espagnole, plus délicieuse y sera l'illusion d'un château en Espagne.

N.Barney : *La religion de l'amour comporte moins de croyants que de pratiquants*. L'amour se banalise comme la foi : en réduisant aux rites ce qui ne vit que de mythes. Le toit, absent, anime la foi ; les arcs-boutants rassurent la pratique. Mais ce qu'on pratique dans des ruines est plus près de l'amour que ce qu'on croit dans des temples. Ce que tu imagines en matière de reproduction d'espèces est valable aussi pour la production de genres.

La force évidente favorise les bâtisseurs - elle approfondit ton esprit et agrandit ton âme ; la faiblesse secrète ennoblit le locataire - elle rehausse ton cœur. Le cœur forme le regard ; et pour celui-ci, les ruines et les châteaux d'ivoire ont la même hauteur.

Dans les repaires des certitudes, on compte sur ses poings. Le dubitatif, dans sa caverne, se contente de points de repère.

Le chaos mental, dans les grands édifices, hébergeant l'intelligible, provient des portes trop larges, des murs trop bas ou des fenêtres trop étroites. Les ruines, elles, sont tournées vers le sensible, à l'ordre astral, au chaos restant à interpréter.

Quand je me serai rendu compte, que ce qui projette les plus belles ombres est ma propre étoile, que mes murs ne peuvent pas

tenir longtemps debout, que toute sortie est plus que jamais sans objet, que ma profondeur n'est qu'une hauteur mal renversée, - je reconnaîtrai, que ma Caverne devint mes ruines.

Moi, en chevalier errant ? Ou mon étoile en astre errant ? Sur un chemin - mes pas errants ? Non, dans mes ruines, laisser l'errance à mon regard, fidèle à mes abattements ou enthousiasmes.

Ce qui est le plus fécond, ce n'est ni la solution issue des réponses, ni le problème entrant dans des questions, mais le mystère jaillissant des images. Comme le Parménide ou la Caverne de [Platon](#), ou la Procession plotinienne, ou l'éternel retour [nietzschéen](#). Et la réalité, que nous ne pouvons appréhender qu'en images ou en tropes, n'est pas moins mystérieuse.

Dans l'essentiel, toute recherche de fondements, d'ancrages ontologiques ou affectifs, aboutit au noble néant des ruines, sans dates ni noms, intemporelles et innommables, où l'on frissonne, admire et rêve. Dans l'inessentiel, on a le choix entre l'étable et la salle-machines, où l'on rumine.

C'est pour mieux scruter l'horizon ou fixer le firmament que [Nietzsche](#) ou [Cioran](#) s'entourent de ruines.

Aux trois éléments - eau, terre, air - sont associés trois courants vitaux : la fontaine, les racines d'un arbre, le souffle - le souterrain, le terre-à-terre, le hautain - la philosophie, le savoir, la poésie ; ils brillent, culminent et se poétisent grâce à la pureté et à l'intensité, ces

courants du feu, du génie. La métamorphose de Phénix nous rendra la fontaine, l'arbre et le souffle.

Ceux qui vivent en ruines et vouent leur feu au ciel, peuvent se permettre de dédaigner la lumière domestique, puisque leur premier souci est la qualité des aliments, qui entretiennent la pureté de leur flamme, sans enfumer leur toit inexistant. Celui qui ne voue pas son feu à son étoile *n'illumine pas sa maison, il l'enfume* - Abélard - *Cum ignem accenderet, domum suam fumo implebat, non luce illustrabat.*

Ils voient dans le mythe de la Caverne - l'apologie de la lumière, tandis qu'il me dit, que le jeu des ombres est mon seul original, une traduction d'un texte divin, dont je ne maîtriserai jamais la grammaire. *Nous sommes une ombre profonde, laissez-nous en paix, les ignares* - G.Bruno - *Umbra profunda sumus, ne nos vexetis inepti.*

Les éclairs de mon soi inconnu n'illuminent que des terrains vagues que fouillera mon soi connu. De nobles ruines du passé ou d'obscurs châteaux du futur en surgiront.

Nietzsche : *Niemand wußte vor mir den rechten Weg, den Weg aufwärts* - *Personne avant moi ne connaissait le droit chemin, le chemin qui monte.* Au Sinaï et au Golgotha, d'autres spécialistes de voiries prétendirent à la même exclusive. Les chemins ne servent qu'à ceux qui marchent ; pour la danse que tu proposais conviendrait plutôt une scène, dans la hauteur d'un théâtre en ruines, mais sous les yeux d'un Spectateur, qui en commande la musique. Ailleurs, tu disais mieux : *Les faibles suivent le droit chemin, les héros suivent les hauteurs* - *Die*

Schwächlinge gehen den geraden Weg, die Helden gehen über die Gipfel.

Par une inertie *géologique* abusive, les philosophes voient dans les fondations de nos demeures une analogie avec les fondements des édifices spirituels. Et ils baissent leur regard, pour assurer leur (dé)marche profonde, au lieu de l'élever, pour s'adonner à un élan vers la hauteur dansante. C'est le rôle de nos toits qui crée les vrais fondements ; les plus stellaires des styles sont les ruines et les tours d'ivoire.

Chestov : *Задача философии - научить человека жить в неизвестности - Le but de la philosophie est d'apprendre à l'homme à vivre dans l'incertitude.* Elle devrait plutôt nous apprendre à assumer nos deux hypostases : être dogmatique dans le goût musical, et sophiste – dans l'égout mental. Passionné, savoir faire taire l'incertitude. Raisonneur, savoir s'appuyer la-dessus. Nous apprendre à nous méfier des bureaux et laboratoires et à aimer les ruines, dans lesquelles on devine les meilleurs de nos édifices intemporels.

Le nombre de mufles est le même dans les châteaux et dans les chaumières, mais contrairement à tout le reste les premiers offrent soit des toits percés vers les étoiles, soit des souterrains hantés par de beaux fantômes. Tout ce qui est habitable m'est irrespirable.

Les seuls métèques à l'échelle planétaire, les Juifs, exilés ou errants, clament l'universel. Mais au lieu de chercher une patrie éphémère et exaltante du côté des nues, des horizons ou des

catacombes - donc, dans la hauteur, le souffle ou la honte - ils la trouvent sur un sol solide et anonyme : dans le savoir, les droits de l'homme, les polémiques d'écoles. *L'univers entier est la patrie des âmes hautes* - Démocrite.

Happé par la solitude, je peux néanmoins être plein des hommes. Pour t'en débarrasser, oublie la mémoire et l'oreille, fais-toi regard et invention. Toute recherche réussie d'authenticité débouche sur un modèle forumique. Mets au milieu de ton temple en ruine - le rêve désincarné, transmettant au ciel hostile ta prière en loques.

La ruine des âmes est, aujourd'hui, si vaste, que même en ajoutant la haute conscience à la science profonde, on reste dans une platitude.

Mon écriture crée mon auditoire (et non pas - l'inverse !), potentiellement le plus vaste puisque s'élevant des ruines immémoriales. L'homme moderne a besoin des toits, pour savourer ses faits divers à l'abri des étoiles.

Des fleurs et des hommes émanent des arômes et des œuvres. Les premiers ne sont grands qu'Ouverts ; les seconds devraient être clos. Est-ce cela qu'a à l'esprit le Coran : *Les femmes et les parfums sont subtils, aussi faut-il les bien enfermer* ? Et l'on s'exciterait de la lecture d'étiquettes, sur des flacons poussiéreux ? Faire sauter ou consolider les bouchons, lorsque un besoin d'arômes me chatouille ? Chercher à lire le message, à l'intérieur de la bouteille, ou l'expédier en cave, à l'extérieur des châteaux ?

Le surhomme est la hauteur de l'homme, comme les hommes de la cité en sont l'ampleur, et le sous-homme du souterrain - sa profondeur. Chacune de ces quatre hypostases a sa mesure (seule la hauteur est vouée à la démesure) ; et c'est l'intelligence qui permet de trancher, laquelle doit avoir la priorité.

Je dois reconnaître, que, aujourd'hui, la voix exaltée est plus commune que la voix stoïque ; je dois purifier mes ivresses, en les débarrassant de toute indignation, dénonciation, revendication ; mais je dois affermir mes sobriétés à une hauteur, que ne guette aucune platitude. Rien de plus plat, aujourd'hui, que les révoltes qui fusent ; rien n'est plus près de l'étoile que l'acquiescement au ciel, au fond des ruines.

Jadis, la longueur des mots tentait de rattraper ce qui manquait aux orateurs en profondeur des idées. De nos jours, c'est surtout la largeur des marchés ou des portes d'églises qui est convoitée. La hauteur du regard, dans les forums, devint inaudible et invendable et se réfugia dans les ruines.

Dans les ruines, on communique par le souvenir, le rêve ou l'étoile : dans leurs édifices, ils n'ont plus de messages propres, que des messageries collectives, des réseaux sociaux, c'est à dire robotiques : même les portes, les fenêtres et les murs n'y sont plus qu'écrans. Même la chanson populaire, qui tenait à la musique, à la voix, aux paroles, ne vaut plus que par le nombre de projecteurs et par les contorsions accompagnantes.

Socrate : *Je ne suis ni Athénien, ni Grec, mais un citoyen du monde.* Athènes est ton point d'attache, le monde est la hauteur de ton interpellation. Mais, souvent, la subtilité du citoyen du monde consiste à réagir en homme du Panthéon, du pandémonium, des ruines ou même des cavernes.

Plotin : *Trois types d'hommes permettant de s'élever au monde transcendant : l'inspiré des Muses, l'amant, le philosophe.* Ils connaissent les cloaques du désespoir, les affres du doute, les souterrains des condamnés, où ils forgent leur espérance, leur foi, leur pureté – ces forces ascensionnelles. Les abîmes terrestres, complétant les cimes célestes.

La chute la plus profonde attend l'arbre le plus haut. Il t'aura donné le vertige de ses jeunes saisons, il t'en donne un autre, l'ultime, auprès de ses racines, ses ruines, - *la chute de l'humble n'est pas profonde* - Publilius - *Humilis nec alte cadere potest* - il faut chercher des chutes vers le ciel, que te promettent l'humilité et la honte.

D'autres cherchent la paix - en cultivant la révolte et l'angoisse. J'élève ma tour d'ivoire pacifique, au milieu de mes ruines résignées. La paix en est la forme, pour mieux préserver un fond lancinant. Les profondeurs sont vouées à la mesure imperturbée des ondes, et la hauteur - à l'écoute incertaine de la musique. Boehme a tort : *Qui ne désire que son repos, ne connaît pas ses propres profondeurs* - *Wer sich nur um seine Stille kümmert, kennt seine eigene Tiefe nicht* - il ne connaîtra surtout pas la hauteur divine.

Tous, aujourd'hui, sont disciples d'**Antée**, toute leur force étant d'origine bien terrienne (*la force du sol et du sang en tant que puissance* - **Heidegger** - *erd- und bluthaften Kräfte als Macht*) ; une raison de plus, pour te déraciner du sous-sol, gardien des nourritures terrestres, et t'installer dans des ruines aériennes, où des sylphides gardent le souvenir d'architectures célestes.

Je découvre ma caverne - je touche à la profondeur ; j'en fais des ruines - je deviens accessible à la hauteur. *Ton essence vraie n'est pas cachée au fond de toi, elle est placée infiniment au-dessus de toi* - **Nietzsche** - *Dein wahres Wesen liegt nicht tief verborgen in dir, sondern unermesslich hoch über dir.*

Pour m'élancer à l'assaut des cieux, toute échelle, même celle de **Jacob**, même sans marches, est dérisoire. Rien ne vaut, en matière d'ascensions, un bon altimètre pipé, au milieu de bonnes ruines, où je reste couché.

Les ruines ont un double avantage : que ce soit face aux chaumières ou aux châteaux - on y adopte plus facilement l'attitude anti-stoïcienne : ne jamais commencer à mourir, à tout moment essayer de commencer à vivre. *Qui sait mourir à tout, trouve la vie en tout* - Jean de la Croix - *Quien supiere morir a todo, tendrá vida en todo.*

Fuir ces deux chantiers prometteurs : le terrain vague pour le salut de l'homme et le terrain d'essai pour la destruction du monde ; me contenter de mes ruines sans lendemain.

Les hommes n'intéressent Cioran qu'une fois conduits, par ses soins, au bord de la chute. Quand on sait de quels précipices et hautes tours on se tire aujourd'hui, sans la moindre égratignure, on se contenterait de cartographies et architectures plus ironiques : les ruines, cernées par les pâquerettes. Béni silence des chutes vers le ciel ! Toutes les *demeures bâties au bord du Vésuve* (Nietzsche - *Bauteure Städte an den Vesuv*) sont désormais munies de sismographes.

L'art ironique descendant ou ascendant : mettre la hauteur au centre et, à l'horizon, - les ruines ; ou bien accepter les ruines au centre et continuer à viser l'horizon altier.

La meilleure façon de montrer mon mépris du temps est de bâtir pour mes rêves un séjour intemporel, dans le style anachronique des ruines, ce séjour des meilleures espérances, de celles qui naissent, sans même savoir vivre.

Ruines et arbre - deux meilleurs dépositaires de nos créations : *France, je remplis de ton nom les antres et les bois* - Du Bellay.

Pour surmonter l'homme, il faut emprunter le chemin de la résignation, qui passe, successivement, par la profondeur épique, la superficialité comique et la hauteur tragique, pour aboutir aux ruines sans chemins ni géométrie, aux rires et pleurs tournés vers les étoiles.

Dans une écriture honnête, il faut accepter une fusion entre le sous-homme du souterrain dostoïevskien et le surhomme de la

montagne **nietzschéenne**, entre une *canaille au fond* et un ange de la forme. Mais notre voix ne peut être qu'unique : *Rendre la voix polyphonique de notre conscience par une seule voix* - G.Steiner - *Dramatizing through a single voice the many-tongued chaos of human consciousness* - ce sera la voix de l'une des deux autres de nos hypostases : celle de l'homme ou celle des hommes.

Mes ruines sont un compromis entre une église et un tombeau, où s'entremêlent l'ouvert du ciel et le fermé de la terre, le dehors des appelés et le dedans des élus, la verticalité des voûtes et l'horizontalité des racines, le ver du doute et le ver certain.

Ils écrivent paisiblement au salon, en compagnie des dieux du foyer, protégé contre les caprices du ciel. Que peuvent-ils comprendre d'une écriture, née dans des ruines, désarmée et vulnérable, face à son étoile, sans connaître de lieu à soi ? Ses dieux l'y abandonnent, et l'inquiétude remplit son exil.

K.Kraus : *Wenn die Sonne der Kultur niedrig steht, werfen selbst Zwerge einen Schatten* - *Quand le soleil de la culture se couche, même les nains jettent de l'ombre*. Plus ce soleil est bas, moins on s'occupe des ombres. Les meilleurs horizons et écrans se réfugient dans des cavernes. La rampe économique envoie la lumière, la trempe poétique dessine les ombres.

Aller tout droit, tourner en rond, prendre le contre-pied des autres sont des synonymes. Quand on l'a compris, on se débarrasse d'une grosse part de sa suffisance remuante. N'arpente plus les routes

des niais ni ne charpente ton doute casanier - reste vagabond immobile parcourant du seul regard tes vastes ruines.

On ne se retrouve au milieu des ruines qu'à la suite d'une chute ; dans le seul cas, où je les salue, la chute fut due non pas à la pesanteur terrestre, mais à la grâce céleste.

Les ruines sont le cadre le plus propice pour une création, puisque l'artiste préfère le regard aux yeux, la mémoire au présent, le rêve à la réalité.

La tour d'ivoire est mon commencement, la descente dans la profondeur de ses souterrains, comme dans l'étendue de l'action, - une vicissitude préliminaire, l'ascension immobile - l'état permanent, intemporel. Vivre la simultanéité et non pas la succession ; sous toute fière tour, il y a un humble souterrain.

Pour devenir impérissable, il faut atteindre le stade de mythe ; le style mythique, ce sont les ruines. C'est le seul style qui sauve la grandeur des édifices, des poèmes et des gestes. Et c'est la transformation de nos tours d'ivoire en salles-machine, qui efface toute grandeur de nos mémoires héroïques.

Maîtrise de son métier : donner à l'exercice l'intensité de la fatalité. Et quand, avec Valéry ou Kafka, on se dit, que la grande œuvre n'est qu'un exercice, on n'est plus fâché avec ces contre-maîtres de constructeurs, tout en retournant chez les architectes des ruines (le mot *ascèse* vient du mot *exercice*). Il se trouve, que leurs maîtres sont

les mêmes que ceux qui bâtissent des châteaux en Espagne, mais leur style reste inconnu des apprentis : *Il n'y a aucune règle d'architecture des châteaux en Espagne* - Chesterton - *There are no rules of architecture for a castle in the clouds.*

Une bonne ombre traduit l'éclat et le mystère de l'astre, au hasard de mes pérégrinations dans ma caverne ; l'objet qui la projette est, le plus souvent, aléatoire. La parole qui n'est que l'ombre de l'action, devrait se détacher de l'action, pour parler de l'astre. D'ailleurs, à son tour, *action est l'ombre de la contemplation et de la raison* - Plotin. Et celles-ci, à leur tour, ne sont que des miroirs de l'âme. Un beau destin d'homme est peut-être de vivre en projecteur des ombres. Pour le créateur, l'action est secondaire, comme tout ce qui n'est que nécessaire ; la contemplation, même superflue pour l'action, est primordiale.

Ils accordent à Dieu un rôle honorable, en se demandant : qui propose et qui dispose, qui s'agite et qui mène ? Plus l'homme pense être mené par Dieu, plus il se fourvoie et plus Celui-ci doit être ennuyé, face à la navrante similarité des sentiers battus, auxquels aboutit toute virée vers les Béatitudes, qu'elle soit dictée par la haute Providence ou par un bas calcul. Les méfiants se contentent de leurs culs-de-sac, aménagés en temples laïcs - en nobles ruines.

Emerson : *Many a man had taken the first step. With every additional step a great master enhances immensely the value of his first - Beaucoup d'hommes font un premier pas. Mais les Maîtres, avec chaque pas nouveau, améliorent la qualité du premier.* Qui ne leur appartient

pas et auquel on voue un culte ! La maîtrise la plus ample, c'est la prêtrise dans un temple ! Chez les dilettanti, tout pas n'est relié qu'au pas précédent et s'appelle $n + 1$ -ème - une addition. Le maître, à tout moment, bâtit un château (Kierkegaard), et non pas un $n + 1$ -ème étage, même s'il continue d'habiter dans ses ruines. Le maître crée une école, même s'il n'a aucun élève ; le mot même d'école ne remonte-t-il pas à *rupture* ou *arrêt* ?

Valéry : *Le véritable orgueil est le culte rendu à ce que l'on voudrait faire, le mépris de ce que l'on a fait.* Autant ce mépris est louable, autant cet orgueil n'est qu'un vœu pieux – l'espérance hypothétique contre la consolation authentique. Je préfère une fierté qui t'interdit d'agir dans la platitude - une noble contrainte ! - pour rêver dans la hauteur. Mépriser les façades des actes, se réfugier dans des souterrains des rêves.

Le mot, qui s'annonce par ses murs, au lieu de se projeter vers les toits, n'est pas d'architecture ironique. Les frontières d'un beau mot doivent être pénétrables aux courants ascensionnels. Dans les gratte-ciel je rate le ciel, dans les sous-sols le sol se dérobe. L'ironie, c'est vivre à travers les toits et les fondations, tout en se sentant chez soi, comme tout réfugié chanceux.

Qui fut, de tous les temps, le plus dynamique et le plus entreprenant ? - un conquérant, un banquier, un marchand. L'impulsion première d'un être noble fut la tête tournée du côté des étoiles et les mains plus près du cœur que du marteau ou du sabre. Tout goujat réussi exhibe la sottise de Sénèque : *L'effort, c'est l'apanage de l'élite* -

Labor optimos citat. Le seul effort noble est celui des commencements, des découvertes d'un courant nouveau, même, quelquefois, d'un contre-courant. Mais du haut de sa tour, sans quitter ses ruines. Toutefois, il n'y a plus d'élites, tout effort se réduisant aujourd'hui à l'appui sur un bouton.

Ceux qui manquent de souffle déclarent ne pas se laisser porter par le vent ; l'appui sur le misérable bouton, ils l'appellent – maîtriser le gouvernail, avec leurs cerveaux ou muscles. Apporter mon souffle, tendre mes voiles, suivre mon étoile, écouter mes sirènes - ne te moque pas trop des naufragés par eux-mêmes, ne t'agrippe pas trop à la boussole des autres. Les instruments à cordes animent mes ruines ; les instruments à vent préparent mes épaves. Garde tes cordes bien tendues, apprends à te servir des courants contrariants : *les vents hostiles, amis des voiles royales* - Emerson - *head-winds right for royal sails.*

On commence dans l'étendue des chutes - Logos astral, le Verbe, le mot ; on continue dans la profondeur ascensionnelle - le mot, le Verbe étoilé, Logos ; on aboutit à la hauteur des ruines - Logos, le Verbe et le mot ombreux, couchés sur le papier, face à l'étoile immobile. On devient enfant tombé du ciel, *astro-lapsus*, tel l'enfant d'Abélard.

Le *con*-cret ne promet que du béton ! Sans emploi plausible pour l'habitué des ruines. Le *dis*-cret est béant de lacunes, à travers lesquelles peuvent briller des étoiles. *Con*-fluence des masses, *in*-fluence des astres.

Les tentations du langage - soit il est une échelle, pour monter aux cieux, soit un pont, pour communiquer avec le monde, soit des catacombes, pour mieux situer mes ruines.

La mauvaise philosophie tente d'ériger un édifice sé-curisé, à l'abri du *souci*. L'ironie y joue le rôle du temps, pour effacer toute trace de certaines constructions et réduire le reste, du souterrain à la tour d'ivoire, au noble état de ruines, où tout souci de chauffage, d'éclairage et de tout-à-l'égout incombe à ton étoile, le souci de minuit devenant indiscernable de l'insouciance de midi.

Le sobre partisan de l'objectivité dénonce l'ivresse du subjectif ; mais il ne voit pas que, tous les deux, ils aboutissent aux mêmes modèles, et que la seule chose, qui les distingue, c'est le langage catégorique du premier et le langage métaphorique du second. L'oubli ironique de l'Être intouchable n'a aucune influence sur l'édifice de l'Étant ; c'est le langage qui en fait caserne ou ruines, étable ou souterrain, langage, qui serait (l'architecture de) la demeure de l'Être ([Heidegger](#)).

Être un Ouvert, c'est être ouvert à l'appel de ton étoile, vivre de révélations, plutôt que d'annonciations : *révélation* - enlever le voile, *Offenbarung* - rendre ouvert, *откровение* - se débarrasser du toit. Reconnaître que nos limites mystérieuses sont intouchables et, pourtant, vivre de l'aspiration vers elles, c'est aussi - avoir son propre regard, qui n'est que l'ouverture, faite non pas pour être investie, mais

pour investir le monde. Notre intérieur strict n'est qu'un problème de vision, et notre extérieur - une solution visible.

Je n'habite pas la maison du français, je la hante. Y avoir croisé beaucoup de fantômes contribua à ma vision de mon soi inconnu, que j'y convoque, aux heures astrales. Il n'y est jamais ni propriétaire ni locataire, mais sursitaire, que le premier rayon auroral chasse. Je ne sais pas qui, la langue ou le soi inconnu, détermine ou seulement colorie le style architectural de l'autre – forteresse ou ruines ? Chez les autochtones, ils se confondent : *Plus je me hante, moins je m'entends* - Montaigne.

La parole et la pensée sont hors de moi, et le chant est en moi ; que, dans des édifices durables, le Dieu de l'horizon et de la profondeur soit mort, ne doit pas troubler le Dieu de la hauteur, éphémère et éternelle, qui est en moi, au fond de mon puits, de mon souterrain ou de mes ruines. Monuments aux morts hantés, monuments aux mots chantés. On chante dans les ruines, on hante les cavernes : *Dans la caverne de Platon nul mot pour signifier la mort* - Blanchot.

Platon et Aristote placent les idées soit dans le réel ici-bas soit dans le représenté la-haut, tandis que leur place est dans le langagier intermédiaire. *Les idées sont à titre de modèles, des paradigmes, dans l'éternité de la Nature* - **Platon**. Dans notre condition humaine, nous devons nous contenter des ombres, à l'intérieur de notre Caverne, ombres appelées mots. Toutefois, c'est d'abord dans le monde fermé des représentations que le mot nous renvoie, avant de se décanter

dans le monde ouvert des idées. Les objets eux-mêmes restent en dehors de la Caverne, pour mieux orienter notre lumière ou pour intensifier nos ombres.

Quelle heureuse rencontre de sens, dans *Lichtung* - la clairière ! - la lumière-clarté se trouvant au milieu, ou mieux - à la lisière de l'être [heideggérien](#), et qui symbolise si bien un Ouvert, bien que sa maison ou sa forêt y gagneraient, en se métamorphosant en ruines ou en arbre !

E.Poe : *All Nature speaks, and ev'n ideal things
Flap shadowy sounds from visionary wings* - Dans l'Univers, tout parle ; et même l'idéal de sa large aile envoie une ombre ou un signal. Le silence, lui aussi, y a sa place : c'est l'art de rester dans le soleil, sans jeter d'ombre. Le langage est toujours une projection de modèles ; le soleil est la réalité, l'écran de ta Caverne – ton intelligence, les ombres projetées – ta création, faite de perceptions, d'images, de mots, fondus dans des métaphores.

L'esprit traduit bien la force de notre santé, mais nos souffrances et nos faiblesses ne se confessent qu'à notre âme, d'où l'exubérance malade des lettres russes, dominées par l'âme. L'Européen moyen voit chez un [Dostoïevsky](#) une littérature de cabanon, de malades, résignés et fatalistes, à ne pas lire, par hygiène intellectuelle. Le cabanon, appelé ailleurs caverne, terrier, sous-sol ou maison des morts, n'attira jamais ceux qui s'attardent dans des salons, antichambres ou chaires. Débordante de santé, de résistance et de clarté, leur littérature, en général, est tout à fait hygiénique.

Ne sachant trouver de support, ferme ou fermé, ni sur la terre ni dans le ciel, le Russe en invente des substituts ouverts : le sous-sol au contact de la terre et les ruines tournées vers le ciel.

L'Orient - pays des toits, l'Occident - pays des murs, la Russie - pays des façades (Custine). Pour celui qui tient à la hauteur des ruines ou à la profondeur des souterrains, le dernier cadre paraît être le plus prometteur.

Saint-Pétersbourg, *la ville la plus abstraite et préméditée du monde* (Dostoïevsky - *самый отвлечённый и умышленный город*), une espèce d'Anti-Aléthoville de *Voltaire*, c'est ce qu'il faut faire du sous-sol de son soi, servant tantôt de ruines d'un passé sans pitié, tantôt de fenêtre sur un avenir sans honte. La meilleure fenêtre est celle, à travers laquelle *le ciel déverse sa plénitude à la rencontre de ma pitié* - Camus. Venise pourrait disputer à Saint-Pétersbourg les lauriers de l'exil permanent, artificiel et inspirateur.

G.Steiner : *Le mot n'est pas un miroir, mais une fenêtre, pas le reflet en surface, mais une ouverture*. Non un miroir du réel perceptible, mais une fenêtre sur la représentation invisible ; non un reflet du pratique, mais une ouverture vers l'*étoile utopique* (E.Bloch).

Leurs véridiques robots doivent nous détourner de nos sirènes imaginaires. *Que le philosophe soit attaché non pas au style, qui vient du charmant bosquet des Muses, mais à celui de l'ancre terrifiant, où la vérité se cache* - Pic de la Mirandole - *Quae philosopho fidem*

conciliabunt : si in genus dicendi appetens, quod non ex amoenis musarum silvis, sed ex horrendo fluxerit antro, in quo latitare veritatem.

En pratique, cet antre n'est pas plus terrifiant qu'une bibliothèque ou une caserne. En revanche, le style architectural préféré des Muses, et qu'orne bien leur bosquet, ce sont les ruines aux flambeaux, où l'on séduit avant qu'on ne déduise.

Ils érigent l'édifice de la vérité, qui doit héberger la profondeur et l'ampleur philosophiques, mais, immanquablement, cette construction finit par prendre les traits d'une caserne ou d'une étable. Les amoureux de la hauteur inventée se terrent dans leurs ruines, sans portes ni fenêtres et au toit percé, face aux étoiles, où s'envole leur regard enivré, las de ne se fier qu'aux yeux trop sobres. La philosophie sans enivrement, c'est comme la poésie sans musique.

Le bon sceptique : tout est possible ; le mauvais - tout est faux. Celui-ci pense qu'en niant il détruit ; celui-là laisse sa chance à toute ruine.

La décadence humaine : avec l'âge, on ne porte plus la beauté, ensuite on ne vénère plus le Bien, enfin on devient indifférent au vrai. On perd la jeunesse du corps, la jeunesse de l'âme, la jeunesse de l'esprit. Incapable de rendre sacrées les ruines intemporelles, on devient soi-même une ruine du temps.

Tout *oui* définitif est anti-artistique. La négation aristocratique est une falsification de mon propre *oui* et non de celui des autres. Ce n'est pas un rejet, mais une réévaluation, réinterprétation, relecture,

métamorphose de tout plan en bande de Moebius. Le contraire du *oui* n'est pas la mutinerie du *non* mais la révolte du langage. Le rejet en tant que projet est minable, comme l'est le sujet en tant que rejet ; la révolte et le révolté, honneur des rues, déshonneur des ruines.

Tu peux visiter la maison de la vérité en tant que pèlerin (frapper à la porte, chercher une récompense après de longs chemins parcourus), en tant que voleur (casser la fenêtre, pour se saisir des bijoux des autres), en tant qu'Annonciateur (descendre des étoiles, à travers le toit troué, pour y laisser de sa semence).

F.Bacon : *No pleasure is comparable to standing upon the vantage ground of truth and to see the errors and tempests, in the vale below* - *Ce plaisir incomparable, rester sur un roc imprenable de la vérité et voir les erreurs et tempêtes dans la vallée, sous ses pieds*. En levant la tête, tu découvrirais peut-être, qu'un autre plaisir, beaucoup plus ironique, anime celui qui, même au milieu des ruines du beau, t'observe et s'en moque. [Platon](#) fut meilleur géologue de la vérité : *La poésie, ce volatile, se nourrit dans la plaine de la vérité et allège l'âme*, tout en ignorant qu'aux cimes du beau et dans les gouffres du bon, les nourritures donnent à l'âme - des ailes.

P.Celan : *Wer Wahrheit sagt, sagt die Schatten* - *Ceux qui disent la vérité, disent les ombres*. La vérité est bien dans la lumière parfaite (*La vérité est le soleil des intelligences* - Vauvenargues), mais pour la dire, dans notre caverne, l'ombre est sa seule ressource lisible, sa copie imparfaite, son modèle. Inaugurée par [Platon](#), gagnant en intensité et en franchise, elle devint sous-sol de [Dostoïevsky](#)

Solitude

Toute production, - d'assurances, de céréales ou d'œuvres d'art - doit être à l'écoute du marché, si elle veut survivre. La surdité du solitaire le condamne à la ruine. Et ne compte pas sur les brocanteurs ou les bouquinistes. L'art solitaire est mort au début du siècle dernier, et le culte hypocrite des défaites artistiques n'est né que de nos jours.

Celui qui ne faisait qu'aspirer à rester seul n'avait aucune chance d'y parvenir en Russie soviétique, où viser la solitude, dans son chenil, était aussi mal vu que viser un apparatchik au fusil. La Russie renouera avec son passé, quand elle saura de nouveau produire ses grands solitaires. L'Europe l'y aide en ne fréquentant que ses l pres et en restant sourde à ses vêpres.

De faux solitaires dressent leurs tonneaux, soupiraux ou ruines au milieu de la cité. Ils entament des dialogues avec des citoyens mieux logés, pour attirer à soi des regards des badauds. Curieusement, seuls des tyrans condescendaient parfois à en améliorer l'habitat. Le démocrate leur offre le choix entre cig e et caserne.

Chacun de mes sens a sa solitude ; la solitude de la main : personne à en solliciter la caresse ; la solitude du palais : aucun goût ne partage mes ivresses ; la solitude des yeux : aucun reflet de ma flamme ; la solitude des oreilles : aucun écho de ma voix ; la solitude du nez : aucun flair ne mène à ma hauteur, vers mes ruines.

Je pensais me barricader contre mes propres fuites, et je me retrouve isolé des autres, car personne n'a envie d'approcher ces murs peu accueillants.

La solitude est un cas rare de coopération harmonieuse entre les *corps constitutifs* de l'homme : l'*esprit* la peuple de fantômes, le *cœur* en réchauffe les souterrains et combles, l'*âme* l'ouvre aux étoiles.

Dans la solitude, il faut fuir la sensation du nid ou du cocon, où je puisse lécher mes plaies, - le seul abri digne de la majesté solitaire, ce sont des ruines, gardiennes de mon soi : *Il y a en toi un silence sacré, dans lequel tu peux retourner à tout moment, pour y être toi-même* - H.Hesse - *In dir ist eine Stille und ein Heiligtum, in die du jederzeit zurückkehren und du selbst sein kannst.*

Je suis d'autant plus seul, que je prends l'habitude de fréquenter l'homme inventé. L'homme des cavernes, l'homme d'une île déserte, l'homme de la terre, l'homme du mot ou du regard sont tous des créatures inventées, auxquelles j'offre mon amitié et ma simplicité. Mais l'homme du forum m'encercle et me rend hargneux, biscornu, compliqué et infiniment seul.

Sur l'origine citadine et théâtrale de l'anachorèse : on applaudit au tonneau de Diogène et au souterrain de Pythagore, parce qu'ils se trouvent au centre de la cité (et le brave Socrate passe le plus clair de son temps près de l'Agora) – la solitude *publique* aura un grand avenir ! Le dramaturge devrait ne consulter que le démiurge et savoir recréer l'illusion de la vie, même dans une Caverne de [Platon](#) ou, au

moins, dans une cabane de Démocrite. Dans l'ordre croissant des idoles de F.Bacon, la caverne précède le théâtre : *tribu, caverne, foire, théâtre* - *Tribe, Cave, Market-Place, Theater*. Même Zarathoustra trahit sa montagne et son arbre, pour s'introduire en forêt et en ville, pour prêcher le surhomme.

Ma prétendue parenté avec des volatiles ne vise ni aigles ni rossignols ni chouettes. Je me sentirais sien en compagnie de la chauve-souris, à la généalogie douteuse, tenant la tête plus bas que le cœur, surtout dans une bonne Caverne. Sa solitude m'est plus chère que la hauteur de l'Albatros ou même l'ampleur du *Martinet aux trop longues ailes* (R.Char). Zarathoustra, survolé soi-disant par un aigle portant au cou un serpent, fut myope : vu d'une bonne hauteur, ce serait un corbeau dégustant un ver de terre.

La solitude pousse à voir dans toute controverse d'idées une infâme persécution. Il faut savoir, au contraire, la ramener à une anodine dispute de salon, au milieu de mes ruines drapées.

Dans mon enfance, les horizons se remplissent de choses trop visibles. Peu à peu, je les remplace par des chimères, qui sont mon soi ; et c'est ainsi que se referme, un jour, le cercle de ma solitude, mes ruines. Mais les ruines ont cet avantage acoustique : c'est le seul style architectural qui n'étouffe pas l'écho de mon enfance.

La lumière du monde ne me parvient plus, ou mes murs deviennent trop translucides, ou les choses ne traversent plus mon esprit - je quitte la Caverne - et voilà le début de la traversée du désert, de la solitude. Le choix y est triple : chercher la raison des

ombres dans le parti pris des choses, inventer le Soleil pour les ombres, m'identifier avec les ombres, rester inconnu ou me mettre à créer mon propre halo.

Le seul *terrier du moi* (Kafka - *der Erdbau oder das Einschließen in die eigene Welt des ICHs*), où je puisse encore hurler à mon étoile, sans intriguer les loups ou les polices, ne peut être que ruines, les plus hautes cavernes de l'âme, où, pour tromper ma solitude, j'éviterai l'intrigue d'un labyrinthe et bâtiras un réseau d'intrigues.

Ni Muse dehors ni Pygmalion dedans - tel est l'état d'âme du sculpteur de maximes, dans un atelier au toit percé.

Il m'arrive de brûler ma maison (syndrome d'Érostrate), pour, soi disant, la réduire en ruines pittoresques ou en chantier d'une tour d'ivoire, tandis que c'est souvent le seul moyen que je trouve encore pour me réchauffer les mains, qu'aucune main ne frôla depuis si longtemps.

La ruine minimale - ta colonne, qui ne fut jamais partie d'un péristyle, qui n'entendit autour d'elle aucun chœur péripatétique, qui n'accueille que le soupir pathétique de son stylite.

Il y a du calcul, dans mon acharnement à ne pas quitter mes ruines, elles sont la meilleure antichambre de la mort, meilleure que l'auberge de Cicéron : *Je quitte la vie, comme si je quittais une auberge, et non pas ma demeure - Ex vita ita discedo tamquam ex hospitio, non tamquam e domo* ou de Sénèque : *ce corps n'est point un domicile fixe, mais une auberge - nec domum esse hoc corpus, sed hospitium*. Et, de

jour, j'y loge l'esprit et, de nuit, - l'âme. L'âme ne vit que dans et de la solitude, et l'esprit rejoint la multitude, même après la mort. Ceux qui ne vivent que dans le commun disent : *la vie, qui se maintient dans la mort, est la vie de l'esprit* - Hegel - *das Leben, das sich im Tode erhält, ist das Leben des Geistes.*

L'hypocrisie architecturale du solitaire : il fuit la caverne, surpeuplée à son goût ; continue à ignorer fenêtres et portes ; garde le souvenir d'une lumière et des murs ; n'a pour limitrophes que les étoiles et se découvre la mémoire d'une tour d'ivoire abolie, qu'il proclame ruines, si elles en préservèrent l'acoustique : *L'architecture est une musique pétrifiée* - Goethe - *Architektur ist versteinerte Musik.*

Il y a des solitaires, si imbus de la multitude, que, même dans la solitude, ils se bâtissent des casernes futiles ou des étables utiles. Le style architectural préféré désigne souvent les vrais solitaires : *Il faut faire comme si on était seul. Et alors bâtirait-on des maisons superbes* - Pascal.

Seule la hauteur préserve la musicalité de la solitude ; toutes les tentatives de l'approfondir ou de l'élargir n'aboutissent qu'au bruit : lorsque je cherche à transformer la solitude d'une île déserte en celle de la mer, la solitude de l'arbre - en celle de la forêt, la solitude des ruines - en celle d'un château en Espagne.

Le souci de la maison de l'être leur est étranger ; ils peuplent leurs plats écrits d'habitants sédentaires et interchangeable, au lieu de soigner le choix de bons matériaux, de bonnes verticalités, de bonnes ombres. *Les symboles - les éléments (feu, eau, vent, terre), les*

dimensions (hauteur et profondeur), les aspects (lumière et ténèbre) – sont la création d'une œuvre singulière, se confondant avec la métaphore vive - Ricœur – cette demeure solitaire, à tour de rôle tour d'ivoire ou ruines, accueillera mes rêves de nomade.

La vue d'aucun pays ne fait plus battre plus fort mon cœur : *Ici, enfin, je suis chez moi !* Il n'y a que l'arbre solitaire, le Delphes béotien ou le Paestum sybarite, bref, de nobles ruines, qui pourraient accueillir mes nostalgies.

Ce qui est embêtant avec l'écriture, c'est qu'elle crée l'illusion d'un chemin partant de mes ruines nihilistes, coupées du reste du monde, ou bien celle d'un édifice habitable au-dessus de mon souterrain déraciné ; mais peut-être ce ne sont que des métaphores : *Le chemin vers ces «lieux» sans chemins, sous-sol de nos lieux empiriques* - Levinas. Le déracinement en profondeur fait pousser le nihilisme de hauteur.

Si je suis intempestif, ce n'est pas parce que je vienne à contretemps ou que j'aïlle à contre-courant, mais parce que je me dégage du présent commun, pour parler au nom d'un passé personnel, dans lequel devraient se retrouver tous ceux, qui s'extirpent des étables, casernes ou bibliothèques, bourdonnant de révoltes et indignations, et acceptent d'habiter leur caverne ou leurs ruines, porteuses des acquiescements intemporels.

Les fragiles d'esprit voient dans la solitude une malédiction, les fragiles d'âme - une bénédiction : *Béatitude seule – solitude béate* - (attribué à) St-Bernard - *O beata solitudo, o sola beatitudo !*, tandis

qu'elle n'est ni l'un ni l'autre, puisqu'elle est condamnation au *silence*. J'attendrai l'évasion de mon mot, la complicité d'une oreille compatissante ou le chant de liberté dans mes ruines insonores, en attendant *la musique silencieuse, la solitude sonore* - Jean de la Croix - *la música callada, la soledad sonora*.

L'état m'intrigue plus que le processus, sinon j'aurais pris le terme *heideggérien* de *ruinance* (die *Ruinanz*), pour apporter du faux dynamisme de rue à mes ruines désertiques.

La solitude me poursuit, je la fuis, et voilà que je me retrouve dans mes ruines, au fond d'une impasse. Ceux qui commencent par fuir le monde rejoignent des sentiers battus, menant aux cellules mentales, dépourvues de vulgomètres.

Quand je me sculpte ou bâtis mes propres ruines, je préfère mes propres pierres d'achoppement ou de touche. Avec celles des autres, même celles qu'on me jette, je construis des étables et casernes, même si je suis le seul à les peupler ou en imaginer un fier piédestal.

Le sage se contente de ruines aménagées, renvoie à une généalogie sidérale, vit un exil à portée des mots - ni la maison, ni la parenté, ni la patrie ne sont à lui.

Ce qui aide la bonne voix à ne pas se fondre en chorales, c'est la conscience que ni les oreilles ni les bras des autres ne m'accueilleront, mais ma propre solitude, dont ce sera un retour au bercail. *Mes solitudes sont où j'arrive, mes solitudes sont d'où je pars* - Lope de Vega - *A mis soledades voy, de mis soledades vengo*. De ces efforts,

centripète et centrifuge, naît un équilibre, précaire et salutaire, - l'immobilité des souterrains ou des ruines.

Ni confession, ni sermon, ni épître, ni bonne nouvelle - le mot d'artiste ne peut être qu'un burin de sa propre statue, érigée dans le souterrain de ses ruines hors tout circuit ou culte. Et qu'il n'espère pas qu'on entrouvre son soupirail ou s'agenouille devant son épouvantail.

Rien de moderne dans mes outils, mes buts, mes enthousiasmes. Seulement quelques contraintes : éviter le robot, me méfier des belles idées, fuir l'horizontalité. L'arbre et non pas la forêt – le fond de mes projections ; la formule et non pas le tableau – la forme. Et mes ruines, je ne les entretiens pas, je les érige, telles *Modernes Catacombes* (R.Debray). Dans les catacombes, s'unissent les solidaires ; dans les ruines, s'unifient les solitaires.

Ce qui fut la première matière de la vie ou de l'art - couleurs, musique ou arbre - devint de la matière première pour les adeptes de la mécanique. Quand au meublé on préfère les ruines, à la scie radicale - l'unification vitale, on aime l'arbre, qui, à défaut de s'offrir à la vue des autres, me munira de mon propre regard, aux racines profondes et cimes hautes. L'arbre est ma contrainte, plus précieuse que les buts, avec lesquels il finira par s'unifier.

La solitude de l'esprit : mon château en Espagne, pris par tous pour un château de cartes ; aucun fantôme ne le hante ; moi-même, je finis par n'y voir que des ruines. La solitude de l'âme : aucune constellation près de mon étoile. La solitude du cœur : mon incapacité de partager les émotions collectives.

Les meilleurs chefs-d'œuvre furent produits par des solitaires, vrais ou imaginaires, dans les ruines, passées, présentes ou futures. *La solitude parmi des ruines et des chefs-d'œuvre, me conviendrait* - Chateaubriand.

Jean de la Croix : *El que solo se quiere estar sin arrimo de maestro, será como el árbol solo, que por más fruta que tenga los violadores se la cogerán y no llegarán a sazón* - *Celui qui veut demeurer seul sans appui d'un maître, est semblable à un arbre solitaire ; quelques fruits qu'il produise, les passants les cueilleront avant leur maturité*. Je suis le climat de mon arbre solitaire ; j'en assume les fleurs, la sève et les cimes ; le passant, qui n'en goûte ni racines ni ombres, mais grappille le fruit, n'a qu'à s'en prendre à lui-même pour son indigestion. Mes maîtres me firent fuir le verger et l'étable ; mon arbre leur doit son désert, ses mirages et sa ruine.

Dostoïevsky : *Одиночество и лень ласкают воображение* - *Solitude et paresse - de la fantaisie les meilleures caresses*. Les foires et les actes endorment, sans bercer, réveillent - sans exciter. Le contraire des caresses. J'eus beau me débattre, pour être un peu moins seul, pour redresser un peu mes ruines, - personne ne vint prendre la place de mes caresses défaillantes.

Tchékhov : *Если хочешь быть здоров и нормален, иди в стадо* - *Si tu cherches la santé et la normalité, va dans le troupeau*. Aujourd'hui, toutes les routes y mènent, même celles qui portent les plaques de révolte, de connaissance de soi ou d'abnégation. Le seul moyen d'y

échapper est de se réfugier dans ses propres ruines, sans voies d'accès ni de sortie.

O.Paz : *Entre mis ruinas me levanto, solo, desnudo, despojado - Seul, nu, dépouillé - j'aspire à la hauteur au milieu de mes ruines.* Le volume de solitude, de honte et de misère est le même, pour tous les hommes ; seules les ruines me débarrassent d'étendue, de largeur et même de profondeur, pour me vouer à la hauteur, plus fière que les châteaux en Espagne. Mais j'ai besoin d'une demeure de mon être : choisis entre les ruines et le désert et découvre qui entretiendrait mieux tes soifs.

J'adhère à cette certitude : *un contre tous, tu ne peux pas avoir raison*, et voilà qu'un doute paralysant me gagne : *non seulement tu ne serais pas le meilleur, mais aucune lance ne se croiserait avec la tienne.* Et je finirai par bâtir ma propre arène qui, faute de panaches et de dames, ressemblera de plus en plus à une ruine.

J'étouffe en ce monde, car dans ses souterrains ne se cache plus aucune vraie souffrance et sur ses toits ne retentit plus aucune vraie prière. J'étouffe au milieu de leurs fenêtres et portes, alcôves et salles-machines. La vraie souffrance, je ne la dois qu'à moi-même : *Les épines que j'ai cueillies sont celles de l'arbre que j'ai planté* - Byron - *The thorns which I have reap'd are of the tree I planted.*

L'arbre de vie, réduit aux seuls tronc, branches et sève (Lulle), est juste bon pour représenter un tout-à-l'égout. Que faire des fleurs et surtout des feuilles mortes ? Le corail de Darwin n'en rendait pas compte, en tirant vers la profondeur ce dont la raison pourtant fut dans

la hauteur. L'arbre du savoir ne mène qu'aux vastes forums ou à la forêt profonde ; j'aime surtout l'arbre de l'homme solitaire, à hauteur de ses ruines. *Dans l'arbre de vie tout n'est que douleur* - K.Léontiev - *Болит у древа жизни.*

Un maître survit aux contraintes des moyens (voir [Goethe](#)) et dépérit dans l'ennui des buts ; son soi est mieux visible dans les contraintes projetées que dans les buts atteints. C'est la banale liberté des moyens et la transparence des fins qui tuent toute noblesse. La noblesse commence souvent par la conscience des barreaux de la cage, dans laquelle se tient le soi inconnu et fauve. Chez le sage, c'est à dire chez celui dont le soi vigile valide le soi onirique, cette cage devient Caverne.

Le surhomme et l'homme nouveau sont possibles, quand on accorde trop de sens aux fondations. Ne pas tomber dans le piège, ne pas introniser le sous-homme, le héraut des fenêtres ubuesques. La reconstruction comme la *déconstruction* (*Aufbau* ou *Abbau*), présentées comme architectures de salut, n'aboutissent jamais à la seule construction viable - aux ruines. Le surhomme est l'homme surmonté, le sous-homme est l'homme abaissé, l'homme nouveau est l'homme mort, les hommes sont l'homme grégaire, l'arbre disparu dans la forêt.

Ils vivent de plus en plus de ce qui calcule et bavarde ; or l'âme n'émet que de la musique, elle n'a pas non plus un langage à elle, elle est un silence évocateur. Et c'est ainsi que les hommes sourds à la musique concluent, que, lorsque nous vivons, nos âmes sont mortes et

ensevelies en nous. Compter sur leur résurrection est encore plus bête. N'empêche que leurs voix s'entendent mieux dans des ruines ou cimetières, que j'entretiens seul, que dans des édifices ou autels que j'érige avec les autres.

La honte me visite la nuit et me donne rendez-vous dans mes ruines. De jour, j'oublie le sens de l'Annonciation et me rends au palais de la dignité, au château de la gloire, à la tour de l'honneur. Seuls les insomniaques peuvent vivre, et non pas interpréter, la honte du grabat.

On conjure tout rêveur de quitter sa caverne onirique et de redécouvrir le monde. Ils ignorent, qu'il n'est donné à personne de quitter la Caverne, et ceux qui croient le contraire sont dans la caserne, l'étable ou la salle-machines, à éclairage fonctionnel et artificiel.

Je refuse de paraître aux fenêtres, d'animer la cuisine, de fréquenter les couloirs, de dévoiler les fondations ou de mesurer l'escalier, et voilà que mon édifice est déclaré, même par moi-même, - ruines.

Le séjour durable de la sagesse s'appelle ruines, où ne mène aucun chemin. Ceux qui réussissent à traîner leur sagesse sur des sentiers battus prennent l'étable, où ils aboutissent, - pour un palais : *Le chemin de l'excès mène au château de la sagesse* - W.Blake - *The road of excess leads to the palace of wisdom* - une illusion d'optique routière et architecturale te fait ennoblir une étable aménagée. L'excès de vitesse, de puissance ou de charge te fera condamner par la

maréchaussée ; le déroutage du sage n'est enregistré que par le Juge suprême.

Tant de plomb est trouvé dans les ailes de l'utopie, que personne ne croit plus qu'elle se relève. Pour lever des meutes, troupeaux ou termitières, la réalité, aux semelles ailées, suffit. L'utopie n'est bonne que pour mieux me clouer au milieu de mes ruines ou pour en tapisser le toit.

L'esprit s'entiche d'idéaux collectifs, l'âme forge son idéal individuel. Les premiers sont en ruines : l'idéal esthétique antique, l'idéal mystique chrétien, l'idéal éthique communiste ; les âmes dépassionnées devinrent stériles et n'enfantent d'aucun idéal ; l'homme moderne hurle au vide, au déclin, à la barbarie, tandis qu'il aurait dû se repentir de l'extinction volontaire de sa propre âme ; mais sa robotisation semble irréversible.

Certains bâtissent des murs autour de leur solitude ; d'autres se contentent d'ouvrir les portes ou les fenêtres, pour accueillir ou décrire leur époque ; les meilleurs érigent des voûtes, dans leur tour d'ivoire ou leur autel, voûtes au-dessus de leur propre soi et destinées à devenir de vénérables ruines.

L'enthousiasme est bon aussi bien pour accomplir quelque chose de grand que de renoncer à se mêler de ce qui est mesquin. J'aime l'enthousiasme – dans les ruines. Dans les édifices communs – je désespère. L'enthousiasme, avant d'être architecte, est surtout bon pour un travail de sape ou de démolition. C'est pourquoi on lui préfère aujourd'hui - le calcul, la règle et le niveau.

Lichtenberg : *Neue Blicke durch alte Löcher - Regards neufs, vieux trous de serrure*. Dans de bonnes cavernes ou ruines, l'artiste invente des clefs pour prouver au Serrurier voyeur, qu'on n'est pas dupe de Ses vieux trous de serrure.

Avec la lanterne vacillante de l'intelligence, ils cherchent le trésor, qui est la vraie vie ; mais le meilleur trésor, c'est notre faculté de jouir des jeux de la lumière et des ombres. *J'ai joué à l'ombre de la jouissance* - Pétrone - *In umbra voluptatis lusi*. Le souci d'alimentation de la lampe nous fait oublier le miracle de notre Caverne vide et de ses belles ombres. L'obscurité est déjà une dyade, la lumière n'étant qu'une monade (Pythagore).

S.Lec : *Les idées de fond qu'on n'arrive pas à traduire de leur langue maternelle dans une autre ne possèdent aucune charge d'humanisme*. Ce sont des incantations tribales. La faute en incombe souvent à la sous-tribu de traducteurs, qui devraient se tenir à l'entrée de la caverne humaniste plutôt qu'à la sortie de la caserne élitiste.

Pour nous révéler, comme pour nous cacher, l'art, à l'instar des muscles ou des cervelles, est impuissant, imposteur et même faussaire. L'art ne peut que peindre notre circonstance : les barreaux de notre cage, l'élan de notre tour d'ivoire et le périmètre de nos ruines. Tout ce qui nous exprime nous imprime, tout ce qui nous développe nous enveloppe, - mais nous restons insaisissables.

L'artiste pusillanime, dans sa tour d'ivoire, signe un pacte avec les hommes et en devient bailleur ou locataire. Mais c'est le Faust

magnanime, en s'acoquinant avec le diable, qui la transforme en ruines, tout en restant en compagnie de la folle du logis.

L'écho a plus de chances parmi des ruines qu'au milieu d'un château en Espagne. Il faut que je place mon livre dans celles-là, tout en me réfugiant dans celui-ci.

Le contraire de la poésie, c'est l'intimité, la familiarité, la sensation d'un lieu à soi. C'est pourquoi la poésie est l'exil, la migration, l'errance. Et les ruines sont une solution du problème de la Tour d'ivoire bâtie par le mystère des sans-abri.

Quand je ne sais pas grand-chose des notes, qui se veulent sons, il faut chercher des accords paradoxaux, uniques ou iconoclastes. Ou me taire, plutôt que chercher à espérer des mélodies, produites dans un espace, dont je ne maîtrise pas l'acoustique, étant étranger à ses murs et à son sol. Tandis que dans les sous-sols je gémis et sur les toits je soupire.

Le romancier meuble la pièce de son choix – salon, chambre à coucher, cuisine -, afin que son lecteur sache exactement où les héros cherchent leur boîte d'allumettes. Qui mettrait les pieds (regards, pensées, images) dans mes ruines nues, envahies de mes ombres, et où chacun peut inventer l'époque, le drame, l'angoisse ou l'enthousiasme ?

Les plus enthousiasmants des écrits sortent de tant de mortifications de l'amour-propre, de luttes dégradantes avec le mot résistant et coriace, de la honte devant tant de déchets. La honte

avalée purifiée tant de mots, maculés de doute. Maint souvenir des ruines pittoresques ne sait plus s'il remonte à l'architecture d'Augias ou bien à son fumier. Tant de sol déracinant et méconnaissable, tant de firmaments étriqués ou clos, pour nous faire croire, que *le poème éclot telle étoile ou rose* - Tsvétaeva - *стихи растут, как звезды или розы*. Le génie est un arbre solitaire, qui ne doit rien aux forêts ou champs, où le hasard l'avait fait pousser. Et ce navrement de Malraux avec son *Le génie est inséparable de ce dont il naît !*

L'écriture, c'est la mise en musique de nos états d'âme, qui ne sont que de vagues tableaux. L'inverse : *L'écriture est la peinture de la voix* - Voltaire - c'est de la prosaïsation de la poésie, sa muséification, son aplatissement. L'écriture s'adresse plus souvent aux greniers ou, mieux, aux souterrains, où les hurlements et les soupirs ont la même épaisseur de pinceau. L'ennui de notre temps est que les hommes, n'ayant ni leur propre voix ni le talent d'en inventer une autre, se mettent à écrire. Il faut être mégalomane, pour bien écrire, mais ce don est interdit aux graphomanes.

Ils pensent que le mal vient des créatures du souterrain ; tandis que c'est, au contraire : puisque le mal est omniprésent à tous les étages, l'homme conscient se réfugie dans un souterrain ou se contente d'une ruine.

Le langage est une création divine, et donc, à son commencement était aussi la Caresse : *La clé de la langue est dans l'affection, et sa pleine séduction n'est maîtrisée que par les tendres* - Ruskin - *The secret of language is the secret of sympathy and its full charm is possible only*

to the gentle. Cette clé (d'accès) est déjà, hélas, câblée dans des langages sans affection des hommes-robots triomphants, ce qui justifie sans doute mon renfermement au milieu des défections, dans mes ruines sésamiques.

Il est facile de trouver une place, au milieu des hommes, où je trouverais une paix, un soulagement, une chaleur provisoires. Le drame humain, c'est la précarité de cette place, sa dépréciation, sa vétusté, sa ruine. Il faut la chercher, ou, mieux, la bâtir ailleurs, dans l'imaginaire, où vibrent mes penchants les plus secrets et sacrés, comme l'amour ou la création. Le lieu, qui défierait le temps et ne connaîtrait que naissances et trépas, et qui hébergerait ma consolation. *Heureux, j'aime et je suis aimé, au lieu, inaltérable ni par moi ni par autrui* - Shakespeare - *Then happy I, that love and am beloved where I may not remove nor be removed*.

Tout le monde fuit les cloaques du vice ; le sot finit par bien tomber et s'installer dans l'étable d'un vice voisin, et le sage, même découvrant la caverne de la vertu, continue à songer aux fuites. La vertu est un rêve nomade dans la sédentarité des ruines.

Étant né dans un bague, hors circuits sociaux normaux, je reste étranger aussi bien à l'individualisme rural qu'au collectivisme citadin ; pour entretenir le contact des âmes, nul besoin de quitter ma cellule ou mes ruines.

Il faut reconnaître : mes ruines aristocratiques n'auraient pas de sens sans l'arrogant urbanisme de la cité démocratique. Habitué à habiter des culs-de-sac, je supporte mal la fluidité sans entraves dans

les artères aménagées. De ma collection de panneaux de circulation, je n'ai gardé que l'icône vivifiante de l'impasse, de la contrainte, qui fit pâlir toutes les images de la vitesse, du poids et des destinations. De cette école d'éconduite, je retirerai le permis de rester à l'écart des voiries.

On a beau se réfugier dans des ruines, la Cité souvent les inonde ou en bat les fondations. Elle dilue notre Mystère, noie nos Problèmes, fait flotter nos Solutions.

La Cité-Mystère fut la Caverne ; la Cité-Problème fut le phalanstère ; la Cité-Solution s'avéra le troupeau.

On *veut* croire en Cité jadis bouillante ; on *peut* décrier la Cité actuelle baillante ; on *doit* recréer la Cité future brillante.

L'expulsion polie et anonyme assainit mieux la cité que le bûcher salissant. L'aristocrate hérésiarque n'a même plus l'hilarité publique à affronter ; on compatit même à sa catastrophe artificielle, comme on compatit aux handicapés ou aux victimes des désastres naturels. Moins les frais de relogement, les mêmes ruines étant plantées dans un désert.

Le sens originel de l'art s'exprime en langage de ta caverne, mais ce sont les musées de la cité qui en préserveront des traductions à portée des analphabètes. Lumière comme cadre et ombre comme fond - tel fut le message de l'original, qui sera inversé par souci de cohérence et de visibilité. Ta lisibilité en tombera en déshérence.

La question de société, qui est occultée par tous, tout en étant à l'origine de toutes les chamailleries, est : quelle doit être la

récompense de la force (musculaire, intellectuelle, monétaire) ? La réponse, presque unique et presque unanime, est - l'argent. On te range d'après ce que tu manges. Nos footballeurs, nos penseurs, nos banquiers exercent de plus en plus le même métier - ce sont des faiseurs d'argent. Sans cette récompense, les déserts de la pensée, aménagés aujourd'hui en sinécures, retrouveraient le béni inconfort des cavernes.

Mes ruines, ma *statio* la plus dramatique, au-dessus de leurs *unde venis* ? ou *quo vadis* ? Elles seraient une espèce de *royaume des cieux* évangélique, celui qui *émerge par la violence*. Il est très instructif que, dans la logorrhée phénoménologique, *violence* s'oppose à *discours*, comme une parabole s'oppose à la litanie, une forme haute - aux bas-fonds, les ruines - aux casernes. Le totalitarisme philosophique rendait la pensée - moutonnaire ; mais plus on introduit de la *démocratie dans la pensée*, plus robotisée en ressort celle-ci ; seule l'aristocratie la rend personnelle et libre.

Pyrrhon : *Comment peut-on savoir si le sage est sage ?* - par trois choses : par la rigueur de la descente au degré zéro de la raison, par le confort de la solitude qu'on y découvre et par la nature de la résignation de n'y trouver ni fenêtres ni toit.

L'enracinement national est la somme des passions collectives partagées, et le déracinement – aucune ou peu de ces passions. *Le fondement de ma perception du monde consiste en mon déracinement dans celui-ci* - Berdiaev - *Неукоренённость в мире есть основа моего мироощущения*. Les solitaires furent toujours des hommes de trop,

inutiles pour la conquête ou la préservation de la liberté commune. Même leur fraternité ne va pas au-delà des déserts, cavernes ou ruines.

Que me font les poids et places, dont l'attribution est le seul mérite de la rigueur dans l'art, si je crée dans l'impondérable et le dépose dans mes ruines, conquises de haute lutte !

En dehors de la gastronomie, que sais-je de l'authenticité de l'escargot ? Avec les mots je ne peux construire que la coquille, que l'autre n'appréciera qu'en géomètre, en chef de cuisine ou en oiseau de proie. Mon école de peinture s'appellera exil ou ruine ; et j'y dessinerai, indifféremment, tantôt une coquille, tantôt une carapace et tantôt une muraille.

L'éternel retour est retour dans ma Caverne, est reconnaissance, que la découverte d'une lumière naturelle n'apporte rien de plus, et que retourner à la source artificielle, à mon propre feu, - n'est ni faiblesse ni bêtise ni honte.

Les idées, incompatibles avec l'édifice langagier courant, sont déclarées pierres irrégulières, dont profitent les bâtisseurs de ruines et les ciseleurs d'écrins.

Dans mes ruines, j'affermis mon acquiescement à la merveille de la vie ; comme eux, dans leurs bureaux, étayant leurs révoltes contre la discordance du monde. Je vois un paradis en ce monde, mais les hommes n'y sont plus ; pour y être, il faut être né en hauteur ; la bassesse se fondit avec la profondeur, où se vautrent les hommes.

Si mon *regard naïf en moi ou autour de moi* (Bergson) ne produit pas de système (château, phare, ruines), cela voudrait dire, que mon soi est trop encombré de choses disparates, ou bien que je manque de regard architectural, et que j'ai beau être peintre en bâtiment, je ne serai jamais un peintre. Mieux je me vide des autres, plus systématique sera mon message.

La cité devint si mécanique qu'on oublie parfois qu'elle fut créée par les hommes. Les hommes en entretiennent les maternités et mouvoirs, mais c'est le robot qui assure le reste des vies préprogrammées et interchangeables. Aucun tonneau, aucune ruine ne seraient plus tolérés comme habitat près des forums coquets aseptisés.

Appliquée aux hommes, l'ironie devient indifférence ou cynisme, qui cimentent la cohésion, mais dévitalisent l'adhésion. Que les hommes délaissent les souterrains irrespirables et les mansardes insalubres, c'est compréhensible, mais qu'ils choisissent l'étable, au confort certain et commun, est si gris que l'ironie aurait besoin de toute sa palette, pour le mettre en relief.

L'homme du ressentiment : qui ne voit *ni rime ni raison* dans ce monde, dont il n'est pas le créateur. Moi, j'entends partout de belles rimes et je vois votre monde saturé de raison, ce qui me pousse à en créer un autre, dans le périmètre de mes ruines déraisonnées.

En périodes ascensionnelles d'une culture, les yeux fouillent le monde à naître ; en périodes décadentes - le soi à ensevelir. Le rêve

des yeux fermés est hors périodes et cultures ; le rêve - à travers le soi en dérive, faire voir le monde inaltéré. Il faut déjà être épave ou ruine, pour suivre le conseil de St-Augustin : *Au lieu du monde extérieur, rentre en toi-même - Noli foras ire, in teipsum redi.*

Les écrivailleurs pensent ériger des temples et des mausolées, tandis que leur architecture convient le mieux aux salles-machines, comme, jadis, aux étables ou casernes. *Un livre, ce ne sont pas des phrases mises bout à bout, mais des phrases coulées en arcades et coupoles - V.Woolf - A book is not made of sentences laid end to end, but of sentences built into arcades and domes.* Tout cela pour décorer vos parkings, hôtels, aéroports - je tapisse de phrases bout à bout mes ruines aux arcades translucides et à la coupole effondrée.

Me sentant à l'aise en compagnie des morts, j'essaie de faire taire le brouhaha des vivants, pour que ma voix puisse s'élever des ruines, en chant porté par le silence. Quand on communique avec le monde par le regard, plus que par l'ouïe, on échappe mieux à la sinistrose et à la cachotterie. *Ce que la voix peut cacher, le regard le livre - Bernanos.* Je garde mes réserves d'hilarité, en laissant les yeux se fermer et les mains libres tomber. Pour boucher les oreilles, en revanche, il faut asservir mes mains.

La qualité des mots, des tempéraments ou des idées en conseil des ministres, en salons mondains, en conseils d'administration ou en jurys littéraires est la même que dans les bars ou les stades. Nourrir l'illusion inverse dévoya tant de belles plumes françaises, de Balzac à R.Debray. Que mes ombres ne soient projetées ni par des notables ni

par des minables. Ni, d'ailleurs, par les murs de mon propre édifice ; l'architecture des ruines m'y aidera.

La reconnaissance (sociale, intellectuelle, sentimentale) est une fausse consolation, comme l'ennui (des corporations, des actes, des idées) est un faux désespoir ; tous les deux sont le sort de ceux qui s'attardent sur les forums. Il faut se construire, dans l'éther, une demeure solitaire, dans le genre des ruines ou des châteaux d'ivoire, pour y pratiquer l'ascèse de la raison ou l'exubérance des rêves.

Les amateurs de l'ordre des étables, des casernes ou des salles-machine reprochent aux aphoristes-nomades le chaos et l'absence d'architecture. Ces sédentaires ignorent les qualités des ruines, dictant la majesté du temps dans l'humilité de l'espace.

Dans les ampleurs ou profondeurs discursives il n'y a rien de plus intimidant que dans les roues dentées. Au bout, on se trouve dans des étables ou casernes. Vu d'une certaine hauteur, tout discours continu se décompose en pointillés de culs-de-sac et de ruines qu'il s'agit d'entretenir.

Ce que je bâtis devrait pouvoir se muer, à tout moment, en abri, en ruines, en fonts baptismaux, en mausolée. De l'architecture polyvalente en mode synchrone, abri des exilés, des momies, des relaps.

La mémoire d'une nation ne vaut que par la beauté de ses œuvres ; le folklore inventé ou les traditions authentiques sont bons juste pour l'amusement ou la sensiblerie. Pouchkine, qui y voyait

l'indépendance de l'homme et la promesse de sa grandeur -
самостоянье человека, залог величия его - oublie, que seule la solitude –
et ses ruines - peut les amener, et que les ruines nationales ne
contiennent ni chagrins ni enthousiasmes authentiques.

Le lecteur de mon mot est l'homme, mon alter ego. Les hommes
sont un matériau, un dictionnaire ou une cible. Ils ne peuvent
qu'abaisser mon mot au niveau des idées, si leur présence est
indispensable, pour ouvrir sa fête. L'avenir des hommes est la
machine, l'avenir de l'homme est, comme au passé, - le souterrain, la
recherche de soupiraux et d'échappatoires.

Plus on est bête, plus on est persuadé, que le mot serve, avant
tout, à traduire des idées tout prêtes. Toujours cette naïveté de
l'homme : croire qu'il peut toucher à la source de ses images de
Caverne, où toute fenêtre est miroir.

Mes ruines des mots sont un compromis entre deux regards
diamétralement opposés sur la langue : celui de [Heidegger](#), qui y voit
une maison hantée par le mystère de l'être, et celui de [Valéry](#), qui en
fait un fantôme fugitif, disparaissant dans le devenir du sens.
Évidemment, [Valéry](#) est beaucoup plus intelligent et pertinent, mais il
n'avait aucun soi à loger, le souci, que je partage avec [Heidegger](#).

En déconstruisant, ils enlèvent le mortier et les charpentes, pour
ne laisser que les briques des mots nus à partir desquels ils espèrent
pouvoir bâtir un édifice pur. Tandis que toute la pureté et toute
l'architecture résident dans le ciment de l'intelligence et dans
l'ossature du style. Mais cette démarche se justifie en recherche de

fondations, de commencements, pour nous débarrasser des épaules de géants, sur lesquelles reposaient peut-être nos positions ou nos constructions. En acceptant, éventuellement, de se retrouver dans des ruines, ce niveau zéro de la création.

Ovide : *Siqua videbuntur casu non dicta latine, in que scribebat, barbara terra fuit - Si, d'aventure, mon latin paraît douteux, c'est que la contrée où j'écris est barbare.* La contrée, où j'écris, est civilisée, et mon français douteux porte les mêmes aspérités. Relégué auprès des Scythes, rejeté par les Scythes, dans des masures ou au milieu des ruines, nos mots brisés s'assemblent sans brisure.

De Maistre : *Toute dégradation individuelle ou nationale est sur-le-champ annoncée par une dégradation proportionnelle dans le langage.* En n'entendant plus autour que des beuglements ou hallalis, on se rend compte de la place, que prit le troupeau ou la meute, dans les individus et dans les nations. Que leur silence était plus propice, pour que, en plein air, s'affermît le chant ou s'étouffât le sanglot, qui se réfugièrent, désormais abasourdis, dans des catacombes.

La grandeur de la littérature russe : l'intérêt *pour* et la défense de l'homme *seul*. La solitude d'un discours se confirme par sa lisibilité sur une île déserte ou dans une caverne.

Heidegger : *Der Mensch spricht erst und nur, insofern er der Sprache entspricht, indem er auf ihren Zuspruch hört* - L'homme ne parle vraiment une langue que dans la mesure, où il lui cor-respond, qu'il entende ce qu'elle lui souffle. La phrase la plus fatale et juste, pour condamner l'aventure de ce livre. Ma scène est une ruine ; le

souffleur, sous mes pieds, a beau remuer ses lèvres, - mon rôle ne se lit que dans un regard hors-texte.

On est solitaire en Europe, quand on regarde ailleurs que les autres ; en Russie - quand on vit ailleurs. Et puisque la vie remplit les pages, la littérature russe de la solitude est plus pure. Le solitaire européen rêve de réussites, le solitaire russe savoure ses défaites. La solitude s'affirme non pas dans des salons ou forêts, mais dans des souterrains ou sur des toits.

Saint-Preux, Childe Harold et Werther font voir la beauté d'une souffrance, le *manteau* de Gogol, le prince Mychkine ou Ivan Dénissovitch y introduisent l'œil de la bonté. Impossible, sans ironie, d'en réunir les regards. Et le comble de la douleur, c'est de sentir qu'on est quitté, à la fois, par le beau et par la pitié, c'est l'homme du souterrain russe.

A.Rimbaud : *Par une route de dangers ma faiblesse me menait aux confins de la Cimmérie, patrie de l'ombre et des tourbillons*. La force, dévitalisant le danger, dissipant les ombres et pacifiant les houles, conduit aux confins de l'étable. Moi, venu de Cimmérie, porteur des tourbillons élyséens et de l'ombre tartare, je me suis aussi confié à ma faiblesse, mais c'est pour ne pas quitter mes ruines, qu'aucun danger routier ne guette.

Berdiaev : *Мы платоники. Западные люди, по преимуществу, аристотелевцы* - *Nous sommes platoniciens. Les Occidentaux sont aristotéliens, par excellence*. Même si la Caverne se transforme plus

facilement en sous-sol profond qu'en vaste caserne, sa hauteur se mesurera par la noblesse des ruines.

S'il fallait absolument renoncer à l'immobilité et choisir un mode de déplacement, je choiserais le vol d'un oiseau migrateur : ignorance d'horaires et de destinations, élan sans source, retour aux origines. Ce vol, guidé par un instinct sauvage, est une condition de bonne écriture, qui ne laisse pas voir les contraintes et se focalise sur le vertige du vol. Mais écrire dans une langue étrangère, c'est ne pas avoir cet instinct, apprendre la théorie du magnétisme et la météorologie, cesser d'être un volatile et ressembler à un robot, vérifiant les données de ses capteurs ([Cioran](#) parlait d'un *pigeon savant et désemparé*).

En bâtissant le temple, aller plus loin, pour éclairer le monde - telle semble être la devise des francs-maçons, aux antipodes de la mienne : éviter toute bougeotte, dans mes chaudes ruines, où des ombres me protègent du monde.

C'est dans les ruines des actes qu'on prêche le mieux l'errance des pensées. Les toits et auges des étables fixent les visées et limitent les vues.

Ma place *dans* le monde est donnée par le hasard, pour que je l'élargisse ; il m'appartient d'investir la place *au-dessus* du monde, pour que j'y maintienne une hauteur. Quitter la première n'est guère signe de liberté, mais, plus souvent, appel du forum. Les autres, entravés de contraintes, se réfugient dans des souterrains ou au milieu des ruines, les seuls lieux visités par l'antagoniste du hasard, le destin.

L'homme vraiment libre reconnaît le hasard derrière tout mérite public, et pour lui échapper vit en exilé.

Mon installation dans les ruines est due à ma volonté de m'appuyer sur mes faiblesses uniques, plutôt que sur mes forces communes. Pour posséder, on a besoin de forces ; pour caresser, vaut mieux s'adonner à ses faiblesses.

L'ironie, ce n'est pas le renoncement à la perfection, c'est la conscience qu'aucun pas vers elle n'est définitif et qu'à chaque carrefour il y a des chemins, qui ne mènent nulle part, que tout chemin peut être vu comme un cul-de-sac. Je vois dans celui-ci une foi, un refuge et une vocation. Qui cherche s'y retrouve, plus désespéré que jamais ; les autres, qui se contentent de vivre, s'y installent confortablement. Et les ruines reproduisent le destin des culs-de-sac : *L'extase de l'homme est d'ériger un édifice et non pas d'y vivre, ce qu'il laisse aux moutons - Dostoïevsky - Человек любит создавать здание, а не жить в нём, предоставляя его баранам.*

Pour que mon âme se sente chez elle dans mes ruines, il faut que mon esprit ait réussi à devenir un véritable et honorable sans-abri.

Le culte des façades, dans l'architecture intellectuelle, me devint si insupportable, que je dédiai mon chantier au style béni des ruines.

Les hommes, face aux portes closes, se démènent dans la recherche de bonnes clés. Dans mes ruines, j'ai une belle collection de clés, pour lesquelles j'invente de secrètes serrures. Les plus beaux trésors de rêves appartiennent aux porteurs de sésames.

Je ne me considérerai vraiment sans abri que le jour, où se sera accomplie la vision de Lucain : *Les ruines mêmes ont péri - Etiam periere ruinae.*

Si, de ma caverne, j'exhibe, à l'extérieur, mes ombres, elles pourraient produire un effet pittoresque. Mais prétendre maîtriser la lumière, reflétée sur les murs de ma grotte, ne peut être que grotesque.

C'est en fuyant la sensation d'assiégé - *environné de néant* (Sartre) ou *cerné par l'être - Heidegger - besessen vom Sein* - que je me trouve au milieu de mes ruines, obsidionales de l'intérieur.

Posture grotesque, dérisoire - écrire devant le bourreau. Me narrer devant le Juge est légèrement plus prometteur. Mais les meilleures chroniques littéraires, échappant à toute hystérie épique, naissent sur le banc des accusés, dressé dans mes ruines désertes.

La citation m'offre un excellent moyen de fuir les casernes et les salles-machine, et de ne m'entourer que de ruines, que je crée moi-même, en escamotant ou en démolissant le contexte de cette citation et en la renvoyant à ses origines, au point zéro des fondations et des styles.

Toute attention portée à la vraie proximité me fait monter vers ma solitude, le seul observatoire à une hauteur, où s'invitent des étoiles. La solitude peut naître du sentiment, que tous me sont trop proches, tandis que je ne cherche un échange qu'avec le lointain.

N'élargis pas tes murs, mais rehausse tes toits et approfondis tes souterrains.

Le secret de mon optimisme incurable : j'attrape toute illusion d'exception, qui pénètre dans mes ruines et m'immunise ainsi contre toute piqûre de déception.

Non, la vie n'est pas une peine qu'on m'inflige (n'empêche, que le seul mobilier, encore debout, dans mes ruines, est un banc des accusés) ; la vie est tout ce qui précède les verdicts des hommes.

Bâties des ruines, destinées à la vie. On se méprendra sur ses habitants, qui ne peuvent être que fantomatiques. C'est la bêtise humaine qui voit dans tout fantôme - un mort.

Avoir planté mes ruines loin de la cité me rapprocha des tours d'ivoire et m'éloigna des souterrains. Les forums et les rues collaient à mon épiderme et privaient ma vulnérabilité de sa nudité sacrée. Mais on m'imposa un certificat d'hébergement ; aux yeux de toute cité je devins transfuge, fugitif, tire-au-flanc, ennemi public, horsain ininsérable.

Les regards, dont je parle, ne sont pas mes regards ; je me sens regardé, ce qui me métamorphose ; je deviens théâtral, bien que ce soit par une serrure et non point de la loge royale, que le Spectateur m'épie. La pantomime devient mon art. Ce n'est pas du *courage de l'aigle qu'aucun Dieu ne regarde* - Nietzsche - *Adler-Mut, dem kein Gott mehr zusieht*, mais de l'angoisse de la chauve-souris, dans sa Caverne soudainement animée, où elle prendrait ses parois pour un bon

miroir : *Je me sens regardé, ce qui est le sens second et plus profond du narcissisme* - Merleau-Ponty.

Jankelevitch : *L'aphorisme est une vérité insulaire*. N'y échouent que des naufragés des vérités continentales. Ou ceux qui préfèrent les ruines aux épaves. L'insularité n'est pas absence de frontières temporelles, mais leur entretien exigeant, côté intemporel.

Pascal : la chose la plus proche de l'homme est la souffrance, vénérons-la ; Flaubert : il existe le mot le plus proche de la chose, cherche-le ; Valéry : toute pensée fixe s'écroule sous le regard plus proche, abandonne-la ; Cioran : la familiarité proche dégrade tout, réfugions-nous dans les ruines sans métrique. Sous peu, on se refusera même la proximité avec soi-même.

Index des Auteurs

Abélard	103,114	Chesterton G.K.	112	Fénelon F.	86
Akhmatova A.	15	Chestov L.	104	Flaubert G.	11,91,96, 151
Aristote	1,3,14,58, 116	Chostakovitch M.	19	Foucault M.	11
St-Augustin	19,142	Churchill W.	68	Franklin B.	73
Bach J.S.	48	Cicéron	19,69,86, 124	Freud S.	46
Bachelard G.	46	Cioran É.	10,30,35, 48,49,54,55,59,62, 69,89,93,102,109, 147,151	Gibran Kh.	60
Bacon F.	77,120,123	Claudel P.	38	Gide A.	46
Badiou A.	37	Cocteau J.	54	Goethe W.	2,10,13, 28,46,125,131
Bakounine M.	93	Coleridge S.T.	34	Gogol N.	24,146
Balzac H.	142	Comte-Sponville A.	99	Gorgias	38
Barney N.	46,101	Confucius	48,90,93	Gorky M.	24
Bataille G.	73	le Coran	105	Grothendieck A.	30
Baudrillard J.	69	Croce B.	71	Hafez	81
Benjamin W.	48,77	Custine A.	118	Hegel J.G.	2,43,98, 125
Benn G.	92	Dante A.	19,48	Heidegger M.	2,36,50, 62,67,80,85,93,97, 108,115,117,127,144, 145,149
Berdiaev N.	71,139, 146	Darwin Ch.	130	Heine H.	59,76
Bergson H.	141	Debray R.	48,128,142	Henry M.	63
Bernanos G.	142	Deleuze G.	53	Hesse H.	50,81,122
St Bernard	21,126	Démocrite	105,123	Hölderlin F.	47,81,93, 95
Bhagavad-Gîtâ	43	Derrida J.	60,91	Homère	16,46,87
la Bible	11	Descartes R.	1	Horace	82
Blake W.	132	Dickinson E.	23	Hugo V.	63,89
Blanchot M.	13,93,116	Diogène	1,18,35,47, 122	Ibsen H.	95
Bloch E.	118	Disraeli B.	22	Ionesco	29
Blok A.	36,99	Donne J.	75	Iskander F.	89
Boèce	19	Dostoïevsky F.	46,49,64, 76,109,117,118,120, 129,148	Jacob M.	76
Boehme J.	107	Du Bellay I.	109	Jankelevitch V.	24,83, 151
Bossuet	70	Mr Eckhart	75	Jaspers K.	43,58
le Bouddha	53,85	Éluard P.	63	Jean de la Croix	108, 127,129
Braque G.	92	Emerson R.W.	79,112, 114	Jésus	5,8
Broch H.	11	Empédocle	4	Joubert J.	53
Bruno G.	47,103	Épicure	1,17	Jünger E.	36,74
Byron G.	46,130	Eschyle	8,75	Juvénal	66
Camus A.	69,118	Euclide	8		
Celan P.	120				
Char R.	3,7,9,60, 64,79,82,93,96, 123				
Chateaubriand F.R.	19, 129				

Kafka F.	15,38,111, 124	Nabokov V.	20,23,26	Rilke R.M.	82
Kant E.	3,11	Nicolas de Cuse	93	Rimbaud A.	146
Kierkegaard S.	100,113	Nietzsche F.	2,10,35, 43,46,64,71,74,79, 82,83,84,88,89, 92-94,102,103,103, 108,109,110,150	Ruskin J.	63,136
Kojève A.	11	Ortega y Gasset J.	71	Saint Exupéry A.	72,87
Kraus K.	27,38,110	Ovide	19,86,92, 145	Sartre J.-P.	61,93,149
Kundera M.	71	Paracelse	81	Schiller F.	67
Lacan J.	33	Parménide	102	Schopenhauer A.	11
Lacoue-Labarthe Ph.	7	Pascal B.	43,125,151	Sénèque	35,81,113, 124
Lao Tseu	12	Pasternak B.	55	Shakespeare W.	22,69, 137
Lawrence D.H.	55	St Paul	69	Socrate	1,5,107, 122
Lec S.	81,134	Paz O.	96,130	Spinoza B.	1,3,90
Leibniz W.	3	Péguy Ch.	17,44	de Staël G.	97
Léontiev K.	131	Pétrarque	20	Steiner G.	110,118
Levinas E.	13,16,93, 126	Pétrone	134	Stuart M.	20
Lichtenberg G.	134	Pic de la Mirandole	118	Suarès A.	32
Lope de Vega F.	127	Platon	2-4,16,45, 46,62,80,100,102, 116,120,122	Tchékhov A.	27,129
Lucain	149	Pline le Jeune	85	Thibon G.	16
Lucrèce	43	Plotin	102,107,112	Thomas d'Aquin	34
Lulle R.	130	Plutarque	43	Tsvétaeva M.	40,136
Luther M.	82	Poe E.	61,117	Valéry P.	35,41,60, 89,101,111,113,144, 151
Maiakovsky V.	36	Pouchkine A.	143	Van Gogh V.	94
de Maistre J.	65,145	Proust M.	12,13	Vauvenargues L.	120
Mallarmé S.	91	Publilius	107	Vernadsky V.	62
Malraux A.	136	Pyrrhon	93,139	Virgile	11
Marcel G.	99	Pythagore	4,122,134	Voltaire A.	136
Marx K.	22	Rabelais F.	65	Weil S.	49,84
Mauriac F.	11	Racine J.	48	Wittgenstein L.	6,6
Melville H.	58	Ricœur P.	54,125	Woolf N.	142
Merleau-Ponty M.	100,151			Wordsworth	5
Modigliani A.	87				
Montaigne M.	25,116				
Montesquieu Ch.	26				
Morgenstern Ch.	5,64				

Sommaire

Avant-Propos	I
Vestiges	5
Défaite	43
Ciel	79
Solitude	121
Index des Auteurs des Citations	153
Quatrième de couverture	

À l'époque, où les lieux d'un séjour *intellectuel* s'appellent plateau de télévision, bureau, restaurant, aéroport, hôtel, maison d'édition, se réclamer d'une demeure ruinée est, évidemment, hautement intempestif. Je m'y retrouve en compagnie des ratés, des SDF, des auto-flagellateurs, des masochistes, des ravaleurs maladroits.

Plus précisément, la vraie différence de conception ne consiste pas en murs écroulés, mais en toit translucide ou même carrément absent. Le commanditaire rêveur, dans son cahier des charges, place l'ouverture à son étoile sur la place d'honneur. Que les yeux rapaces des autres scrutent les proies terrestres, le rêveur, lui, aux heures célestes, fuit la pesanteur et s'adonne à la grâce, en fermant ses yeux pour mieux vouer au ciel étoilé son regard tendu.

